# LA TABLE RONDE

*JANVIER 1951*

## SOMMAIRE



### LA RUBRIQUE DU MOIS

# LE SAGOUIN

## I

— Pourquoi me soutenir que tu sais ta leçon? Tu vois bien que tu ne la sais pas !... Tu l'as apprise par cœur? vraiment?

Une gifle claqua.

— Monte à ta chambre. Que je ne te voie plus jusqu'au dîner.

L'enfant porta la main à sa joue, comme s'il avait eu la mâchoire brisée :

— Oh ! là là ! vous m'avez fait mal ! (il marquait un point, il prenait son avantage.) Je le dirai à Mamie...

Paule saisit avec rage le bras fluet de son fils et lui administra une seconde gifle.

— A Mamie? et celle-là? Est-ce à papa que tu vas aller t'en plaindre? Eh bien, qu'est-ce que tu attends? Allons... va !

Elle le poussa dans le couloir, ferma la porte, la rouvrit pour jeter à Guillaume son livre et ses cahiers. Il s'accroupit et les ramassa, toujours pleurant. Puis d'un seul coup, le silence : à peine un reniflement dans l'ombre. Il détalait enfin !

Elle écoutait le bruit décroissant de sa course. Bien sûr, ce n'était pas dans la chambre de son père qu'il irait chercher un refuge. Et puisque à ce moment même, sa grand-mère, sa « Mamie » tentait pour lui une démarche auprès de l'instituteur, il irait se faire plaindre à la cuisine par Fraulein. Déjà il devait « lécher une casserole » sous le regard attendri de l'Autrichienne. « Je le vois d'ici... » Ce que Paule voyait, quand elle pensait à son fils, c'était des genoux cagneux, des cuisses étiques, des chaussettes rabattues sur les souliers. A ce petit être sorti d'elle, la mère ne tenait aucun compte de ses larges yeux couleur de mûres, mais en revanche elle haïssait cette bouche toujours ouverte d'enfant qui respire mal, cette lèvre inférieure un peu pendante, beaucoup moins que

ne l'était celle de son père, — mais il suffisait à Paule qu'elle lui rappelât une bouche détestée.

La rage en elle refluait : la rage, ou simplement peut-être l'exaspération? Mais il n'est pas si aisé de discerner l'exaspération de la haine. Elle revint dans la chambre, s'arrêta un instant devant la glace de l'armoire. Cette blouse de laine verdâtre, elle la reprenait à chaque automne, l'encolure était trop large. Ces taches avaient reparu malgré le nettoyage. La jupe marron, mouchetée de boue, était légèrement relevée par devant comme si Paule eût été enceinte. Dieu savait pourtant !

Elle prononça à mi-voix : « La baronne de Cernès. La baronne Galéas de Cernès. Paule de Cernès... » Un sourire détendit sa bouche sans éclairer ce visage bilieux, envahi de poils follets (les garçons de Cernès se moquaient des favoris de Mme Galéas). Elle riait toute seule, songeant à la fille qu'elle avait été et qui, treize ans plus tôt, devant un autre miroir, s'encourageait à franchir le pas, en répétant ces mêmes mots : « Le baron et la baronne Galéas de Cernès... *M. Constant Meulière, ancien maire de Bordeaux, et Mme Meulière ont le plaisir de vous faire part du mariage de leur nièce Paule Meulière, avec le baron Galéas de Cernès.* »

Ni son oncle ni sa tante, bien qu'ils fussent impatients de se débarrasser d'elle, ne l'avaient poussée à cette folie ; ils l'avaient même mise en garde. Au lycée, qui donc lui aurait appris à vénérer les titres? A quelle impulsion avait-elle cédé? Elle se sentait incapable aujourd'hui de la définir. La curiosité peut-être, le désir de forcer l'entrée d'un milieu interdit... Elle n'avait jamais oublié, au jardin public, ce groupe des enfants nobles : les Curzay, les Pichon-Longueville, avec lesquels il n'était pas question de jouer. La nièce du maire tournait en vain autour des pimbèches : « Maman nous défend de jouer avec vous... » La jeune fille avait voulu venger l'enfant sans doute. Et puis ce mariage, c'était une porte, croyait-elle, ouverte sur l'inconnu, un point de départ vers elle ne savait quelle vie. Elle n'ignore plus aujourd'hui que ce qu'on appelle un milieu fermé, l'est à la lettre : y pénétrer semblait difficile, presque impossible ; mais en sortir !...

Avoir perdu sa vie pour ça ! Ce n'était pas un regret qui lui vînt de temps à autre et c'était beaucoup plus qu'une obsession : une présence, une contemplation de tous les instants, un face-à-face avec cette vanité imbécile, avec cette bêtise criminelle, clef de son irréparable destin. Pour comble, elle ne devint même pas « Mme la baronne ». Il n'existait

qu'une Mme la baronne : sa belle-mère, la vieille. Paule ne serait jamais que Mme Galéas. On lui accolait le prénom insolite de l'idiot. Ainsi participait-elle plus étroitement à cette déchéance qu'elle avait épousée, qu'elle avait faite sienne à jamais.

La nuit, cette dérision du sort, l'horreur de s'être vendue pour une vanité dont l'ombre même lui était dérobée, occupait son esprit, la tenait éveillée jusqu'à l'aube. Même lorsqu'elle se distrayait avec des histoires, avec des imaginations parfois obscènes, le fond de sa pensée demeurait immuable : elle se débattait toute la nuit dans les ténèbres d'une fosse où elle-même s'était précipitée et d'où elle savait qu'elle ne remonterait pas. Toujours la même nuit, quelle que fût la saison : dans les vieux peupliers de la Caroline, tout près de sa fenêtre, des chouettes d'automne hurlaient à la lune comme des chiens, moins odieuses mille fois que les rossignols implacables du printemps. Cette même fureur d'avoir été dupe l'accueillait au réveil, l'hiver surtout, à l'heure où Fraulein tirait brutalement les rideaux : Paule émergeant des ténèbres, voyait à travers la vitre quelques fantômes d'arbres, sous des haillons de feuilles, agiter dans le brouillard leurs membres noirs.

Encore était-ce le meilleur de la journée, ces matins où dans la chaleur du lit désert elle s'engourdissait. Le petit Guillaume oubliait volontiers de venir l'embrasser. Souvent Paule entendait derrière la porte la vieille baronne qui pressait à mi-voix l'enfant d'aller auprès de sa mère. Autant qu'elle détestât sa belle-fille, elle ne transigeait pas sur les principes. Guillaume alors se glissait dans la chambre et, depuis le seuil, observait dans les oreillers cette tête redoutable, ces cheveux tirés sur les tempes et qui découvraient un front étroit, mal délimité, cette joue jaune (et le point de beauté parmi un duvet noir) sur laquelle il appuyait vite ses lèvres ; et il savait d'avance que sa mère essuierait la place de ce rapide baiser et qu'elle dirait avec dégoût : « Tu me mouilles toujours... »

Elle ne luttait plus contre ce dégoût. Était-ce sa faute si elle n'obtenait rien de ce pauvre être? Que faire d'un enfant borné, sournois, qui se sent soutenu par sa grand-mère et par sa vieille Fraulein? Mais la baronne elle-même commençait à entendre raison : elle avait consenti à tenter une démarche auprès de l'instituteur. Oui, de l'instituteur laïque ! On n'avait pas le choix : le curé desservant trois paroisses logeait d'ailleurs à plus d'une lieue du château. Deux fois, en 1917 et en 1918 après l'armistice, on avait essayé de mettre Guillaume pensionnaire, d'abord à Sarlat, chez les

jésuites, puis dans un petit séminaire des Basses-Pyrénées Il avait été renvoyé au bout d'un trimestre : ce petit sagouin salissait ses draps ; ces messieurs n'étaient pas outillés, surtout durant ces années-là, pour accueillir des enfants arriérés ou infirmes.

Cet instituteur, ce jeune frisé aux yeux rieurs, ce rescapé de Verdun, comment recevrait-il la vieille baronne? Serait-il flatté qu'elle se fût dérangée pour lui? Paule s'était dérobée à l'entrevue : elle n'osait plus affronter personne : ce brillant maître d'école, surtout, lui faisait peur. Le régisseur de Cernès, Arthur Lousteau, un *Action française* pourtant, l'admirait, assurait qu'il irait loin... La vieille baronne, comme tous les nobles de campagne, songeait Paule, savait parler aux paysans. Elle connaissait les finesses du patois. C'était même l'un des charmes qu'on pouvait lui trouver encore que ce vieux langage dont elle usait avec une grâce surannée... Oui, mais l'instituteur socialiste était d'une autre race, et les manières trop affables de la baronne lui paraîtraient peut-être injurieuses. Cette affectation de supprimer les distances ne prenait plus après des garçons de cette espèce. Enfin ! il était revenu blessé de Verdun : cela créerait un lien avec la vieille dame dont le fils cadet, Georges de Cernès, avait « disparu » en Champagne.

Paule ouvrit la fenêtre et vit au bout de l'avenue la maigre silhouette penchée de la baronne. Elle s'appuyait fortement sur sa canne. Le chapeau de paille noire était perché haut sur son chignon. Elle avançait entre les vieux ormes embrasés, elle-même tout enveloppée du soleil à son déclin. Paule s'aperçut que la vieille parlait seule, faisait des gestes. Ce n'était pas bon signe qu'elle fût ainsi agitée. La jeune femme descendit l'escalier à double circonvolution, qui était la merveille de Cernès et la rejoignit dans le vestibule.

— Un goujat, ma fille, comme il fallait s'y attendre.

— Il refuse? Êtes-vous certaine de ne pas l'avoir froissé? de ne pas avoir pris vos grands airs? Je vous avais pourtant expliqué...

La vieille agitait la tête, mais c'était cette protestation involontaire des vieillards qui paraissent dire non à la mort. Et une fleur d'étoffe blanche bougeait drôlement sur le chapeau de paille. Ses yeux étaient voilés de larmes qui ne coulaient pas.

— Quel prétexte vous a-t-il opposé?

— Il a dit qu'il n'avait pas le temps... que le secrétariat de la mairie ne lui laisse aucun loisir...

— Allons donc ! il a dû trouver d'autres raisons...

— Mais non, ma fille, je vous assure. Il en venait toujours à ses occupations, il n'a pas voulu en démordre.

La baronne de Cernès se tenait à la rampe et s'arrêtait souvent pour reprendre haleine. Sa bru la suivait pas à pas, de marche en marche, la harcelant de questions avec cet accent de rage obstinée dont elle n'avait pas conscience. Elle s'aperçut pourtant qu'elle faisait peur à la vieille et s'efforça de baisser le ton ; mais ses paroles, sifflant entre les dents serrées, rendaient un son plus redoutable.

— Pourquoi m'avez-vous dit d'abord qu'il s'était conduit comme un goujat?

La baronne s'assit sur la banquette du palier, branlant toujours la tête, et sa grimace était peut-être un sourire. Paule se remit à crier : oui ou non, n'avait-elle pas accusé l'instituteur de goujaterie?

— Non, ma fille, non, j'ai exagéré... Peut-être ai-je mal compris. Il se peut que ce garçon ait parlé en toute innocence... J'ai vu une allusion là où il n'en mettait aucune.

Et comme Paule insistait : quelles allusions? à propos de quoi?

— C'est lorsqu'il m'a demandé pourquoi nous ne nous adressions pas au curé. Je lui ai répondu que le curé n'habitait pas ici, qu'il avait trois paroisses sur les bras. Alors croyez-vous que ce maître d'école m'a répondu à brûle-pourpoint... Mais non, vous allez vous fâcher, ma fille.

— Que vous a-t-il répondu? Je ne vous lâcherai pas que vous ne me l'ayez répété mot pour mot.

— Eh bien ! il a ricané que sur ce seul point il ressemblait au curé : qu'il n'aimait pas les histoires, qu'il ne voulait pas avoir d'histoire avec le château. J'ai compris ce que cela voulait dire... S'il n'avait pas été un blessé de Verdun, je vous prie de croire que je l'aurais obligé à mettre les points sur les i, que j'aurais su vous défendre...

La rage de Paule tomba d'un coup. Elle baissa la tête. Sans une seule parole, elle redescendit en hâte, décrocha dans le vestibule une pèlerine.

La baronne attendit que la porte fût refermée. C'était bien un sourire qui découvrait son beau râtelier gris. Penchée sur la rampe, elle grommela : « Attrape ! » puis tout à coup, d'une voix fêlée mais aiguë, elle appela : « Galéas ! Guillou ! chéris ! » La réponse lui vint aussitôt des profondeurs de l'office et de la cuisine : « Mamie ! Maminette ! » Le père et le fils grimpaient silencieusement l'escalier, car ils avaient quitté leurs sabots dans la cuisine et gardaient aux pieds des chaussons de laine. Cet appel signifiait que l'ennemie pour un peu de temps s'était éloignée. On pouvait se réunir,

se serrer autour de la lampe dans la chambre de Mamie.

Galéas prit le bras de sa mère. Il avait des épaules étroites et tombantes sous un vieux chandail marron, une grosse tête disproportionnée, très chevelue, des yeux enfantins assez beaux, mais une bouche terrible aux lèvres mouillées, toujours ouverte sur une langue épaisse. Le fond de son pantalon pendait. L'étoffe faisait de gros plis sur des cuisses de squelette.

Guillaume avait pris l'autre main de Mamie et la frottait contre sa joue. Il ne retenait des propos entendus que ce qui lui importait : le maître d'école ne voulait pas se charger de lui, il n'aurait pas à trembler devant le maître d'école, l'ombre de ce monstre s'éloignait. Les autres propos de Mamie étaient incompréhensibles. « Je lui ai rivé son clou, à ta femme... » Quel clou? Ils entrèrent tous trois dans la chambre bien-aimée. Guillaume gagna son coin entre le prie-Dieu et le lit. Le dossier du prie-Dieu était une petite armoire pleine de chapelets cassés dont l'un, aux grains de nacre, avait été béni par le pape ; un autre fait de noyaux d'olivier, Mamie l'avait rapporté de Jérusalem. Une boîte de métal représentait Saint-Pierre de Rome. Celle-là, souvenir d'un baptême, portait sur le couvercle en lettres d'argent le nom de Galéas. Des paroissiens étaient remplis d'images où souriaient des visages de morts. Mamie et papa chuchotaient sous la lampe. Un feu de sarments éclairait vivement les profondeurs de la chambre. Mamie prit dans le tiroir du guéridon de minuscules cartes graisseuses.

— Nous serons tranquilles jusqu'au dîner, Galéas, tu peux jouer du piano...

Elle s'absorba dans une réussite. Le piano avait été transporté dans cette chambre déjà bourrée de meubles, parce que Paule ne pouvait souffrir d'entendre « tapoter » son mari. Guillaume savait d'avance quels airs son père allait jouer et qu'il les reprendrait d'affilée dans le même ordre. D'abord, la *Marche turque*. Chaque soir, Guillou attendait au même endroit une fausse note. Parfois Galéas parlait sans s'interrompre de jouer. Sa voix blanche semblait muer encore :

— Dites, maman, c'est un rouge, cet instituteur?

— Rouge, tout ce qu'il y a de plus rouge! Du moins, Lousteau l'affirme.

De nouveau la *Marche turque* reprit son cours trébuchant. Guillaume imaginait cet homme rouge, barbouillé de sang de bœuf. Il le connaissait pourtant de vue, ce boiteux, toujours nu-tête, appuyé sur une belle canne d'ébène. Le rouge devait être caché par les vêtements. Rouge comme un poisson est rouge. Un peu de jour filtrait encore à travers les rideaux

tirés. Maman errerait à travers champs jusqu'au dîner comme chaque fois qu'elle était très mécontente. Elle rentrerait décoiffée, avec de la boue au bas de sa robe. Elle sentirait la transpiration. Elle monterait se coucher en sortant de table. On aurait encore une bonne heure devant le feu, dans la chambre de Mamie. Fraulein entra, grande, épaisse, molle : elle trouvait toujours un prétexte pour les rejoindre quand l'ennemie courait les routes : voulaient-ils les marrons bouillis ou grillés? Fallait-il ajouter un œuf pour Guillou? Fraulein introduisait dans la chambre de grand-mère une odeur d'oignon et de souillarde. Elle ne consultait ses maîtres que pour la forme : Guillou aurait son œuf... (on l'appelait ainsi depuis la guerre, puisqu'il avait cette malchance de porter le même prénom que le kaiser — la baronne prononçait « késer »).

Et déjà ils parlaient « d'elle » : « Alors elle m'a dit que ma cuisine était sale. J'ai répondu que j'étais maîtresse dans ma cuisine... » Guillaume observait les cous maigres de Mamie et de papa tendus vers Fraulein. Pour lui, il demeurait indifférent à ces histoires, n'éprouvant pour les autres ni haine ni amour. Sa grand-mère, son père, Fraulein lui dispensaient l'atmosphère de sécurité nécessaire, dont sa mère s'acharnait à le débusquer, comme un furet attaque le lapin au plus profond du terrier. Il fallait en sortir coûte que coûte et ahuri, hébété, subir les assauts de cette femme furibonde ; alors il se mettait en boule, attendait que ce fût fini. Mais grâce à cette guerre qui couvait entre les grandes personnes, il jouissait d'une certaine paix. Il se cachait derrière Fraulein : l'Autrichienne étendait sur lui l'ombre de sa masse tutélaire. Si la chambre de Mamie lui assurait un refuge plus inviolable que la cuisine, en revanche son instinct l'avertissait de ne pas se fier à Mamie, ni à la tendresse de ses gestes, de ses paroles. L'unique Fraulein couvait d'un amour quasi charnel son poulet, son canard. C'était elle qui le baignait, qui le savonnait de ses vieilles mains sales et crevassées.

Cependant Paule avait pris l'allée à gauche du perron et atteignit sans être vue, derrière les communs, une route étroite et presque toujours déserte. Elle s'y engagea de son pas d'homme, avec une étrange hâte, elle qui n'allait nulle part. Mais la marche l'aiderait à ruminer les paroles de l'instituteur que sa belle-mère lui avait rapportées, cette allusion à son histoire avec l'ancien curé.

L'horreur toujours présente de s'être précipitée elle-même dans ce destin qui était le sien, eût été supportable, croyait-elle, sans cette honte subie dès la première année de son mariage : rien ne pouvait faire qu'elle ne fût marquée aux

yeux de tous, chargée d'une faute qu'elle n'avait pas commise, d'une faute plus ridicule encore qu'ignoble. Mais les vrais responsables de cette calomnie, ce n'était cette fois ni son mari ni la baronne. Ces ennemis inconnus échappaient à sa vengeance ; à peine les avait-elle aperçus de loin, au cours d'une cérémonie, ces vicaires généraux, ces chanoines qui considéraient la belle-fille de la baronne de Cernès comme une créature dangereuse pour les prêtres. Cette infamie était connue, colportée dans tout le diocèse. Trois desservants s'étaient déjà succédé à Cernès ; mais à chacun il avait été rappelé par l'autorité diocésaine que la permission de dire la messe dans la chapelle privée du château avait été retirée et que, tout en sauvegardant les apparences, il fallait éviter de devenir le familier de cette famille, si illustre qu'elle fût, « en raison d'un scandale présent encore à tous les esprits. »

Depuis des années, à cause de Paule, la chapelle de Cernès était désaffectée, ce dont se fût bien moqué la jeune femme (l'éloignement de l'église paroissiale lui avait été au contraire un bienheureux prétexte pour n'y mettre jamais les pieds). Mais il n'était personne à dix lieues à la ronde qui ne connût la raison de cet interdit : la belle-fille de la vieille baronne « celle qui a eu une histoire avec le curé... ». Les plus indulgents ajoutaient qu'on ne savait pas jusqu'où c'était allé. On ne croyait pas qu'ils eussent fait le mal. N'empêche qu'il avait fallu déplacer le prêtre...

Les troncs sont redevenus obscurs, mais le bas du ciel reste rouge. Il y a longtemps que Paule n'est plus attentive à ces choses : les arbres, les nuages, l'horizon. Elle en interprète l'aspect parfois, comme les paysans, pour augurer du temps et de la température. Mais cette part d'elle-même est morte qui naguère participait au monde visible, à l'époque où, à cette même heure et sur cette même route, elle marchait à côté de ce grand innocent, de ce jeune prêtre famélique : il poussait sa bicyclette et lui parlait à mi-voix. Les paysans qui les regardaient passer ne doutaient point que l'amour ne fût l'objet de leurs propos. Or il n'y avait jamais eu entre eux que la rencontre de deux solitudes qui ne se mêlèrent jamais.

Paule entend rire au delà du tournant de la route un groupe de garçons et de filles : ils vont apparaître ; elle s'enfonce dans le taillis pour ne pas les voir, pour n'être pas vue. Cette fuite imprudente avait autrefois éveillé les premiers soupçons quand elle entraînait son compagnon dans un chemin de traverse. Ce soir, malgré l'humidité qui monte de la terre, elle se couche dans les feuilles flétries d'une châtaigneraie, ramène ses genoux à la hauteur du menton, les bras noués autour des jambes. Où est-il maintenant, ce pauvre

petit prêtre? Elle ne sait pas où il souffre, mais il souffre s'il vit encore. Non il n'y avait rien eu entre eux : ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Une intrigue eût paru inimaginable à Paule élevée dans l'horreur des soutanes. Pourtant ces imbéciles l'avaient classée, d'autorité, dans la catégorie des maniaques qui harcèlent les hommes consacrés. Plus rien à faire pour arracher d'elle cette étiquette. Et lui, avait-il eu des torts? Il avait répondu aux confidences d'une jeune femme désespérée non par les conseils d'un directeur, mais par d'autres confidences : c'était là tout son crime. Elle avait cherché du secours auprès de lui comme elle était en droit de le faire ; mais il l'avait accueillie en naufragé qui, sur son île déserte, voit débarquer un compagnon de misère.

Du désespoir de ce lévite, à peine sorti d'une adolescence attardée, elle n'avait jamais très bien compris les raisons secrètes. Autant que Paule en avait pu juger (ces sortes de questions ne l'intéressaient guère), il se croyait abandonné, inutile. Une espèce de haine lui était venue contre cette humanité paysanne, imperméable, à qui il ne savait pas parler, occupée uniquement de la terre et qui n'avait pas besoin de lui. L'isolement le rendait comme fou. Oui, il était à la lettre fou de solitude. Aucun secours ne lui venait du côté de Dieu. Il avait raconté à Paule que sa vocation s'était décidée sur des états de sensibilité, des « touches de la Grâce » comme il disait, qu'il n'avait plus jamais ressenties, une fois tombé dans la nasse... Comme si quelqu'un après l'avoir appâté et pris au piège, n'avait plus eu souci de lui. C'était du moins ce que Paule croyait avoir compris. Mais tout cela appartenait pour elle à un monde absurde, « impensable. » Elle l'écoutait se plaindre d'une oreille distraite et attendait qu'il reprît souffle, pour parler à son tour : « Et moi... » et ressasser l'histoire de son mariage. Il n'y avait rien eu entre eux que ces monologues alternés. Une seule fois, dans le jardin du presbytère et parce qu'il était à bout de force, il avait, l'espace de quelques secondes, appuyé sa tête sur l'épaule de la jeune femme qui se déroba presque aussitôt. Mais un voisin les avait vus. Tout est venu de là. A cause de ce geste (mais toute la vie de cet homme en devait être changée) devant l'autel du château, la petite lampe ne brillerait jamais plus. La vieille baronne protesta à peine contre cette interdiction, comme si elle avait jugé naturel que la présence de Dieu à Cernès fût incompatible avec celle de cette bru, née Meulière.

Le froid gagne Paule. L'ombre s'épaissit sur les châtaigniers. Elle se lève, secoue sa robe, rejoint la route. Une des tours du château, celle du XIVe siècle, apparaît entre les

sapins. Il fait assez sombre déjà pour que ce muletier ne la reconnaisse pas.

Elle qui supporte depuis douze ans la honte de cette calomnie et qui sait qu'elle a cours partout, soudain, il lui paraît insupportable que cela soit parvenu aux oreilles d'un instituteur à qui elle n'a jamais adressé la parole. Dans le pays, aucun visage mâle ne lui était étranger ; il n'y en avait guère qu'elle ne reconnût de loin. Mais sans doute l'image de ce garçon frisé l'avait-elle pénétrée à son insu, et comme envahie — l'image de ce maître d'école dont pourtant le nom même lui demeurait inconnu. Car l'instituteur ni le curé n'ont besoin d'avoir un nom qui les désigne : leur fonction suffit à les définir. Elle ne souffrirait pas qu'il crût un jour de plus que ce qu'on racontait d'elle était vrai. Elle lui expliquerait ce qui s'était réellement passé. Ce même besoin de se livrer, de se décharger d'un poids intolérable qui, douze années plus tôt, avait suscité des confidences imprudentes à un prêtre trop jeune et trop faible, voici qu'elle en connaissait de nouveau le tourment. Il lui faudrait vaincre sa timidité, revenir à la charge au sujet de Guillaume. L'instituteur céderait peut-être En tout cas ils entreraient en rapport, ils pourraient se lier.

Elle accrocha sa pèlerine dans le vestibule. D'habitude, elle se lavait les mains à la fontaine de l'office puis gagnait la salle à manger, celle des domestiques où la famille, depuis la mort de Georges, le fils cadet, prenait ses repas. La salle à manger officielle, immense et glacée, n'était rouverte que pour les vacances de Noël et durant le mois de septembre, lorsque la fille aînéé de la baronne, la comtesse d'Arbis, arrivait de Paris avec ses enfants et la fille de Georges, la petite Danièle. Alors les deux garçons du jardinier revêtaient une livrée. Une cuisinière était engagée. On louait deux chevaux de selle.

Ce soir-là, Paule ne gagna pas directement la petite salle à manger et, poussée par le désir de rouvrir au plus tôt le débat au sujet de l'instituteur, se dirigea vers la chambre de sa belle-mère. Elle n'y pénétrait pas dix fois dans l'année. Au moment d'entrer, elle hésita, attentive à ce brouhaha joyeux des trois complices derrière la porte, à un air joué avec un doigt par Galéas. Une réflexion de Fraulein faisait rire aux éclats la vieille baronne, de ce rire complaisant et forcé que Paule exécrait. Elle poussa la porte sans frapper. Comme les automates d'une horloge, ils devinrent tous à la fois immobiles. La baronne demeura un instant la main levée, tenant une carte. Galéas pivota sur le tabouret après

avoir fait claquer le couvercle du piano. Fraulein tourna vers l'ennemie sa figure écrasée de chatte qui, en présence d'un chien, aplatit ses oreilles, devient bossu et se prépare à cracher. Guillou, entouré de journaux dans lesquels il découpait des photographies d'avions, posa les ciseaux sur la table et se coula de nouveau entre le prie-Dieu et le lit. Là, il rentra les pattes et se fit cadavre.

Autant que Paule y fût accoutumée, elle n'avait jamais eu une conscience si claire de son pouvoir maléfique sur les êtres avec lesquels il lui fallait vivre. Mais sa belle-mère presque aussitôt se reprit et sourit d'un sourire qui tordait sa bouche, lui manifestant la même amabilité excessive qu'à une étrangère de rang inférieur. Elle s'apitoyait sur les pieds mouillés de la jeune femme, l'invitait à s'approcher du feu. Fraulein grommela que ce n'était pas la peine, qu'elle allait servir la soupe. Comme elle gagnait la porte, Galéas et Guillaume se précipitèrent à sa suite. « Naturellement, songeait la baronne, ils me la laissent sur les bras... »

— Vous permettez, ma fille, que je mette le pare-étincelles?

Elle s'effaça devant Paule, ne voulut pour rien au monde passer la première et parlant sans cesse, fit en sorte que jusqu'au moment de se mettre à table sa bru ne pût placer un mot. Galéas et Guillou les attendaient debout près de leur chaise. A peine assis, ils lampèrent leur soupe à grand bruit. La baronne les prenait à témoin que ce soir il faisait très doux, que d'ailleurs novembre n'était presque jamais froid à Cernès. Elle avait commencé ce jour-là même ses confitures de melon d'Espagne. Cette année, elle comptait y introduire des abricots secs :

— De ceux que mon pauvre Adhémar appelait si drôlement des oreilles de vieille, tu te rappelles, Galéas?

Elle parlait pour parler. Cela seul lui importait que Paule ne rouvrît pas le débat. Cependant elle l'observait, discernait sur cette figure maudite des signes redoutables. Guillaume rentrait la tête dans les épaules parce que sa mère ne le quittait guère des yeux. Lui aussi pressentait le péril et qu'il allait être question de lui. Il avait beau faire bloc avec sa chaise, avec la table, il sentait bien que les propos de Mamie ne remplissaient pas le silence et n'opposaient plus qu'une digue dérisoire à ce qui s'accumulait derrière les lèvres serrées de l'adversaire.

Galéas mangeait et buvait sans lever les yeux, la tête si rapprochée de la nourriture que Paule avait à hauteur de son regard la broussaille grisonnante de cette énorme tête. Il avait faim, ayant travaillé tout le jour au cimetière : c'était son occupation que de l'entretenir. Grâce à lui, il

n'existait pas à Cernès de tombes abandonnées. Galéas était tranquille : l'œil de sa femme ne s'arrêtait plus sur lui ; il avait cette chance : elle l'avait supprimé. Aussi était-il le seul qui, à table, pût s'épanouir à l'aise, céder à toutes ses manies, « faire chabrot » (verser du vin dans sa soupe), s'appliquer à des mélanges, des « tambouilles » comme il disait. Il écrasait et triturait tous ses aliments, les étalait dans son assiette, et la baronne avait eu fort à faire pour empêcher Guillaume d'imiter son père, sans porter atteinte au respect qu'il lui devait : papa faisait ce qu'il voulait, il pouvait tout se permettre... Mais Guillou devait se tenir à table comme un garçon bien élevé.

Le petit était à mille lieues de juger son père, n'imaginant pas qu'il pût être différent. Papa appartenait à une espèce de grandes personnes qui ne présentent aucun danger. Voilà ce qu'eût été le jugement de Guillaume s'il avait été capable d'en émettre un. Papa ne faisait pas de bruit, n'interrompait pas l'histoire que Guillaume se racontait à lui-même, il s'y incorporait, ne la troublait pas plus que ne faisaient le bœuf ou le chien. Sa mère, elle, y pénétrait par effraction, s'y maintenait comme un corps étranger dont on ne sent pas toujours la présence, mais tout à coup on sait qu'il est là. Elle a prononcé son nom... C'est fait ! il est question de lui. Elle parle de l'instituteur. Guillaume essaie de comprendre. Le voilà tiré par les oreilles hors de son terrier, exposé au jour aveuglant des grandes personnes.

— Alors, ma mère, dites-moi ce que vous voulez faire de Guillaume? Avez-vous une idée? C'est entendu : il sait lire, écrire, à peine compter. A près de douze ans, ce n'est guère...

Selon la baronne, il n'y avait rien de perdu, il fallait se donner le temps de la réflexion.

— Mais il a été renvoyé de deux collèges. Vous assurez que l'instituteur ne veut pas de lui. Il reste donc de prendre un précepteur à domicile, ou une institutrice...

La vieille dame protesta vivement : non, pas d'étranger... Elle tremblait à l'idée d'un témoin de leur vie à Cernès, de ce que la vie de Cernès était devenue depuis que Galéas avait donné son nom à cette furie.

— Mais vous, ma chère fille, peut-être avez-vous un projet?

Paule vida d'un trait son verre et l'emplit de nouveau. Dès la première année du mariage, la baronne et Fraulein avaient observé que l'ennemie était portée sur la bouteille. Depuis que Fraulein marquait d'un trait de crayon le niveau des bouteilles de liqueur, Paule cachait dans son armoire des flacons d'anisette, de cherry, de curaçao, d'apry. Mais

l'Autrichienne les avait découverts. Le jour où la baronne crut de son devoir de mettre en garde sa chère fille contre l'abus des liqueurs fortes, il y eut un tel éclat à Cernès que la vieille dame n'aborda plus jamais ce sujet brûlant.

— Je ne vois rien d'autre à tenter, ma mère, que de revenir à la charge auprès du maître d'école...

Et comme la baronne, les mains levées, protestait qu'elle ne s'exposerait plus, pour rien au monde, à l'insolence de ce communiste, Paule l'assura qu'il n'en pouvait être question et qu'elle-même tenterait cette nouvelle démarche, s'efforcerait de réussir là où sa belle-mère avait échoué. Elle coupa court à toutes les objections, répétant qu'elle y était résolue, que la décision lui appartenait pour tout ce qui touchait à l'éducation de Guillaume.

— Il me semble pourtant que mon fils a son mot à dire !

— Vous savez bien qu'il ne le dira pas.

— En tout cas, ma fille, je suis en droit d'exiger que vous ne parliez à cet individu qu'en votre nom propre. Je vous laisse libre de lui dire que j'ignore votre démarche. Mais si vous répugnez à ce mensonge bénin, j'entends qu'il soit averti que vous êtes venue chez lui malgré moi, contre mon désir clairement exprimé.

Paule, sur un ton de persiflage, invita la vieille dame à subir en chrétienne cette humiliation dans l'intérêt de son petit-fils.

— Oh ! ma fille, quoi que vous ayez fait ou que vous fassiez encore, ne croyez surtout pas que je me sente engagée le moins du monde. Soit dit sans vous offenser, on ne saurait être moins que vous ne l'êtes, incorporée à la famille.

Elle gardait le ton de la bonne compagnie et un sourire retroussant sa longue lèvre supérieure, découvrait de belles dents grises, trop intactes. Paule irritée, déjà se contenait mal :

— Il est vrai que je n'ai jamais tenu à ressembler aux Cernès...

— Eh bien ! alors, ma chère fille, réjouissez-vous : personne n'a jamais pu vous faire injure au point de vous prendre pour ce que vous n'êtes pas.

Guillaume aurait voulu se glisser hors de la pièce, mais il n'osait. D'ailleurs cette bataille de dieux qui grondait au-dessus de sa tête l'intéressait, bien que la portée des injures échangées lui échappât. Galéas se leva sans goûter au dessert comme chaque fois qu'il y avait de la crème, laissant les adversaires en présence.

— Je serai malheureusement considérée comme faisant partie de la famille, le jour où on viendra brûler le château...

— Croyez-vous m'effrayer? Les Cernès ont toujours été respectés et aimés, grâce à Dieu ! depuis plus de quatre cents ans qu'ils font du bien ici et qu'ils donnent l'exemple...

L'indignation rendait la vieille voix chevrotante.

— Aimés? respectés? Mais on vous hait au village, ma mère. Votre obstination à garder Fraulein pendant la guerre...

— Vous me faites rire! une Autrichienne de soixante-quatre ans qui vivait chez nous depuis sa jeunesse... L'autorité militaire a sagement fermé les yeux...

— Mais les gens ont été trop heureux d'avoir ce prétexte... C'est incroyable de s'aveugler ainsi ! On vous a toujours exécrés... Croyez-vous que les métayers et que les fournisseurs apprécient vos manières mielleuses? Et à cause de vous, on déteste tout ce que vous aimez : les curés et le reste. Vous verrez, vous verrez... Malheureusement, j'y passerai aussi, mais tout de même, il me semble que je mourrai contente.

Et elle finit entre haut et bas sur une expression triviale que jamais la baronne n'avait entendue. « Comme le langage est révélateur ! » songeait la vieille dame soudain calmée. Il arrivait parfois à sa fille de Paris et surtout à ses petits-enfants de risquer devant elle un mot d'argot, mais jamais ils ne se fussent servis d'une expression aussi vulgaire. Qu'avait-elle dit exactement? « Ça vous en bouche un coin... » Oui c'est cela qu'elle avait dit. Comme toujours, la rage de Paule rendait le calme à la vieille dame, elle reprenait d'un coup l'avantage du sang-froid devant cette possédée :

— Mais non, mais non, votre haine de la noblesse ne me surprend pas le moins du monde. Quoi que vous pensiez, les paysans nous aiment, ils se sentent de plain-pied avec nous ; c'est la petite et la moyenne bourgeoisie qui nous haïssent, d'une haine à base d'envie. Ce sont les bourgeois qui pendant la Terreur ont fourni le plus de bourreaux.

Et comme sa bru déclarait avec suffisance que la trahison des émigrés « avait rendu la Terreur juste et nécessaire », la baronne redressa une taille majestueuse :

— Mon arrière-grand-père et deux de mes grands-oncles ont péri sur l'échafaud et je vous interdis...

Paule pensa tout à coup à l'instituteur : c'était pour lui qu'elle avait prononcé des paroles qui lui auraient plu, qu'il aurait approuvées — des paroles bien sûr qui venaient à Paule de son oncle Meulière, radical et franc-maçon d'étroite observance. Mais quel accent prenaient soudain de tels propos, dès qu'elle les dédiait à cet instituteur qu'elle irait voir dès le lendemain. C'était un jeudi, il serait libre toute la journée. Elle avait parlé sous son influence (l'oncle Meulière n'y était pour rien) sous l'influence d'un homme à qui elle n'avait

jamais adressé la parole, qu'elle croisait sur la route et qui ne la saluait même pas quand elle traversait le village et qu'il travaillait son petit jardin (bien qu'il s'interrompît de bêcher pour la regarder passer).

— Savez-vous ce que vous êtes, ma fille? Une pétroleuse, tout simplement oui, une pétroleuse...

Guillaume releva la tête. Il savait ce qu'était une pétroleuse : il avait vu cent fois cette image du *Monde illustré* de 1871 où deux femmes accroupies, la nuit, près d'un soupirail, allument une espèce de feu. Des mèches dépassent leur bonnet de femme du peuple. La bouche ouverte, Guillaume observait sa mère : une pétroleuse? Oui, bien sûr... Elle le prit par le bras :

— Toi, monte. Et un peu vite.

La baronne lui dessina une croix sur le front avec son pouce, mais sans l'embrasser ; et quand il ne fut plus là :

— Nous devrions lui épargner ce spectacle.

— Rassurez-vous, ma mère. Il n'écoute pas, et s'il écoute, il ne comprend pas.

— C'est ce qui vous trompe. Pauvre chou ! Il comprend plus de choses que nous ne pensons... Mais cela nous ramène au vrai sujet du débat dont nous avons eu l'une et l'autre le tort de nous éloigner. Si, comme je n'en doute guère et comme je le souhaite, le maître d'école vous oppose un nouveau refus...

— Eh bien ! il n'y aura qu'à laisser Guillaume pousser comme un petit paysan. C'est une honte de voir tant de fils de famille bénéficier d'une instruction dont ils sont indignes, alors que les garçons du peuple...

Cette fois encore, le lieu commun souvent développé par l'oncle Meulière la grisait tout à coup : ce devait être une idée de l'instituteur à qui elle prêtait toutes les opinions dites avancées. Elle ne doutait point qu'il ne fût conforme au modèle officiel.

La vieille dame résolue à éviter un nouvel éclat se leva sans rien répondre. Paule la suivit dans l'escalier.

— Ne pourrions-nous, proposa la baronne, nous unir pour lui apprendre le peu que nous savons?

— Si vous en avez la patience, ma mère, Pour moi, je suis au bout de mon rouleau.

— La nuit porte conseil, dormez bien, ma fille. Et veuillez oublier ce que j'ai pu vous dire de blessant, comme je vous pardonne moi-même...

La bru haussa les épaules :

— Ce sont des mots. Ils ne changent rien aux sentiments véritables. Nous ne pouvons plus avoir d'illusions...

Elles demeuraient face à face dans le corridor des chambres, le bougeoir à la main. De ces deux figures vivement éclairées, la plus jeune paraissait de beaucoup la plus redoutable.

— Croyez, Paule, que je ne suis pas aussi injuste à votre égard que vous seriez en droit de l'imaginer. Si vous aviez besoin d'excuse, il me suffirait de penser à votre vie ici, à cette épreuve bien lourde pour une jeune femme...

— J'avais vingt-six ans, interrompit Paule sèchement. Je n'accuse personne, j'ai le sort que j'ai librement choisi. D'ailleurs vous-même, ma pauvre mère...

Cela signifiait : mon triste mari est d'abord votre triste fils. Paule se consolait de son enfer en le partageant avec sa vieille ennemie. Mais la baronne se refusait à l'y suivre :

— Oh ! moi, mon sort est bien différent, répondit-elle d'une voix que l'émotion rendait chevrotante. J'ai eu mon Adhémar. Pendant vingt-cinq ans, j'ai été la plus heureuse des femmes...

— Peut-être, mais pas la plus heureuse des mères.

— Voilà bientôt cinq ans que mon Georges est mort en héros : je ne le pleure pas. Sa petite Danièle me reste. Galéas me reste...

— Oui, justement? Galéas !

— J'ai mes enfants de Paris, insista-t-elle avec une expression têtue.

— Oui, mais les d'Arbis vous grugent. Vous n'avez jamais été pour eux qu'une vache à lait. Vous avez beau secouer la tête, vous le savez bien, Fraulein vous le reproche assez, quand vous croyez toutes deux que je ne puis entendre... Laissez-moi parler... J'élèverai la voix si ça me plaît...

Ces paroles répercutées dans le corridor réveillèrent Guillaume en sursaut. L'enfant se dressa sur sa couche. Oui, les dieux se battaient toujours au-dessus de sa tête. De nouveau il s'enfonça sous ses draps, une oreille bouchée par l'oreiller et sur l'autre il appuya un doigt, et en attendant que revînt le sommeil, il reprit et se raconta à lui-même l'histoire de son île et de cette grotte comme dans *Un Robinson de douze ans*. La veilleuse peuplait l'espèce de lingerie où il couchait d'ombres familières et de monstres apprivoisés.

— Nous vivons dans ce château en besogneux, pour que votre fille d'Arbis soutienne son train et mène sa politique de mariages, comme elle dit. Tous ici nous pouvons crever pourvu que sa Yolande épouse un duc enjuivé et son Stanislas quelque Américaine de quatre sous...

Paule harcelait la vieille femme qui, résolue au silence, battit en retraite et verrouilla sa porte. Mais à travers cette porte fermée, la voix implacable lui criait encore :

— Le mariage de Stanislas, vous pouvez en faire votre deuil. Car celui-là, il n'épousera jamais personne... Cette petite...

Elle finit sur un mot dont la baronne n'eût pas compris le sens, même si elle avait pu l'entendre, même si elle n'avait pas été prosternée sur son prie-Dieu, la tête enfouie dans ses deux bras.

A peine Paule eut-elle pénétré dans sa chambre, que sa colère tomba d'un coup. Quelques tisons rougeoyaient encore dans la cheminée. Elle y jeta un fagot, alluma une lampe à pétrole sur la table, près de la chaise longue, se déshabilla devant le feu, passa une vieille robe de chambre molletonnée. Comme on dit « faire l'amour », il faudrait pouvoir dire « faire la haine ». C'est bon de faire la haine, ça repose, ça détend. Elle ouvrit l'armoire et sa main hésita. Elle choisit le curaçao, jeta les coussins du divan sur le tapis, le plus près possible du feu, s'étendit avec le verre et la bouteille à portée de sa main. Elle commença de fumer et de boire et se mit à penser à l'homme, à l'instituteur, à l'ennemi des nobles et des riches, un rouge, peut-être un communiste. Méprisé comme elle, par la même espèce de gens... Elle s'humilierait devant lui... Elle finirait bien par entrer dans sa vie... Il était marié. Comment était l'institutrice? Paule ne la connaissait même pas de vue. Elle l'écarta pour l'instant de l'histoire qu'elle imaginait. Elle s'y enfonça, dépensant plus de génie d'invention que ceux dont c'est le métier de raconter des histoires. Les visions qui surgissaient devant son œil intérieur dépassaient infiniment ce qu'il est donné au langage humain d'exprimer. Elle ne se redressait que pour remplir son verre, jeter un fagot dans le feu, puis s'étendait de nouveau et parfois la flamme réveillée éclairait brusquement ce visage renversé de criminelle ou de martyre.

## II

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, vêtue d'un imperméable, chaussée de gros souliers, un béret enfoncé sur les yeux, elle se rendit au village. La pluie sur sa figure effaçait, croyait-elle, les traces de son orgie solitaire. Aucune exaltation ne la soutenait plus, mais sa volonté seule. Une autre femme eût longuement choisi la toilette qui convenait à une démarche de cet ordre. Elle se fût en tout cas appliquée

à tirer le meilleur parti de son apparence physique. La pensée ne vint même pas à Mme Galéas de poudrer sa figure, ni de rien tenter pour rendre moins apparent le duvet brun qui recouvrait ses lèvres et ses joues. Ses cheveux lavés eussent paru moins gras. Elle aurait pu supposer que l'instituteur inconnu était, comme la plupart des hommes, sensible aux parfums... Mais non : sans plus d'apprêt que de coutume, aussi négligée que jamais, elle allait tenter sa chance dernière.

L'homme, cet instituteur, était assis en face de sa femme, dans la cuisine, et il causait en écossant des haricots. C'était un jeudi, jour béni entre tous. L'école s'élevait au bord de la route, comme d'ailleurs toutes les maisons du village disgracié de Cernès. La forge, la boucherie, le bistrot, la poste ne formaient pas un groupe vivant autour du clocher. Seule, l'église se détachait pressant les tombes contre elle sur un promontoire qui domine la vallée du Ciron. Cernès n'avait qu'une rue et qui était justement la route départementale. L'école s'élevait un peu en retrait. Les enfants y pénétraient par la porte centrale, mais la cuisine de l'instituteur ouvrait à droite sur le passage étroit qui menait à la cour de récréation. Au delà s'étendait le jardin potager. Robert et Léone Bordas, sans rien pressentir de ce qui approchait de leur maison, discutaient encore au sujet de l'étrange visite reçue la veille.

— Tu as beau dire, insistait la femme, 150, peut-être 200 francs de plus chaque mois pour faire travailler le gosse du château, ce n'est pas rien. Ça valait la peine d'y regarder à deux fois...

— Nous n'en sommes pas à ça près. Est-ce que nous manquons de quelque chose? Maintenant que je reçois presque tous les livres dont j'ai besoin (il rédigeait la chronique des romans et des poèmes dans le *Journal des instituteurs*).

— Tu ne penses qu'à toi, mais il y a Jean-Pierre...

— Jean-Pierre non plus n'a besoin de rien. Tu ne veux tout de même pas qu'il prenne des répétitions?

Elle sourit avec complaisance : non, bien sûr, leur fils n'avait pas besoin de répétitions ; en quelque matière que ce fût, il était toujours premier. A treize ans, il venait d'entrer en seconde. En avance de deux années, il devrait sans doute redoubler sa première car il n'y avait guère de chances qu'il pût obtenir la dispense d'âge. On le couvait déjà au lycée comme une future gloire. Ses professeurs ne doutaient pas de le voir réussir du premier coup aux deux concours de Normale Lettres et de Normale Sciences.

— Eh bien si, justement ! Je veux qu'il prenne des leçons particulières.

Léone n'accompagna cette déclaration d'aucun regard, d'aucun signe qui marquât le doute ou la prière. Cette femme mince, aux joues pâles, un peu « rousseaute », dont les traits menus demeuraient charmants bien qu'elle fût fanée, avait une voix sèche, pénétrante, accoutumée à crier pour dominer la classe.

— Il faut qu'il prenne des leçons d'équitation.

Robert Bordas continua de trier ses haricots et feignant de croire qu'elle plaisantait :

— Mais oui, bien sûr ! et des leçons de danse, tant que tu y es !

Le rire rapetissait encore ses yeux longs mais peu ouverts. Bien qu'il ne fût pas rasé, que son col fût déboutonné, cet homme qui approchait de la quarantaine avait encore la grâce de la jeunesse. On imaginait aisément l'enfant qu'il avait dû être. Il se leva, fit le tour de la table en s'aidant d'une canne à bout de caoutchouc, mais il boitait très peu. Sa longue échine de chat maigre était d'un adolescent. Il alluma une cigarette et dit :

— En voilà encore une qui veut la révolution, mais qui rêve pour son fils d'une écurie de course !

Elle haussa les épaules.

— Alors, pourquoi veux-tu faire un cavalier de Jean-Pierre? insista-t-il. Pour qu'il s'engage aux dragons de Libourne avec un tas de salauds qui mettront en quarantaine ce fils d'instituteur?

— Ne t'exalte pas, ménage ta voix pour la réunion publique du 11 novembre...

Elle vit à son air qu'elle était allée trop loin, vida dans un plat les haricots qui emplissaient son tablier et alla embrasser son mari. « Écoute, Robert... » Elle voulait les mêmes choses que lui, il le savait bien. Elle le suivait aveuglément, avec une confiance totale. La politique, ce n'était pas sa partie à elle, qui se représentait assez mal comment irait le monde, une fois la révolution accomplie. Mais ce serait toujours une élite qui mènerait le pays, voilà ce dont elle était assurée : les plus intelligents, les plus instruits, mais aussi ceux qui détiendraient des vertus de chef.

— Eh bien ! oui, je veux que Jean-Pierre sache monter à cheval et surtout qu'il acquière les qualités d'adresse, de courage, d'audace qui lui manquent un peu. Il a toutes les autres sauf celles-là...

Robert Bordas observait le regard perdu de sa femme : elle ne le voyait pas ; son cœur à cette minute était loin de lui.

— L'École normale forme une élite de professeurs pour l'Université, observa-t-il un peu sèchement. C'est sa seule raison d'être.

— Allons donc! mais regarde un peu tous les ministres, tous les grands écrivains, tous les chefs de parti qui en sont sortis. Et Jaurès, le premier, et Léon Blum!...

Il l'interrompit :

— Moi, je serais très fier si Jean-Pierre soutenait une belle thèse, professait un jour à la Faculté des Lettres. Je ne demande rien de plus pour lui... Ou même peut-être à la Sorbonne... ou, qui sait? au Collège de France... Voilà qui serait beau!

Elle rit aigrement :

— Ah là là! c'est mon tour d'admirer quel fameux révolutionnaire tu fais! Alors tu t'imagines que toutes ces vieilleries resteront debout?

— Bien sûr! l'Université sera transformée, renouvelée, mais en France l'enseignement supérieur sera toujours l'enseignement supérieur... Tu ne sais pas de quoi tu parles...

Il s'interrompit : une femme apparut dans le brouillard, à travers la porte vitrée.

— Qu'est-ce encore que celle-là?

— Une mère qui vient nous ennuyer et se plaindre qu'on a été injuste pour sa petite.

Avant d'entrer, Paule racla longuement ses souliers pour en enlever la boue. Ils ne la reconnurent pas. Ils ne savaient pas qui était cette étrange femme coiffée d'un béret enfoncé jusqu'aux yeux noirs et cernés, brûlant dans une face aussi duveteuse qu'un visage de jeune garçon. Elle évita de se nommer. Elle dit à Robert qu'elle était la mère de l'enfant dont la baronne de Cernès était venue l'entretenir la veille. Il mit quelques secondes à comprendre de qui il s'agissait, mais déjà Léone avait deviné.

Elle précéda Mme Galéas dans une pièce glacée dont elle poussa les volets. Tout reluisait : le parquet, le buffet et la table de style Lévitan. Un store de dentelle écrue voilait la fenêtre. D'énormes fleurs d'hortensias dessinaient une large frise au ras du plafond. Le papier de tenture était lie de vin.

— Je vous laisse avec mon mari...

Paule protesta qu'elle n'avait rien de secret à lui communiquer : un malentendu à dissiper, rien de plus. Cette vague de sang qui aviva les joues de Robert Bordas, était une infirmité qu'il gardait de sa jeunesse. Ses oreilles devinrent brûlantes. La dame à l'œil mauvais allait-elle le forcer de s'expliquer sur sa plaisanterie de la veille? Mais oui! elle avait le toupet d'en parler et sans aucun embarras. Elle

craignait, disait-elle, que sa belle-mère ait mal compris une réflexion tout innocente et fût là-dessus partie en guerre. Elle ne cherchait point du tout à faire revenir M. Bordas sur son refus ; mais elle serait désolée que cet incident valût dans le village un nouvel adversaire à la femme sans défense qu'elle était — le seul dont justement elle eût été en droit d'attendre plus de compréhension.

Ses yeux brûlants allaient de Robert à Léone. Les coins de la bouche un peu tombants rendaient tragique cette grande figure velue, ce masque. Robert balbutiait qu'il était désolé, qu'il n'avait mis aucune intention malveillante dans ses propos. Paule coupa court et se tournant vers Léone :

— Je n'en ai jamais douté. Vous êtes payés tous deux pour bien connaître le pays et les ragots qu'on y colporte.

Comprenaient-ils l'allusion? Savaient-ils le bruit qui courait : que l'instituteur avait été blessé à l'arrière, dans un poste d'embusqué? Certains insinuaient qu'il avait déchargé lui-même son fusil si maladroitement... Ils ne parurent pas émus. Paule ignorait si elle les avait atteints. Elle ajouta :

— Je sais, madame, que vous appartenez à une vieille famille de Cadillac...

Les parents de Léone étaient en effet de petits propriétaires paysans de vieille souche, mais fort mal vus à cause de leurs opinions avancées : leur fille n'était pas mariée à l'église ; on doutait que le petit Jean-Pierre fût baptisé. Pour demeurer auprès de leur famille, les Bordas avaient renoncé à un avancement qui eût été rapide.

— Cernès, disait Paule, a un instituteur qu'il ne mérite pas.

De nouveau le visage juvénile devint écarlate. Elle insista : Mais oui ! elle savait qu'il ne tiendrait qu'à Robert Bordas d'aller siéger au Palais-Bourbon. Il rougit encore, haussa les épaules :

— Vous vous moquez de moi !

Léone riait :

— Oh ! madame, vous allez le rendre orgueilleux, mon pauvre Robert !

Un sourire rapetissait les longs yeux du jeune homme.

— Ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. Lousteau, notre régisseur, et votre ami, je crois? Un royaliste, mais qui sait rendre justice à son adversaire. Quand on a un mari comme le vôtre, il ne faut pas avoir peur d'être ambitieuse.

Elle ajouta à mi-voix : « Ah ! si j'étais à votre place... » Cela fut dit dans le ton qu'il fallait. L'allusion à son misérable mari était à peine marquée.

— Le premier grand homme de la famille, dit en riant

l'instituteur, ce sera notre fils Jean-Pierre, n'est-ce pas, Léone?

Ce petit Jean-Pierre? Un sourire de complaisance détendit les traits de la dame. Mais oui, sa renommée était venue jusqu'à elle, M. Lousteau lui en parlait souvent. Comme ils devaient être heureux et fiers ! Encore un soupir, encore un retour sur son propre malheur. Mais cette fois, elle ne craignit pas d'appuyer :

— A propos d'enfant prodige, il faut tout de même que je vous parle de mon pauvre fils. Peut-être ma belle-mère a-t-elle forcé la note. C'est un arriéré, bien sûr ! Je comprends que cela vous ait fait peur !

Robert protesta vivement que son refus n'avait eu d'autre raison que le manque de loisirs et la crainte de ne pouvoir se consacrer à cette nouvelle tâche : le secrétariat de la mairie, ses travaux personnels lui prenaient tout le temps qui n'était pas donné aux garçons du village.

— Oui, je sais que vous êtes un grand travailleur. Je me suis même laissé dire que certains articles non signés de *la France du Sud-Ouest*... ajouta-t-elle d'un air alléché et complice.

Les joues et les oreilles de l'instituteur de nouveau rougirent. Pour couper court, il posa quelques questions au sujet de Guillaume. Le petit écrivait et lisait couramment? Il lui arrivait même de lire pour son plaisir? Mais alors, rien n'était perdu.

Paule demeurait indécise : il importait de ne pas le décourager d'avance, et que tout de même il fût préparé à l'imbécillité de son futur élève. Oui, insista-t-elle, il lisait et relisait deux ou trois livres. Il feuilletait sans cesse les recueils du *Saint-Nicolas* des années 90, mais sans qu'on ait jamais eu la preuve qu'il en retînt quoi que ce fût. Oh ! Et puis il n'était pas très attachant, non ! ni très ragoûtant son pauvre « sagouin » ! Il fallait être une maman pour le supporter parfois. Elle ne voulait pas prendre M. Bordas en traître... L'instituteur souffrait pour elle. Il proposa de prendre le petit en observation : il pourrait venir le soir vers cinq heures, après la sortie des enfants. Mais il ne s'engageait à rien avant d'avoir vu... Paule lui saisit les deux mains. Sa voix était étouffée par une émotion à demi feinte, quand elle ajouta :

— Mais je pense au rapprochement que vous ne pourrez éviter de faire entre mon malheureux petit et votre Jean-Pierre.

Elle détourna un peu la tête comme pour dérober sa honte. Qu'elle était bien inspirée ce jour-là ! Ce couple d'instituteurs accoutumés à une atmosphère hostile, suspects aux paysans

comme aux propriétaires, traités par le clergé en ennemis publics, ce qu'il leur advenait ce jour-là, ils n'eussent jamais pu imaginer que ce fût possible : quelqu'un du château avait une faveur à obtenir d'eux, venait en quémandeur, et non seulement les admirait, mais les enviait. Avec quelle humilité cette dame avait fait allusion à son mari, à son fils dégénéré ! Robert un peu excité par l'aventure et se rappelant que ce béret et cet imperméable déguisaient une baronne authentique, risqua d'un ton bon enfant :

— Mais madame, je m'étonne que vous ne redoutiez pas mon influence sur le petit... Vous savez que je pense mal?

Le rire plissait ses tempes ; on ne voyait plus rien de ses yeux bridés que leur lumière.

— Vous ne me connaissez pas, dit Paule gravement, vous ne savez pas qui je suis.

Ils ne la croiraient pas si elle les assurait que cette influence, elle souhaitait que son pauvre fils fût capable de la subir.

— Car je suis aussi étrangère que vous pouvez l'être aux idées de mon milieu... Un jour, je vous raconterai...

Ainsi amorçait-elle de futures confidences. Il ne fallait rien ajouter, rien abîmer. Déjà elle prenait congé de ses hôtes étonnés de ce qu'elle venait de leur dire touchant ses idées. Il fut entendu qu'elle amènerait Guillaume le lendemain après quatre heures. Et tout à coup, elle prenait un ton grande dame imité de sa belle-mère et de sa belle-sœur Arbis :

— Merci tellement ! vous ne savez pas quel bien vous m'avez fait ! Mais si ! mais si ! Vous ne pouvez pas savoir !

— Tu lui plais, c'est évident, dit Léone.

Elle débarrassa la table et prit en soupirant un paquet de copies à corriger.

— Je ne la trouve pas si antipathique.

— Voyez-vous ça? Elle te traite avec déférence, mais veux-tu que je te dise? méfie-toi d'elle.

— Je la crois un peu folle... En tout cas, c'est une exaltée.

— Une folle qui sait ce qu'elle veut. Rappelle-toi ce qu'on raconte... Son histoire avec le curé? Tiens-toi à carreau.

Il se leva, étira ses grands bras et dit :

— Je n'ai pas de goût pour les femmes à barbe.

— Elle ne serait pas si mal, observa Léone, si elle était plus soignée.

— Je me rappelle maintenant ce que m'a dit Lousteau, ce n'est pas une vraie noble. Elle est la fille ou la nièce de Meulière, l'ancien maire de Bordeaux... Pourquoi ris-tu?

— Parce que tu as l'air déçu qu'elle ne soit pas une vraie noble...

Il parut furieux, et les épaules soulevées, alla sur le pas de la porte et s'accota au mur, en soufflant dans sa pipe.

Tandis que sa mère s'occupait de le livrer à l'instituteur rouge, le petit lièvre débusqué de son gîte, désespérait de s'y tapir encore ; il clignait des yeux dans la lumière aveuglante des grandes personnes. Durant l'absence de sa mère, un différend avait éclaté entre les trois divinités favorables : papa, Mamie et Fraulein. A dire vrai, grand-mère et Fraulein avaient de fréquentes prises de bec, presque toujours sur des sujets anodins. L'Autrichienne se permettait parfois des paroles dont l'usage toujours respecté de la troisième personne rendait plus étrange la brutalité. Mais ce jour-là, Guillaume comprenait confusément que Fraulein elle-même souhaitait qu'il fût livré à l'instituteur :

— Pourquoi ne deviendrait-il pas un Monsieur instruit? Il vaut bien les autres, je pense !

Et se tournant vers Guillaume :

— Va t'amuser dehors, va mon poulet, va ma cocotte...

Il sortit, puis se glissa de nouveau dans la cuisine : n'était-il pas admis qu'il n'écoutait jamais et que d'ailleurs il ne comprenait rien?

La baronne sans daigner répondre à Fraulein, haranguait son fils assis dans le fauteuil de paille qu'il affectionnait, devant la cheminée de la cuisine : l'hiver, il y passait les après-midi de pluie à faire des allumettes de papier ou à astiquer les fusils de son père dont il ne s'était jamais servi.

— Montre de l'autorité une fois dans ta vie, Galéas, suppliait la vieille dame. Tu n'as qu'un mot à dire : non, et non ! Je ne veux pas livrer mon fils à ce communiste... — puis laisse passer l'orage.

Mais Fraulein protestait :

— N'écoute pas Mme la baronne (elle tutoyait Galéas qu'elle avait nourri). Pourquoi Guillou ne serait-il pas aussi instruit que les enfants d'Arbis?

— Laissez les Arbis tranquilles, Fraulein. Ils n'ont rien à voir à l'affaire. Je ne veux pas que mon petit-fils prenne les idées de cet homme : voilà le fond de l'histoire.

— Pauvre poule ! comme si on allait lui parler politique...

— Il ne s'agit pas de politique... Et la religion? qu'est-ce que vous en faites? Il n'est pas déjà si ferré en catéchisme...

Guillaume observait son père immobile, les yeux fixés sur les sarments embrasés. Il ne manifestait par aucun signe qu'il inclinât d'un côté ou de l'autre. Guillou, la bouche ouverte, essayait de comprendre.

— Madame la baronne, au fond, se moque bien qu'il vive

plus tard comme un paysan... Qui sait si elle ne le désire pas, après tout !

— Vous n'avez pas à plaider auprès de moi la cause de mon petit-fils ! C'est tout de même trop fort, insista la baronne, sur un ton faussement indigné et qui trahissait quelque embarras.

— Oui, oui, Madame la baronne aime bien Guillou, elle est contente de l'avoir auprès d'elle, ici... mais c'est sur les autres qu'elle compte quand elle pense à l'avenir de la famille...

La baronne traita Fraulein de « corneille qui abat des noix ». Mais la voix aigre de l'Autrichienne dominait aisément celle de sa maîtresse :

— La preuve, c'est qu'après la mort de Georges, il a été entendu que l'aîné des Arbis, Stanislas, ajouterait le nom de Cernès au nom d'Arbis, comme si il ne restait pas de Cernès en ce monde, comme si Guillou ne s'appelait pas Guillaume de Cernès.

« Le petit écoute, » dit tout à coup Galéas. Il retomba dans son silence. Fraulein prit l'enfant par les épaules et le poussa doucement dehors. Mais il demeura dans l'office, d'où il entendit Fraulein crier :

— En voilà un qu'on n'aurait pas pu appeler Désiré quand il est né ! Madame la baronne se rappelle ce qu'elle m'a dit : que ça ne devait pas être fréquent qu'un malade fît un enfant à sa garde-malade...

— Je ne vous ai rien dit de tel, Fraulein. Galéas se portait fort bien... Ce n'est pas dans mes habitudes d'être si grossière.

— Enfin Madame la baronne doit se souvenir que l'enfant n'était pas prévu au programme. Moi qui connaissais mon Galéas, je savais qu'il n'était pas plus manchot qu'un autre, comme on l'a bien vu...

Une flamme suspecte brilla entre les paupières roses et sans cils de l'Autrichienne. « Vos yeux de truie... » lui avait dit un jour Mme Galéas. La baronne choquée lui tourna le dos.

Guillou, le nez appuyé contre la vitre de l'office, regardait gicler les gouttes de pluie dont chacune était comme un dansant petit personnage. Des grandes personnes s'occupaient de lui sans cesse et elles étaient divisées à son sujet. On n'aurait pas pu l'appeler Désiré. Il aurait voulu repenser à ces histoires qu'il se racontait à lui-même, qu'il connaissait seul, mais impossible de s'évader, cette fois, à moins que l'instituteur ait maintenu son refus. Alors Guillou serait tellement heureux qu'il se moquerait bien de n'avoir pas été désiré. Il ne demandait rien que de n'être pas mêlé à d'autres

enfants qui lui feraient des misères, que de ne pas avoir affaire à des maîtres qui parlent fort, qui s'exaspèrent, qui articulent d'un air dur des mots dépourvus de signification.

Mamie ne l'avait pas désiré, ni sa mère, bien sûr ! Savaient-elles d'avance qu'il ne serait pas comme les autres? Et pauvre papa? En tout cas ce ne serait pas lui qui le délivrerait de l'instituteur. Comme la baronne s'épuisait à lui répéter :

— Tu n'as qu'à dire non... Ce n'est pourtant pas difficile ! Puisque je te répète que tu n'as qu'à dire non... Puisque tu n'as qu'à dire non...

Mais il secouait, sans rien répondre, sa grosse tête grise et frisée. Il dit enfin :

— J'ai pas le droit...

— Qu'est-ce que cela signifie, Galéas? Le père de famille a tous les droits pour ce qui touche à l'éducation des enfants.

Mais il secouait toujours la tête, l'air buté, répétant : « J'ai pas le droit... »

Ce fut alors que Guillaume revint en larmes et se jeta dans les jambes de Fraulein :

— Voilà maman ! Elle rit toute seule. Sûrement que l'instituteur veut bien.

— Et après? Il ne te mangera pas, petit nigaud. Mouchez-le, Fraulein. Cet enfant est dégoûtant.

Il disparut dans la souillarde au moment où sa mère triomphante passait le seuil de la cuisine.

— Tout est arrangé, dit-elle. Je lui amène Guillaume demain à quatre heures.

— Si votre mari y consent.

— Bien sûr, ma mère. Mais il y consent, cela va sans dire, n'est-ce pas Galéas?

— En tout cas, ma fille, le petit vous donnera du fil à retordre, je vous en réponds.

— Au fait, où est-il? demanda Paule. Il me semble que je l'ai entendu renifler.

Alors ils virent sortir de la souillarde Guillaume sous son aspect le plus misérable, la figure barbouillée de morve, de salive et de larmes.

— J'irai pas ! gémit-il sans regarder sa mère. J'irai pas chez l'instituteur !

Paule avait toujours eu honte de lui ; mais ce jour-là, derrière le petit être grimaçant, apparaissait le père dans son fauteuil ; cette bouche ouverte de l'enfant était la réplique d'une autre bouche mouillée et froide. Avec une colère contenue, d'une voix presque douce, Paule dit :

— Je ne pourrai t'y traîner de force. Il ne restera donc que de te mettre pensionnaire au lycée.

La baronne haussa les épaules.

— Vous savez bien qu'ils ne le garderont pas, ce malheureux petit.

— Alors je ne vois pas d'autre solution qu'un pénitencier...

Si souvent elle en avait menacé Guillou, qu'il se faisait une certaine idée vague et terrifiante des maisons de correction. Il se mit à trembler et gémit : « Non, maman ! non, non... » et il se jeta contre Fraulein, cacha sa figure dans la molle poitrine.

— Ne la crois pas, ma poule... Penses-tu que je la laisserai faire...

— Fraulein n'a pas voix au chapitre. Et cette fois ce n'est pas pour rire, je me suis déjà renseignée, j'ai des adresses, ajouta Paule avec une sorte d'excitation joyeuse.

Ce qui acheva d'accabler l'enfant, ce fut l'éclat de rire de sa vieille Mamie :

— Pourquoi, ma fille, ne pas le mettre dans un sac? Pourquoi ne pas le jeter à la rivière comme un petit chat?

Fou de terreur, il frottait sa figure de son mouchoir sale :

— Non, Mamie, non, pas dans un sac !

Il n'avait aucun sentiment de l'ironie, prenait tout au pied de la lettre.

— Petit nigaud ! dit la baronne en l'attirant.

Mais, sans brusquerie, elle le repoussa :

— On ne sait par quel bout le prendre. Quel sagouin ! Amenez-le, Fraulein. Va te débarbouiller, va...

Il claquait des dents :

— J'irai chez l'instituteur, maman, je serai bien sage !

— Ah ! tu es raisonnable enfin !

Fraulein lui lavait la figure au robinet de la souillarde :

— C'est pour te faire peur, mon poulet, ne les crois pas, moque-toi d'eux.

Galéas se dressa alors, et sans regarder personne :

— Il fait soleil, maintenant. Tu m'accompagnes au cimetière, petit.

Guillou redoutait les promenades avec son père ; mais cette fois, il se laissa prendre volontiers la main et, toujours reniflant, le suivit.

Il ne pleuvait plus. Au soleil tiède, l'herbe trempée brillait. Le chemin contournait le village à travers des prairies. D'ordinaire, Guillaume avait peur des vaches qui lèvent la tête et vous suivent longuement du regard comme si elles hésitaient à foncer. Son père lui serrait la main et ne prononçait pas une parole. Ils auraient pu marcher des heures sans rien se dire. Guillou ne savait pas que le pauvre homme était

désespéré de ce silence, qu'il essayait en vain de fixer une idée ; mais il n'y a rien à dire à un petit garçon. Ils entrèrent dans le cimetière par une brèche pleine d'orties, derrière le chevet de l'église.

Les tombes étaient couvertes encore des bouquets fanés de la Toussaint. Galéas lâcha la main de son fils, prit une brouette. Guillaume le regarda s'éloigner. Ce tricot marron reprisé, ce fond de culotte qui paraissait vide, cette énorme tignasse sous un petit béret, c'était son père. Lui, il demeura assis sous une pierre tombale à demi disparue, que le soleil d'arrière-saison tiédissait un peu. Il sentait le froid pourtant ; l'idée lui vint qu'il pourrait attraper du mal, qu'il serait le lendemain incapable de sortir. La mort... Devenir comme ceux qu'il essayait d'imaginer dans cette terre grasse : les morts, ces taupes humaines dont la présence se manifeste par de petits monticules.

Au delà du mur, il voyait la campagne déjà inhabitable aux approches de l'hiver, les vignes grelottantes, la terre comme huileuse, gluante, élément inhumain où il eût été aussi fou de s'aventurer que sur les vagues de la mer. Au bas du coteau, coulait, vers la rivière « le Ciron », un ruisseau gonflé par les pluies, s'accumulait un mystère de marécages, de taillis inextricables ; Guillou avait entendu dire qu'on y faisait lever quelquefois une bécasse. Ainsi l'enfant chassé de son terrier, tremblait de peur et de froid au milieu de la vie hostile, de la nature ennemie. Au flanc des collines, éclatait le rouge industriel des tuiles neuves, mais d'instinct, son regard cherchait le rose terni par la pluie des vieilles tuiles rondes. Tout près de lui, des lézardes déshonoraient le chevet de l'église ; un vitrail était crevé. Il savait que « le bon Dieu n'y était pas », que M. le curé ne voulait pas y laisser le bon Dieu par crainte des sacrilèges. Le bon Dieu n'était pas non plus dans la chapelle du château où Fraulein entassait des balais, des caisses, des chaises brisées. Où résidait-il, le Dieu de ce monde cruel? Où donc avait-il laissé une trace?

Guillou eut froid. Une ortie brûla son mollet. S'étant levé, il fit quelques pas jusqu'à la pyramide du monument aux morts qu'on avait inauguré l'année dernière. Treize noms pour ce petit village : de Cernès Georges, Laclotte Jean, Lapeyre Joseph, Lapeyre Ernest, Lartigue René... Guillou voyait le tricot marron de son père se courber entre les tombes, se relever, il entendait grincer la roue de la brouette. Demain il serait livré à l'instituteur rouge. L'instituteur pourrait mourir subitement cette nuit. Il se passerait peut-être quelque chose : un cyclone, un tremblement de terre... Mais non, rien jamais ne ferait taire cette voix terrible de sa mère,

rien n'éteindrait ces yeux méchants rivés sur lui qui le rendaient conscient à la fois de sa maigreur, de ses genoux sales, de ses chaussettes retombées ; alors Guillaume ravalait sa salive et pour désarmer son ennemie essayait de fermer la bouche... Mais la voix exaspérée éclatait (et il croyait l'entendre encore dans ce petit cimetière où il grelottait) : « Va-t'en où tu voudras, mais que je ne te voie plus. »

A cette même heure, Paule avait allumé le feu dans sa chambre et songeait. On ne peut pas se faire aimer à volonté, on n'est pas libre de plaire ; mais aucune puissance sur la terre ni dans le ciel ne saurait empêcher une femme d'élire un homme et de le choisir pour dieu. Lui-même, cela ne le concerne pas puisque rien ne lui est demandé en échange. Elle est résolue de mettre cette idole au centre de sa vie. Il ne lui reste rien d'autre à faire que d'élever un autel dans son désert et de le consacrer à cette divinité frisée.

Les autres finissent toujours par implorer leur dieu, mais elle est résolue à ne rien attendre du sien. Elle ne lui dérobera que ce qu'on peut prendre d'un être à son insu. Miraculeux pouvoir du regard sournois et de la pensée incontrôlable ! Peut-être un jour lui sera-t-il donné d'oser un geste, peut-être ce dieu souffrira-t-il le contact d'une bouche sur sa main...

FRANÇOIS MAURIAC

*(A suivre)*

# POÈMES

Pour l'immense majorité du public, William Faulkner est uniquement le romancier, l'auteur, âprement discuté à ses débuts, d'une série d'œuvres maîtresses qui va de *Sartoris* à *l'Intrus;* et c'est évidemment au romancier que les académiciens de Stockholm ont entendu attribuer le prix Nobel de littérature.

La première expression de Faulkner fut pourtant la poésie, et l'on ne saurait oublier qu'au temps même où il publiait son premier roman, *Soldier's Pay* (1927), il était déjà le responsable, sereinement inconnu, d'un long poème, — dont les exemplaires sont devenus introuvables, et dont le nom même a récemment disparu de la liste de ses œuvres : *The Marble Faun.*

*A Green Bough* (le Rameau vert), recueil de quarante-quatre poèmes, d'où sont extraits ceux qu'on lira ci-après, parut en janvier 1933, et se situe exactement entre *Lumière d'août* et *le Docteur Martino.* Faulkner avait alors trente-six ans, et l'on pourrait s'étonner du contraste qu'offrent, à une même époque, la maturité, l'incontestable maîtrise de ses œuvres en prose, romans et nouvelles, et la fraîcheur, la fantaisie naïve, la désinvolture juvénile de ses poèmes, s'il n'était manifeste que ceux du *Rameau vert* (le titre même, symbolique comme tous ceux de Faulkner — *A Green Bough* — semblerait l'indiquer) sont pour la plupart des poèmes de jeunesse écrits au retour de la guerre ou à la suite du voyage de Faulkner en Europe, Angleterre et France, en 1925. Les impressions de l'ancien pilote d'observation, de l'aviateur « descendu » soigné dans les hôpitaux londoniens, y sont aussi perceptibles, sous leur forme volontairement voilée et symbolisée, que certaines remembrances livresques encore toutes fraîches.

Les commentateurs américains de Faulkner ont en général ignoré ces poèmes. L'un des plus avisés, Malcolm Cowley, n'y fait une brève allusion que pour les exécuter d'un mot dédaigneux, et d'ailleurs injuste, « dérivative ». On pourrait certes, — on le peut toujours, — se livrant au vain jeu du sourcier, déceler dans *le Rameau vert* plus d'une rencontre, et Faulkner ne fait pas difficulté d'avouer qu'il a lu Mallarmé, Swinburne et T. S. Eliot. Mais qu'est-ce que cela prouverait? Ici n'est-ce pas, en fin de compte, Faulkner, et Faulkner seul, qui apparaît, et qui domine la vision et la forme?

Cowley est mieux inspiré quand il déclare que « les premières œuvres en prose de Faulkner ne sont qu'une forme de sa poésie ». Les premières et les autres. Car pour quiconque a lu et pratiqué Faulkner dans le texte original, il est impossible de ne pas reconnaître que cette prose, qui restera sans doute unique dans l'histoire des lettres américaines, que ce vocabulaire magnifiquement riche, subtil, complexe, savant parfois jusqu'à l'affectation, cette syntaxe volontiers archaïsante où fourmillent les inversions, cette abondance, fortuite ou non, des clausules métriques, n'est pas seulement la survivance mais l'expression définitive et géniale du poète, du vrai poète, que n'a jamais cessé d'être William Faulkner.

R.-N. R.

•

Point de nymphe aux seins tumescents pour troubler
Les halliers qui endiguent la vigilante ardeur
Du soleil et épaississent l'ombre des chemins,
Le silence sépulcral ne s'éveille même
Ni jamais ne s'émeut.

Aucun bruit de pas ne résonne dans le brumeux fourré
Où les feuilles transparentes font papilloter sur le sol l'ombre
[pommelée :
Tapis qui revêt cette clairière déserte
Et frissonne pour faire taire la grive sonore
Et pour l'effrayer

Par le contact de ses mains irréelles
Jusqu'à ce qu'elle se laisse tomber et se fonde dans la nuit
Où les ombres couleur d'encre éclaboussent la lumière
Remplissant les replis du crépuscule qui stagne
Autour de chaque tombe

Dont la dalle luit faiblement dans la pénombre
Que tissent les appels inquiets des colombes,
Comme des souvenirs qui flottent entre les murs
Et changent le silence peuplé d'une chambre
En une nef obscure

Où nulle lumière ne traverse les minces et frais vitraux
Pour faire choir sur le sol leur diaprure ;
Tandis que les ombres s'accumulent en deçà de la porte
Et murmurent dans les feuilles mortes qui passent
En rasant la terre.

Le coucher du soleil peint son or tournoyant
Ici où il n'y a pas de cœur à calmer dans une lutte
De joie ou de tristesse, où aucune vie
N'enflamme ces montagnes ni ces vallées acérées et glacées
Et vides de bruit.

★

Un jour sur une montagne adolescente
Était posté un jeune homme qui observait parmi
Les brillantes figures amoncelées des cumulus que sculptent
[les souffles de l'air
Un aigle solitaire et libre, et l'azur toujours
Serein où s'estompe le désir.

Les calmes vallées de la terre n'étaient plus ; il ne regardait
[pas derrière
Ni en bas, il n'apercevait plus
Les luxuriants chemins de paix vernale et les vertes
Marées d'arbres étales et tranquilles, ni l'or qui tournoie
Sur le mur éclairé par la lampe là où il n'est de vitesse
Que celle de la langue paisible entre le souper et le lit.

Ici toujours le bleu, les promontoires ; ici toujours lui
Qui ne veillait point et n'était pas éveillé.
L'aigle accéléra sa course altière et esseulée ;
Il disparut. Mais toujours sur sa montagne solitaire le jeune
[homme
Continua de voler au delà des promontoires où s'étend
L'immuable laque de l'azur,

Et il vit les fuyants défilés du ciel
Chanceler au sifflement funèbre du hauban et de l'aileron
[incliné
Et sa propre ombre solitaire sur les murs tempétueux
Où vibrent comme des harpes les tonnerres éternels du soleil.

WILLIAM FAULKNER.
*(Traduit par R.-N. Raimbault).*

# THEODOR HAECKER

Les pages que l'on va lire ont une histoire, qui est d'abord l'histoire de leur titre. Ce titre doit être pris au sens littéral du mot. Les notes qui suivent ont été écrites à Munich pendant la guerre, dans les heures « du jour et de la nuit ». Plus souvent dans les secondes, que dans les premières parce qu'elles étaient plus sûres pour l'écrivain qui les traçait.

Depuis plusieurs années, Haecker se sait dans la zone d'ombre de la Gestapo. Son attachement à la vieille Allemagne et à ses valeurs, celles d'un Hölderlin, d'un Mörike, la ferveur de son christianisme et surtout son indomptable fierté d'écrivain, son refus des lâchetés commodes, des conformismes, tout le désigne d'avance au rôle de suspect dans l'Allemagne du IIIe Reich. Les hommes du régime ne s'y sont pas trompés. Un instinct infaillible de la menace les aide à dresser leurs listes noires. Depuis 1935, Haecker n'a plus le droit de parler en public. Depuis 1938, il n'a plus celui d'écrire. Le prétexte donné est le manque de papier, ce papier que les hommes du régime savent prodiguer si généreusement pour leur propagande. Sordide mensonge. Ces gens ne savent pas regarder en face leurs victimes ; leur persécution reste oblique.

Haecker écrit sous la lampe dans sa chambre de Munich, dans le silence des nuits parfois illuminées par les bombardements, parce qu'il sait que les heures de l'ombre sont moins souvent utilisées que celles du jour par les visites de la Gestapo. Il est un condamné en sursis. Il ne se fait aucune illusion sur le danger de sa tâche d'écrivain clandestin. Cette tâche secrète a d'abord été pour lui une contrainte, puis elle est devenue une consolation, une lueur dans le noir. Il libère son cœur de tout ce qui l'oppresse depuis si longtemps. Sur les pages de ce cahier, il peut dire leur fait aux hommes qui déshonorent son peuple.

Le principe profond de perversité et en même temps la raison de la chute finale de ces hommes est leur haine de

Dieu. La guerre des corps est une conséquence logique, un corollaire de la guerre à l'Esprit. « Ce Reich frappé de malédiction est tombé, par suite de son apostasie, à des abîmes de profondeur au-dessous du paganisme. » « La cause dernière de cette guerre est la haine du Christ et de son règne ». L'Allemand a perverti ses voies : il a adoré le rendement *(Leistung)*, mis la machine à la place de Dieu. Rémunéré temporairement par le succès sur le plan matériel, il sera puni sur le plan moral : « Le succès est fils de la technique. Tout peuple qui s'est voué corps et âme à la technique enregistre nécessairement le succès. Mais ce dernier, il l'achète par la perte de son âme. »

Ces hommes enivrés de leur force et qui croient déjà tenir le monde dans leurs griffes, ces hommes sont des morts vivants. Devant son poste de radio qui lui apporte la voix atroce des maîtres du jour, Haecker se bouche les oreilles d'horreur. Dans ces voix à la fois « vides et frénétiques » il y a « le mensonge, la peste et la mort ». Ces voix n'ont plus de réalité, plus de substance vivante ; elles ne sont plus que des « masques sonores ». Incarnations de « la stupidité dans le rugissement », Haecker se console à la pensée que l'enregistrement du disque les conservera pour une postérité vengeresse.

★

Il connaît des heures d'obscurité et de découragement devant le triomphe apparent des forces du mal. « La misère morale, religieuse et matérielle qu'ils vont faire descendre sur le monde dépasse tout ce que nous pouvons pressentir. Elle n'est à la mesure que des visions de Patmos. Comme tout est sombre devant nous ! »

Il voit venir l'heure de la justice où l'Allemagne qui s'est souillé les mains rendra ses comptes. « Les Allemands ont creusé la fosse de beaucoup de peuples. Dans ces fosses eux-mêmes tomberont. Ils se creusent leur propre tombe, la tombe de leur Grande-Allemagne. »

Il entend à la radio en novembre 1940 la voix de Goebbels proclamer rageusement que « 300 000 kilos de bombes se sont abattus sur Birmingham » et, les écoutant, voit dans l'avenir : ces bombes qui remplissent de volupté le cœur de Goebbels viendront un jour retomber sur l'Allemagne.

Les hommes qui auront fait leur tâche d'exploiter dans leur peuple les forces mauvaises comme elles ne l'avaient encore jamais été, seront punis. Ce qui d'avance les voue à la damnation, c'est le désert de sécheresse qui les cerne. « Pas une âme à travers le monde, pas une seule âme valant

quelque chose devant Dieu qui *prie* pour eux, qui prie pour leur cause — et voilà leur arrêt de mort, voilà ce qui les entraîne sans remède à leur perte. »

Mais cette damnation sera la rédemption de l'Allemagne. Le salut de son peuple, Haecker ne peut le voir que passant par la ruine de ses mauvais guides. Dès la fin de 1940, au moment où la Bête est dans toute l'insolence de la victoire, une aube d'espérance se lève timidement dans son cœur. Il pose la question de « savoir si à l'Allemand est vraiment dévolu le rôle de faire descendre les ténèbres sur la terre pour un millénaire »? Et voici comment il répond : « Je ne le crois pas, je ne peux pas le croire. Le mot de l'Écriture : « Ne craignez pas » résonne dans mon cœur. Nous traverserons une misère effroyable, mais nous serons délivrés des plus atroces criminels qu'ait jamais connus l'Allemagne. »

★

Ces pages où sont cloués au pilori les dieux du jour, où en toutes lettres Hitler est nommé « le monstre » *(der Unmensch)*, le « destructeur géant », le « loup de l'enfer » *(der Höllenwolf)*, où en brûlantes adjurations est appelé le châtiment sur les êtres qui n'ont plus dans la poitrine qu'un « cœur de pierre », mais qui « seront écrasés, broyés comme poussière » — ces pages, nous n'avons aucune peine à mesurer le risque qu'elles représentent pour celui dont elles sont, nous l'avons vu, la consolation dans la mer « de sang et de boue » *(Blut u. Kot)* que traverse l'Allemagne. Nous savons le destin immédiat que leur découverte par les agents nazis signifierait pour leur auteur. Des précautions élémentaires sont prises. Le dangereux manuscrit change constamment de résidence. Des amis sûrs qui partagent les sentiments de Haecker et qui tiennent à partager ses risques, lui donnent à tour de rôle un abri.

Il arrive cependant qu'un jour la vigilance est en défaut. Ce fut en Allemagne comme en France — les jours de la Résistance nous ont laissé le souvenir de ces choses ! — le meilleur atout dans le jeu des hommes de la Gestapo que l'espèce d'insouciance à laquelle un certain temps d'impunité conduisait presque fatalement ceux qui menaient la lutte dangereuse de l'ombre.

Un jour Haecker laisse traîner son manuscrit sur un meuble de la pièce principale de son appartement. C'est tout justement le jour et l'heure que choisissent les policiers pour frapper à sa porte. Mais il advient qu'une trop éclatante imprudence devienne une manière de sauvegarde : les argou-

sins négligent un butin s'offrant aussi complaisamment au regard. Conduits par l'esprit professionnel, ils vont d'instinct aux cachettes, fouillent minutieusement les tiroirs, inspectent l'arrière-fond des placards.

A cette heure même la fille de l'écrivain, mue par une sorte de mystérieuse prémonition, entre dans l'appartement de son père. Un signe imperceptible de ce dernier l'avertit du danger. Une inspiration la traverse comme un éclair. Elle prétexte à haute voix une leçon de piano pour laquelle elle s'est mise en retard, s'empare ostensiblement et tumultueusement du dangereux cartable, comme si celui-ci contenait les cahiers de musique dont elle a immédiatement besoin pour sa répétition, se dirige d'un pas pressé vers la porte. Les sbires de la Gestapo continuent leur fouille sans l'arrêter au passage.

Ils se montrent moins confiants une heure plus tard quand la jeune fille rentre d'un pas égal portant sous le bras le même cartable dont, cette fois, ils exigent la vérification. Les méfiances à retardement sont inefficaces. Le cartable est toujours le même, mais son contenu a changé. Aux pages compromettantes ont été substitués d'innocents cahiers de musique prêtés par un obligeant et courageux voisin de quartier. Haecker est sauvé.

Ces choses se passent en février 1943, après l'arrestation à Munich des étudiants Hans et Sophie Scholl, Christoph Probst et du professeur d'Université Kurt Huber. Ces intellectuels ont été décapités à la hache après une des caricatures de jugement qui sont devenues l'habitude des prétoires du III^e^ Reich. La plus belle sans doute des manifestations de l'esprit de la Résistance en Allemagne (de cette Résistance *allemande* que l'on ignore trop en France !) a été la résistance de l'esprit. C'est cette insurrection de l'intelligence à laquelle la police nazie sait que Haecker est mêlé qui est à l'origine de la perquisition dont nous venons de retracer les péripéties. Le lendemain de l'exécution des étudiants de Munich, les murs de la ville apparaissent au matin couverts d'inscriptions vengeresses tracées à la craie pendant la nuit par des mains inconnues. Trois mots qui sont le défi de la pensée à la force : *der Geist lebt!* Les sbires de Hitler peuvent faire tomber des têtes, « l'esprit continue de vivre. »

★

Haecker a miraculeusement traversé le danger. Il traverse dans la tristesse la fin d'une guerre dont son regard de vision-

naire a, dès le début, vu le dénouement. Sa maison de Munich est ravagée par les bombes. Il perd ses livres, ses chers livres brûlés, déchiquetés, dispersés parmi les décombres. Ses meilleurs amis. Car il a toujours été un isolé et un taciturne. Il y a toujours eu une zone infranchissable entre les hommes et un écrivain auquel a été refusé le don de se communiquer autrement que dans ses écrits.

Le destin s'acharne sur lui : dans les toutes dernières semaines de cette guerre perdue et dans laquelle Hitler s'enfonce avec une furie criminelle, on lui prend sa dernière consolation : un fils de dix-sept ans, jeté dans le dévorant brasier des vains combats de la dernière heure.

Haecker a quitté Munich devenu pour lui inhabitable. Il s'est réfugié dans un petit village du Wurtemberg, Usterbach, où une servante qui n'a jamais voulu quitter son maître (le dévouement des humbles qui jamais ne se dément !) le recueille sous son toit. L'homme au regard vif, à la face robuste et pleine que nous voyons encore sur le dessin fait par Wilhelm Klier en 1932, a laissé aux habitants du hameau le souvenir d'un vieillard aux cheveux de neige, aux traits creusés, marchant à pas lents et tout courbé, le regard tourné vers le dedans. Brisé moins par l'âge que par l'épreuve, Haecker ajoute quelques notes à son « Journal », médite un dernier livre, une métaphysique du sentiment *(Metaphysik des Fühlens)* que l'immense fatigue qu'il traîne ne lui permettra pas de réaliser. Ces projets d'œuvres de la dernière heure, hors de portée de mains défaillantes, ont un caractère de mirage.

Il est là au milieu de ces paysans souabes. Aucune visite du dehors ne vient rompre le silence de sa retraite. Un jour, il est soudainement envahi par un de ces pressentiments auxquels il a toujours cru : il sent, il *sait* qu'à l'heure même qu'il traverse vient de mourir loin de lui son fils, cet enfant qui lui a été cruellement arraché pour être jeté au front. C'est plus que n'en peut soutenir une vie qui chancelle. Haecker s'éteint le 9 avril 1945. Ses derniers mots ont la noblesse qui est le trait de toute sa vie : paroles de pardon envers les hommes du régime qu'il a détesté de toutes les forces de son cœur, envers les hommes qui ont ruiné sa vie.

★

Une étude, même rapide, de l'œuvre de Haecker, déborderait le cadre de ces notes. Bornons-nous à quelques très brèves indications. Il fut, et peut-être avant tout, *écrivain,*

un des grands de son peuple. Dans les appréciations portées sur lui par la critique allemande, le mot que nous rencontrons le plus souvent est l'adjectif *sprachschöpferisch*. Et l'épithète est juste. Le don propre de l'écrivain, la création verbale continue, pas une page, pas une ligne de Haecker qui n'en soit l'étincelante attestation. Pas une page où l'œil rencontre le cliché, l'expression toute faite, la surface morte.

Cet écrivain se forge à tout moment son outil, un outil qui n'est qu'à lui et que le lecteur reconnaît tout de suite. La page, brillante de vie, qui sort des mains de l'ouvrier, est vraiment ποίησις. Par la saveur, l'inattendu, la fraîcheur de jaillissement, le don d'adhérer au concret, par la coupe même de la phrase, cette prose de Haecker est un éblouissement continu. Mais l'écrivain connaît le danger des feux d'artifice, il a ce rare courage : résister à son propre don.

Jamais il ne se laisse entraîner par la virtuosité à oublier le respect de la primauté de la pensée sur la langue. Mais il n'est pas juste non plus à ses yeux de n'assigner à cette dernière que le rôle de servante, et il y a des réserves à faire sur l'ordre de priorité traditionnel : la pensée d'abord, la langue ensuite. La langue peut *introduire* à la pensée ; elle est, comme on l'a écrit, pour Haecker, au strict sens des mots, « médium de la connaissance » *(Erkenntnismedium)*. Sa position à l'égard de la pensée, qui est au plus profond sens des mots « celle du corps en face de l'âme », exprime un *rapport* plus qu'une *dépendance*. Elle n'implique aucune infériorité de plan. « Il n'est pas vrai seulement, écrira Haecker dans *Christentum u. Kultur*, que l'âme se forge le corps. Ceci est vrai également : qu'en ce monde la croissance de l'âme s'effectue à travers et par le corps, que l'âme se révèle dans le corps et avec son aide. De même il n'est pas vrai seulement que la pensée crée la langue, mais ceci est vrai aussi : que la croissance de la pensée et sa libération s'effectuent à travers et par la langue, et que c'est des sommets de la langue que la pensée s'élève à des cimes toujours plus hautes. » La langue n'est pas seulement vêtement. Elle a une dignité plus haute. Tout ensemble « saturée par le monde sensible et remplie par le logos » *(sinndurchtränkt u. logoserfüllt)*, elle mène plus loin et plus haut qu'elle-même, par delà ses « frontières naturelles » et jusqu'au point extrême où elle s'efface devant ce qui la dépasse. Il est réservé à l'*expression* d'ouvrir les portes du « royaume de l'*inexprimable* ».

Le don verbal donné à Haecker et qui chez lui est l'élément primaire (lui-même s'est rangé dans la catégorie des penseurs qui « vivent de la grâce et par la grâce de la langue ») lui a permis non seulement d'exprimer sa pensée personnelle

avec une force et une saveur qui ne sont qu'à lui, mais aussi d'interpréter magnifiquement celle des autres. Ce penseur est un incomparable traducteur, qui a interprété Kierkegaard, Newmann et Virgile et su, dans le respect de leur valeur originale, les intégrer à la substance de sa langue maternelle, d'une manière bien propre à décourager ceux qui s'aventurent dans les voies difficiles de la traduction.

★

Les dons de l'écrivain se manifesteront autrement. Il y aurait toute une étude à consacrer à Haecker satirique. C'est ici une région essentielle de son œuvre. Reprenant un mot d'Aristote, il a dit de lui-même qu'il n'était pas un ζῶον πολιτικὸν mais un ζῶον πολεμικὸν. Entre tous les polémistes de notre temps l'un des plus merveilleusement doués, à la fois pour la sûreté avec laquelle est découvert le point vulnérable dans le flanc de l'adversaire et la vigueur avec laquelle s'y enfonce le trait. La flèche reste dans la plaie qui saigne. Haecker est de la famille des grands pamphlétaires et des grands visionnaires. Par la foi religieuse, par l'âcreté de la verve, par le jaillissement du verbe, il s'apparente chez nous à un Veuillot, un Bloy, un Bernanos.

Le pamphlétaire, à ses yeux, a une fonction : dans un monde intellectuel qui s'affadit, rendre le sel à la pensée, et une spéciale mission auprès de la jeunesse en donnant un aliment à la principale vertu naturelle de l'homme au début de sa course « l'horreur du creux, du vide sonore, le goût de la hauteur ». Dans la vibration de la satire entrent des harmoniques secrètes d'une autre sphère. Le pamphlétaire n'est complet que s'il est un poète. Haecker n'hésite pas à écrire que le satirique est « frère du lyrique ».

Sous l'âcreté du polémiste se cache une tendresse passionnée pour la Beauté. Le pamphlet est un amour blessé. Haecker nous a dit l'espèce de fureur qui s'empara de lui dans sa jeunesse, à l'âge où il « s'enivrait » du chant du monde et de « la magie d'un vers », quand il découvrit soudainement entre quelles mains était tombé l'héritage, dans des mains vénales qui s'emparaient de la beauté pour « l'exploiter », pour en vivre. « Je fus atteint alors comme par un éclair et j'ai écrit blessé au cœur et au cerveau *(in Hirn u. Herz verwundet)*. J'ai écrit dans la rancune et la colère. Je n'ai jamais écrit dans la haine. »

Toute une partie de son œuvre *(Satire u. Polemik)* est une protestation contre la prostitution de la pensée que repré-

sente la littérature industrielle, contre cette « bouillie tiède qui coule intarissablement, dans toutes les gazettes et revues de la place publique », de « l'immense gueule » *(Riesenmaul)* de la presse, contre l'écœurante pitance distribuée à leur lecteur par des écrivains qui ne se soucient plus que de flatter ce lecteur, qui sont devenus des filles. Les rotatives du *Berliner Tageblatt* dispensent tous les matins cette affreuse manne au public avec une régularité sans défaut. Le « tirage » a remplacé la vérité et la beauté. Haecker nous a dit son horreur des mots mous : « libéral », « progrès », « humanitarisme », des mots qui « capitulent devant chaque saleté » *(zu jedem Dreck ja sagen)*. Lui a reçu de Dieu la brûlure intérieure, l'incapacité de se taire. Il prend comme devise une ligne de Tertullien : *Miserrimus ego semper uror caloribus impatientiæ.*

Quant à la puissance de ses coups, on l'a vue quand il s'est mesuré avec des adversaires de la taille d'un Spengler, parfaite « incarnation du désordre de l'esprit allemand », d'un Stefan George, grand-prêtre des lettres hiératiquement drapé dans les plis de son manteau, ou d'un Thomas Mann dont il démonte avec une étonnante sûreté les procédés d'écriture, en découvrant sous la virtuosité du styliste le « désert » *(Ode)* de l'œuvre. Quand il s'en prend à de moindres adversaires, un Émile Ludwig, délices de la bourgeoisie intellectuelle. Quand il exécute le fretin de la littérature à gros tirage de l'époque, les Wolff, les Blei, les Kerr. Ses maîtres à lui sont d'une autre famille que les jongleurs, que ceux qu'il appelle les *Tausendkünstler*. Ce sont les hommes sincères et les hommes vrais : dans la philosophie allemande moderne un Husserl, un Scheler ; à l'étranger : Dostoïewski, Newmann, Kierkegaard surtout dont il a goûté la profondeur tragique, qui a le plus contribué à sa formation (peut-être en raison d'une congénialité intime) et qu'il a tant fait pour introduire en Allemagne.

★

Son grand titre est le *courage*. Non seulement contre ce qui avilit la pensée, contre la mauvaise littérature *(talentierte Schmierigkeit)*, mais le courage, plus difficile, contre les grands courants collectifs qui emportaient son peuple. De ce courage, il n'a jamais donné preuve plus éclatante que dans les deux guerres. Le courage dans la dernière guerre, tout le présent volume en donnera assez de preuves, mais c'est du courage de Haecker dans le premier grand débat sanglant de son peuple avec le monde que nous voudrions donner

quelques exemples. Nous les tirerons des pages brûlantes qu'il écrit au printemps 1915.

Notons bien la date : personne en Allemagne à ce moment ne voit encore se dessiner sur le mur l'ombre du châtiment. Tout le pays est dans l'ivresse de la guerre « fraîche et joyeuse ». C'est le moment que choisit Haecker pour stigmatiser les écrivains de son pays qui ont l'impudence de comparer avec les guerres de libération de l'Allemagne sous Napoléon une guerre qu'ont seuls suscitée de la part du Reich l'esprit de lucre et l'esprit d'hégémonie. Il cloue au pilori « les professeurs d'Université et les conseillers secrets qui sont en train d'exclure l'Allemagne de l'univers, qui n'ont même pas assez de vigueur cérébrale pour voir la différence entre 1813 et 1914, qui ne voient pas que cette guerre n'est pas née de la pauvreté, mais du luxe, point de l'esclavage, mais du désir de domination *(nicht aus Armut sondern aus Reichtum, nicht aus der Knechtschaft sondern aus der Herrschaft* — toujours ces allitérations chères à Haecker) » !

La « phrase » est reine en Allemagne. Ce pays en guerre nage dans une mer, « une orgie de phrases ». « Ce n'est pas le pangermanisme qui triomphe, c'est le panidiotisme ». Plus que la débilité mentale des écrivailleurs auxquels est dévolu, dans la tragédie, le rôle latéral du « chorus imbecillus », ce qui révolte Haecker c'est l'impudeur des plumitifs de la grande presse qui prennent des attitudes de « teutonisme », ont le front de parler de leur « colère sacrée » de patriotes, dégradent la mort « en en faisant une phrase ».

Jusqu'à leur haine qui est factice et sonne faux ! Ce « chant de la Haine » (le célèbre *Hassgesang* de Lissauer qui eut son heure de célébrité) qui « empoisonne des milliers de cervelles », n'est qu'une « saleté de chien » *(Hundsdreck)*.

Au-dessus du ridicule, il y a le crime. Après les valets de presse, la plume de Haecker fouaille les vrais coupables, les « diplomates stupides et scélérats » qui n'ont rien su empêcher, les fous qui ont réussi « à créer à l'Allemagne des ennemis à chacune de ses frontières », un Kronprinz dont tout le mécanisme cérébral oscille entre la *Veuve joyeuse* et sa devise de guerre favorite répétée avec une sorte d'allégresse sportive et imbécile : *immer feste druff*.

Tous ces criminels, au milieu de la tragédie de leur peuple, les pieds dans « le sang et les cadavres », présentent les caractères cliniques de « l'euphorie des paralytiques généraux ». La punition viendra. Ils ont beau répéter en chœur « depuis le Kaiser jusqu'au dernier feldwebel capable d'aboyer, depuis le chancelier d'Empire jusqu'au dernier fonctionnaire, leur phrase grotesque : « Nous déclinons toute responsabilité pour

cette guerre qui nous a été imposée, » ils n'éluderont pas leur responsabilité. Cette responsabilité, nous entendons bien à qui ils voudraient la faire endosser : aux mitrailleuses, aux canons, aux zeppelins. Mais les fantoches qui, aujourd'hui en Allemagne, sont assis sur les trônes ou devant les tables de chancelleries, devront bien un jour se réveiller de leur aveuglement. On n'échappe pas plus à la responsabilité qu'à Dieu ».

★

L'attitude naturelle de Haecker est de faire front. La virulence manifestée à l'égard des « criminels » qui ont jeté son pays dans la première guerre se retournera contre nous (ne nous faisons aucune illusion) quand l'Allemagne aura succombé. Les Alliés seront accablés des mêmes invectives corrosives que les Hohenzollern et leurs valets. C'est d'instinct contre le *vainqueur* que Haecker tourne son fouet. Sa langue a gardé les mêmes fulgurations d'Apocalypse. Quand il parle des hommes d'État alliés, il lui semble que c'est Satan en personne, que c'est « le démon du ricanement qui a pétri ces faces du limon de la cupidité, de l'hypocrisie, de la cruauté et de la sottise ».

Il est dans le camp du vaincu, mais il ne voudrait pas être de l'autre côté. Il tient à partager l'humiliation de son peuple et sa souffrance et la rédemption de sa souffrance. Et voici les lignes qu'il trace et dont l'accent n'est qu'à lui : « Je suis un Allemand. Je n'ai jamais dans le passé voulu être autre chose qu'un Allemand. Aujourd'hui, après le blasphème de Versailles (toujours les épithètes de nature : Versailles est « le crime », Versailles est « le blasphème »), j'aimerais mieux ne pas être que n'être pas un Allemand. Bien souvent, j'ai été frappé d'étonnement devant cette impuissance à haïr chez les hommes de mon peuple, impuissance naturelle, organique, ne comportant même pas le mérite, et cependant en bonne odeur devant Dieu. Pour l'Europe, pour eux-mêmes, pour l'honneur du christianisme, les Allemands doivent aujourd'hui faire l'apprentissage de cette chose dure, d'une dureté contre nature : ne pas haïr, ne pas penser à la vengeance. Mais cela ils ne le pourront jamais avec le seul secours des idées humanitaires, de la fraternité du monde, du socialisme, de la paix perpétuelle. Ils n'y parviendront jamais sans la foi dans la justice de Dieu et son incompréhensible amour qui conduit au salut par les chemins de l'humiliation. Ce n'est qu'avec le regard fixé sur des objets aussi hauts que des cœurs humains peuvent suivre la route si dure

de l'humiliation, sans se durcir davantage encore, qu'ils peuvent suivre cette route et y rencontrer cette douceur de l'âme *(Weichheit)* si éloignée de toute faiblesse des nerfs, la plus noble plante humaine, celle que manifesta le Fils de Dieu. Que nous ayons été battus, de cela je remercie Dieu, car c'est par Lui, avec sa volonté, que nous avons été battus pour que nous fussions sauvés et parce qu'Il nous aime... Ce qui nous arrive, nous ne pouvons le concevoir que comme une grâce. Il vaut toujours mieux subir l'injustice que la faire... »

★

Nous écrivions à l'instant que la mission de Haecker était de « faire front ». Non seulement contre le mal, mais contre l'*erreur*. Il a été un des premiers de son peuple à démasquer et à flétrir les deux erreurs cardinales du Germain, celles qui, exploitées par le national-socialisme avec un affreux génie, le conduiront aux abîmes : l'irrationalisme et le vitalisme, le primat du sentir sur la raison, du geste de l'homme sur sa pensée. La double erreur de Faust : *Gefühl ist alles* (le sentiment est tout) ; *Im Anfang war die Tat* (au commencement était l'acte). Il n'est peut-être pas de mot qui ait eu plus funeste retentissement dans l'histoire allemande que cette déformation orgueilleuse de la parole de l'Évangile de Jean dans la bouche de Faust au Studierzimmer. « L'acte » placé au-dessus du « verbe » et le détrônant. Le vouloir exalté aux dépens de l'esprit. L'instinct aux dépens de la pensée. Les forces obscures dominant les forces claires. Nous nous rappelons les impératifs du IIIe Reich et leur succès auprès d'un peuple qu'ils ne conquirent avec cette soudaineté d'avalanche que parce qu'ils correspondaient à sa pente profonde : *nicht denken, sondern wollen* (il ne faut pas penser il faut vouloir) ; *Wissen ist Blei* (le savoir est du plomb) ; la religion du Sang et du Sol *(Blut u. Boden)* et le mot de Hans Johst, président de « l'Académie des poètes » dans son drame *Schlageter :* « L'homme n'est pas esprit, mais viande et sang. Les lois de la vie ne sont pas spirituelles mais sanglantes. Quand j'entends parler de la raison je tire mon revolver. » Nous n'avons pas oublié — cette nuit est encore si près de nous ! — la fortune de ce simplisme sauvage auprès de la jeunesse d'un grand peuple.

L'honneur revient à Haecker d'avoir bien vu la pente de son peuple et d'avoir défini à la fois la mission et le danger dans ces lignes de *Virgile père de l'Occident :* « L'Allemand rationnel et raisonnant est chose tout ensemble affreuse et ridicule. L'Allemand authentique, l'Allemand vrai, vit et

crée avec les forces de son imagination. Il aime plus l'image que la pensée. Mais c'est là que gît en même temps pour lui le danger et le risque de naufrage, s'il vient à tomber de la vie de l'esprit dans la simple biologie et s'il donne au sang — parce que celui-ci est rouge et parce que le rouge est la plus éclatante, la plus « vivante » des couleurs — un rang au-dessus de l'esprit qui est lumière, qui est invisible blancheur. »

La grande difficulté pour le Germain, que toute sa nature pousse à déborder ses limites (l'adjectif *uferlos* n'existe que dans sa langue !) à s'exalter en se diluant (le panthéisme lui est congénial), sera de rester à « l'intérieur de l'ordre » *(ibidem)*.

Si Haecker a condamné « l'orgueil faustien » *(das faustische)* où il voit le grand péril, le péril spécifique de son peuple, il a été également sévère pour les dessèchements du rationalisme, pour le culte de « l'intelligence pure réduite à la technique et au calcul » *(die technisch-rechnerische Intelligenz)*. Il voit trois manières de « détruire l'ordre de l'homme ». La docilité aux seules puissances obscures du sang, au *Trieb;* le respect des « seuls élans du cœur » avec le péril des entraînements romantiques ; la réduction de l'homme à son seul cerveau dans l'oubli de son corps et de son cœur, avec le corollaire de l'asservissement à la technique, à la machine. Trois manières de fausser l'homme et finalement de l'avilir.

★

Haecker s'est converti du protestantisme au catholicisme. Kierkegaard l'a mené à Newmann ; Newmann l'a conduit à Rome. Il n'a peut-être été aussi ferme et aussi décidé catholique que parce qu'il avait été, antérieurement, résolument et profondément protestant. Il a détesté le protestantisme libéral qui ne croit plus vraiment au royaume surnaturel, et il n'a pas ménagé ses coups à Harnack. Il a cru, lui, de tout son cœur à « l'absolu de la transcendance », et rien n'a pu ébranler sa décision de conformer strictement sa ligne à l'enseignement évangélique.

Nous devrons noter, en dehors de son respect naturel d'une autorité dogmatique, cette prédestination essentielle à la « conversion » que nous trouvons déjà chez un saint Augustin : l'inquiétude du cœur jointe à la virilité de l'esprit, la passion de la vérité unie à la probité essentielle de la quête. Et l'inébranlable décision d'aller jusqu'au bout de la route où qu'elle puisse vous mener, d'accepter toutes les exigences de la découverte intérieure. La force de son désir et la qualité

de son honnêteté, ne nous les a-t-il pas dites dans les lignes où il peut se rendre témoignage « que sur tous les chemins de la vie il a eu soif de vérité et n'a jamais aimé l'erreur parce qu'elle était belle ».

Nous n'avons parlé que des prédispositions naturelles, du terrain *humain*. Nous n'avons pas parlé de la Grâce. Toute conversion reste un secret qui n'appartient qu'à Dieu. Dès le début du chemin Haecker à entendu, obscurément d'abord et lointaine, la voix que l'homme n'oublie plus. L'âpreté du combat et les ineffables récompenses de la conquête, il nous les a dites dans une page admirable : « J'ai lutté pour la lumière et j'ai lutté contre le désespoir. Il y a peut-être des hommes qui trouvent tout de suite. Je ne suis pas de ceux-là. J'ai dû faire beaucoup de détours avant de me trouver, et avant que mon âme s'arrache à la mer de tristesse *(Meer der Schwermut)* où elle menaçait de sombrer. Au fond de moi il y avait une lumière qui n'est pas de ce monde... J'ai traversé l'enfer les yeux secs et des déserts brûlés par la soif. C'est la Grâce, c'est l'insigne bonté de Dieu qui a permis que la lourde et trouble larme du désespoir se change en la perle transparente de la Joie à laquelle il est donné d'adorer. »

Une fois en possession de la vérité, Haecker la défendra avec une rectitude intrépide. Il sera sans défaillance son chevalier et son soldat. On a pu dire en toute vérité que « l'Église catholique n'avait pas eu de nos jours en Allemagne de meilleur apologiste que Haecker à partir du jour de sa conversion ». Au service de cette Église il a mis ses meilleures armes : la force aiguë de sa dialectique, l'étincellement de sa langue.

Et aussi son courage. Il en fallait beaucoup pour dire aux Allemands, à l'heure même où les mille voix de la propagande nationaliste leur prêchaient les beautés du nordisme, le culte d'Arminius, que le vrai « sanctuaire national » de leur Histoire était « le siège de Charlemagne ». Pour oser proclamer, face à l'intellectualisme allemand et à son orgueil, « qu'Aix-la-Chapelle signifiait plus que Weimar pour le destin allemand ». Et qui a dit avec plus de force la mission de l'Occident chrétien en face de l'Est? « Seule la foi chrétienne peut nous permettre d'espérer une renaissance de l'ancienne et glorieuse littérature de l'Europe. C'est en elle seule que pourra se faire l'inéluctable dialogue entre les peuples de l'Ouest et ceux de l'Est. »

★

L'écrivain dont, dès 1937, le poète anglais Eliot disait qu'il était *a great man*, dort maintenant son dernier sommeil dans

le cimetière d'un hameau perdu du pays souabe. Une croix de bois sur une humble tombe de campagne. Le traducteur de Virgile eût aimé la paix virgilienne du paysage : les deux tilleuls centenaires à côté du sanctuaire de village, l'horizon de forêts et de douces collines. Il eût aimé cette paix, et aussi cet oubli, l'homme dont la solitude fut le destin.

Mais une solitude qui s'éclaire et lentement se peuple avec le recul du temps. Chaque année grossit, en Allemagne et hors des frontières allemandes, le nombre des admirateurs de Haecker. Il est de la famille des écrivains qui ne livrent toutes leurs richesses qu'après leur mort.

ROBERT D'HARCOURT.

## LE LIVRE DES JOURS ET DES NUITS

*(Fragments.)*

1939

26 *novembre.*

Les mots simples appellent les larmes.

*Je n'ai pas pris le bon chemin,*
*Je ne sais plus où je suis.*
*Et la nuit est toujours plus noire,*
*Je ne retrouve plus le chemin de la maison.*

Ainsi se lamente un enfant dans le conte, mais telle aussi une âme égarée dans la vie.

Ces vers me sont revenus à la lecture de la première leçon de *la Montée au Carmel* de saint Jean de la Croix tandis que je m'étonnais de la bouleversante simplicité des vers qui, au premier coup d'œil, ne laissent en rien pressentir la profondeur de l'interprétation.

3 *décembre.*

Les « enfants de ce monde » mettent leur plus grande fierté précisément à ne plus être des « enfants »; aussi méprisent-ils le chrétien du fait qu'il aura nécessairement, toujours, quelque chose d'enfantin. Comment en serait-il autrement? L'un des noms *propres* éternels de Dieu, révélé par lui-même, est « Père ».

O, songez que l'issue de ces événements montrera combien tout « Être » est irrationnel et soustrait à notre réflexion. Mais cela est trop vague. Je crois que *peut-être* deux vérités se révèleront aux Allemands, contradictoires seulement en apparence : premièrement que la « raison », pour autant qu'elle repose sur la sagesse et l'expérience, ne saurait jamais

être impunément méprisée, que, par conséquent, le monde n'est nullement irrationnel dans ce sens ; mais que, deuxièmement, le rationalisme matérialiste qui commande aujourd'hui en Allemagne, commet déjà dans la psychologie la plus primitive de lourdes erreurs par omission et échoue totalement dans la vie spirituelle. Bismarck n'était pas un homme d'État profond pas plus que Napoléon, mais il connaissait toutefois des « impondérables », qui ne sont pas encore « l'invisible », il s'en faut, mais aux confins. Et aujourd'hui !

On peut présumer que les Allemands, consciemment ou non, feront tout pour oublier aussi vite que possible à peu près tout ce qui se dit, s'écrit et se commet actuellement. Les souvenirs d'une faute pèsent, ils sont « gênants ». Chaque fois que l'homme le peut, il s'en débarrasse. Mais pour ce qui est d'y réussir, Dieu a encore son mot à dire.

15 *décembre*

Nietzsche, Richard Wagner et Houston Stuart Chamberlain sont, en fait, les principaux « facteurs » de l'état d'esprit actuel des Allemands. Ils sont les instigateurs des faits et méfaits accomplis. Wagner, en tant que musicien, est encore le moins coupable, l'impure musique d'accompagnement.

*Troisième dimanche de l'Avent.*

Cet homme (1) ne joue pas un petit jeu. Ne nous y trompons pas. Il joue même un si grand jeu qu'il ne faut rien moins que le mot du psalmiste pour en avoir raison : Le Seigneur se rit d'eux. Les hommes s'y perdraient ou s'y perdront, à moins que le jouet ne se brise dans le rire de la démence. Le rire de l'homme n'y suffit pas. « Dieu se rit d'eux. » D'autant plus que l'Allemagne n'est décidément pas le pays où le ridicule tue ; au contraire, le ridicule ne fait que le rendre plus coriace encore.

27 *décembre.*

Un peuple qui a pour centre une image votive de la Mère de Dieu peut se livrer aux actes les plus infâmes et les plus répréhensibles, il finira par l'emporter, après cuisante expiation, sur celui qui n'a pour centre qu'une ville royale hérétique, toute rationaliste, qui exerce la fidélité et la loyauté avec la plus intime fourberie. Il se peut que Constantin, dans le privé,

(1) Il s'agit de Hitler.

ait commis plus de péchés et de plus manifestes que ne fit Julien l'Apostat. Mais le Christ avait lieu de souhaiter cordialement la ruine à celui-ci, et la victoire à celui-là.

## 1940

*2 janvier.*

Dans cette partie de l'histoire de l'Europe chrétienne, — l'histoire de l'Allemagne, — cette guerre pourrait être, et sera, espérons-le, la fin de l'hégémonie prussienne qui a précisément atteint son point culminant au début de cette guerre.

Pour plusieurs, la guerre est un alibi efficace devant le monde, sinon devant leur conscience ou même devant Dieu.

Si l'on songe à quel point il est difficile, même pour un chrétien, ne fût-ce qu'en pensée, de laisser à Dieu le soin de la vengeance, on peut se représenter ce qu'il en sera bientôt en Allemagne. Que fera le vainqueur de cette guerre? S'il ne laisse pas la vengeance à Dieu, la guerre et la victoire seront perdues.

*20 février.*

En fin de compte, nous sommes décidément destinés à la sainteté, et elle représente pour ainsi dire la norme et la certitude. L'Église déclare, de certains hommes qu'elle désigne par des noms, — des saints — qu'ils sont en indéniable certitude au ciel. Elle ne dit pas d'un seul homme qu'il soit, avec la même indéniable certitude, en enfer, — pas même de Judas, qui trahit le Seigneur. Elle ne le dit que du diable, sur lequel elle n'a d'ailleurs pas de juridiction.

*25 février.*

La religion allemande du Bon Dieu — ainsi l'appellerons-nous après le discours d'hier *(die deutsche Herrgott-Religion)* — commence à se définir, de façon confuse, bien entendu, car telle est sa nature. Elle offre certainement quelque analogie avec l'islamisme en ce qu'elle est encore à la rigueur monothéiste, mais résolument antritinitaire. Elle est beaucoup moins universelle que l'Islam, n'y prétend nullement et ne peut y prétendre ; en revanche, elle est « fanatique », comme doivent l'être les derviches, tout en étant enfin dépourvue d'imagination et d'une sécheresse toute prussienne : « Accomplissement fanatique du devoir, » l'idéal le plus effroyable et le plus odieux que l'humanité ait jamais vu. La religion

allemande du Bon Dieu, dans ses principes, va bien au delà de la religion anglaise des « ploutocrates ». Alors que pour celle-ci, la richesse est un signe certain du bon Dieu, pour la religion allemande du Bon Dieu, le succès d'une tromperie, d'une trahison, le succès du meurtre et de la violence est la preuve de la *bénédiction* du Dieu allemand. La réussite fait de toute action ou crime une action *bénie*. « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » Cette parole du Christ prend un autre sens dans la religion allemande du Bon Dieu. Non pas : l'arbre est bon qui porte de bons fruits, mais : l'arbre est bon parce qu'il porte des fruits, qu'ils soient bons ou mauvais, peu importe ; et l'arbre est mauvais qui ne porte pas de fruits, — dont ces fruits, précisément, qui ne sont visibles que dans le ciel et que l'adepte de la religion allemande du Bon Dieu ne voit point et ne saurait voir.

*La tentation des hommes de petite foi :* Peut-être est-il (Hitler) l'instrument choisi par Dieu, et *nous* sommes les désobéissants et les rebelles à la volonté de Dieu. Sept années de succès *sont* précisément un signe de Dieu ! Patience, patience, et lisez les psaumes en cette heure, en cette heure prolongée qui est accordée avec une si magnanime libéralité au méchant, en cette heure d'angoisse.

Jamais la liaison, l'amalgame, l'enchevêtrement des intérêts égoïstes et bas avec les intérêts supérieurs et vitaux de la vie publique n'avaient jusqu'ici, consciemment ou inconsciemment, été réalisés avec le succès qu'a obtenu ce parti. De fait, la solution de ce problème est une tâche surhumaine. La guerre seule, qui tient toujours par quelque côté d'un jugement de Dieu, peut en venir à bout. Peut-être !

31 *mars*.

Parfois je me demande si le monde ne serait pas plus compréhensible si les animaux n'existaient pas, car ils m'apparaissent comme ce qu'il y a de plus incompréhensible. Au cours de mes nuits passées à écrire, je suis resté des heures à contempler des papillons et de fantastiques mouches vertes, comme devant un abîme. Je puis rester des heures devant un aquarium, toute raison suspendue. Qu'en est-il de la souffrance des animaux? Mais, à vrai dire, il faudrait déjà se demander ce que signifie : comprendre, car j'ai de plus en plus l'impression que là où je « comprends », je suis encore moins près des choses que lorsque je ne comprends pas.

Quelle frayeur m'a saisi lorsque la voix la plus défunte du Reich (celle de Gœbbels) acheva son discours par ces mots : « Loué soit... » Là, il fit même une pause, — se serait-il

oublié, égaré dans des souvenirs d'enfance? Mais il poursuivit : « Ce qui endurcit. » Cette fois, on rentrait dans le rang. La religion du Bon Dieu allemand est la religion du cœur de pierre. Ils seront brisés, ils seront broyés en poussière, et après cela ils voudront de nouveau avoir un cœur de chair.

19 *avril.*

Ce qu'il y a de pis, de plus torturant, de plus difficile à supporter dans la pauvreté — *aujourd'hui* tout au moins — c'est qu'elle vous ôte presque complètement la possibilité d'être *seul*. Dans le travail comme dans la récréation, au dehors comme chez soi, dans la veille comme dans le sommeil, dans la santé comme — quelle torture ! — dans la maladie.

Ne nous induis pas en tentation ! Que peut signifier cette prière, du moment que Dieu ne peut sûrement tenter aucune créature pour le mal? Mais une prière ne saurait toutefois être si totalement obscure qu'elle soit pour nous autant dire dénuée de sens et ne puisse nous servir de prière. Nous nous devons et pouvons nous permettre d'avoir une opinion là-dessus. Voici, pour ma part personnelle, comment je comprends cette prière : Dieu dans la conduite des choses, tant privées que publiques, ne se cache pas complètement ou trop longtemps, afin que le croyant puisse discerner la trame de son fil qui demeure caché au « monde ». Si Dieu se retirait tout à fait, qui pourrait conserver la foi? Il n'en fera rien, selon sa promesse, mais l'éviction de cette tentation dans laquelle, à l'encontre de tout autre, Dieu lui-même pourrait nous induire, est englobée dans la grande sphère de cette prière : « Ne nous induis point dans la tentation ! » Montre-Toi ! Que Tes moulins ne moulent pas *trop* lentement ! Montre Ton amour *et* Ta justice. Ne laisse douter personne que Tu sois LE MAÎTRE, ne laisse personne dans le doute ! (Ps. IX, 42.)

24 *avril.*

Si la possibilité, disons même : la vraisemblance d'une survie personnelle ne devait ou ne pouvait être rendue rationnellement intelligible à l'homme que par des arguments, la foi chrétienne se trouverait en situation désespérée, car elle postule la survie personnelle, ou encore : l'immortalité personnelle est un élément constitutif de la foi chrétienne. Or la vraisemblance de la survie personnelle n'est pas une invention de la raison *ex nihilo*, mais s'appuie sur une sorte d'instinct en l'homme, qui peut bien parfois être réduit au

silence, mais qui renaît toujours à nouveau. Il peut être obscurci par l' « ivresse de la vie », par de grands succès, découvertes, inventions, conquêtes, par les brouillards dont une certaine santé animale enveloppe si facilement le tréfonds de l'homme. Mais que des désillusions de toute sorte, la maladie, les décrépitudes de l'âge et la certitude d'une mort proche ramènent un homme à cet instinct, l'alarment consciemment et le ramènent « à la foi », — alors les orgueilleux au col roide se plaisent à dire : c'est sa raison *débilitée* qui le fait capituler. Que cela est stupide, superficiel et imprudent ! Quoi qu'il en soit, on a de tout aussi bons motifs pour dire qu'un chemin, qui avait été barré ou obstrué, s'est pour lors de nouveau ouvert à la réflexion. Plus encore : que l'œil voit maintenant des choses sur lesquelles s'étendaient un voile et des nuées.

29 *avril*.

« La mort de Siegfried » de Richard Wagner à la radio. Quel maître sorcier ! Parfaite barbarie, exactement au diapason pour les gens qui peuplent un salon bourgeois de 1880 (dont on trouve encore des spécimens aujourd'hui, en 1940). Pas étonnant qu'il passe maintenant pour le prophète musical de cette incomparable barbarie, sortie de la décomposition de la bourgeoisie.

*Question d'un homme aigri :* Dieu fait-il (ou laisse-t-il) faire à Hitler sa volonté ou Sa volonté?

29 *avril*.

Ce qui s'est toujours développé en moi, jusqu'à la pleine maturité : de comprendre que je ne comprends pas Dieu, donc : le sens du *mystère*. Cela me préserve de mal comprendre les choses de ce monde.

2 *mai*.

Le choix entre : tomber aux mains de Dieu ou aux mains des hommes ne me cause nul tourment. Je veux tomber entre les mains de Dieu, si redoutables soient-elles. Toute maladie grave, c'est ainsi que je l'ai envisagée, encore tout empli de gratitude dans les souffrances. Je n'ai goûté qu'en une seule demi-journée ce que signifiait : tomber entre les mains des hommes, — le 20 mai 1933 (1).

(1) Ce jour-là, Haecker fut pour la première fois arrêté et interrogé par la Gestapo au sujet d'une étude sur la croix gammée qui allait être publiée dans le *Brenner*.

Hilty (1) estime qu'une hégémonie mondiale germani quene pourrait fonder son droit que sur les vertus natives de loyauté et de pureté (il s'en réfère à Tacite). Loyauté et pureté 1940 ! Loyauté? Comment pourrait-il y avoir encore la moindre loyauté après l'apostasie du Christ, sinon comme une farce, une caricature, une effroyable loyauté de brigands et de gangsters alliée à un romantisme à vous lever le cœur ! Et de la pureté? Dans un État qui, au lieu du mariage proclame la morale brute de l'étalon !

*Pentecôte,* 12 *mai.*

Cette guerre, — on ne peut se dérober à cette constatation, — est, par delà toutes les luttes de pouvoir proprement dites, une guerre de religion. Cette guerre, nous autres Allemands, nous la menons dans le mauvais camp ! Nous la menons, pour une très grande part, en esclaves volontaires et pour une part moindre, en esclaves involontaires, asservis à un gouvernement apostat, fortifié par les passions du désespoir, asservis à ses sujets méprisables, nous tous les esclaves de vils esclaves — *ruimus in servitium* (nous nous jetons dans l'esclavage).

Qui donc, par conséquent, ne souhaiterait pas *par nature* que son peuple eût la victoire dans une guerre? Mais nous autres Allemands nous sommes dans le camp de l'apostasie. Telle est la position de l'Allemand. C'est Pentecôte, aujourd'hui, mais mon esprit est triste et les ombres de la tristesse s'étendent sur moi. Car il me faut vivre, que l'apostat triomphe ou soit abattu, et avec lui, — non, ce n'est pas vrai : le peuple allemand sera battu, mais non écrasé, anéanti. Ce noyau de lumière persiste tout de même en mon esprit : il vaut mieux qu'un peuple soit battu et souffre plutôt que l'apostat ne triomphe. Mais s'il triomphait? Je n'abandonnerais pas la foi pour autant. Je pourrais encore toujours prier : Seigneur, viens au secours de mon incrédulité !

13 *mai.*

Les portraits de nos généraux et officiers reproduits dans les journaux portent tous les stigmates d'une énergie absolument uniforme, marqués non pas par des passions, mais en quelque sorte par l'application studieuse, — souvent « bel homme » d'une manière désagréable, mais, de façon décidément effrayante, métaphysiquement *vides.* Quand je

(1) Karl Hilty (1833-1909), professeur à l'Université de Berne, représentant du libéralisme religieux.

vois leurs portraits, j'entends aussitôt en même temps leurs voix pareilles à celle du speaker de « l'Émission allemande » et qui seules me font douter de leur victoire, car en somme ces visages sont des visages de vainqueurs.

19 *mai.*

Victoire et défaite sont des catégories de la vie humaine, dans l'âge où nous sommes, et, en corrélation avec elles, la joie naturelle et la tristesse naturelle. Mais la victoire du bon n'est point comme la victoire du méchant, et la défaite du bon n'est pas comme la défaite du méchant. Sous la joie de l'un peut reposer la justice de Dieu, sous celle de l'autre, la haine de l'enfer. Sous la tristesse de l'un peut reposer la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, et sous la tristesse de l'autre, le désespoir de l'enfer.

Devant tout chrétien n'y a-t-il pas aussi, menaçante, cette autre croix du Christ : de faire figure, en dernière analyse, d'ennemi de son peuple? Cette guerre détruit toutes les églises nationales qui veulent être chrétiennes.

L'Église catholique est encore loin d'avoir reconnu — et plus encore d'avoir mis à profit — les trésors de connaissance (principalement de la connaissance contemporaine dans la mesure où elle a trait au royaume de Dieu) tels que les ont amassés des hommes n'appartenant pas à l'Église et qui ont aimé le Christ de tout leur cœur. Les théologiens catholiques, pour autant qu'ils ne sont pas de purs dogmatistes, se sont comportés fort médiocrement à l'égard des êtres tels que Blumhardt, Hilty, Kierkegaard. Ils ne voient même pas les paillettes d'or sous la poussière hérétique... ils ne voient que celle-ci. Et c'est regrettable.

23 *mai.*

Il n'y a pas d'athéisme allemand. Les Allemands conservent toujours quelque sentimentale divinité sylvestre et champêtre, quelque divinité lyrique des eaux vives. Corollairement, il n'existe pas de matérialisme proprement dit dans la philosophie allemande — tout ce qui s'en trouve n'est qu'imitation — mais il y a en revanche depuis longtemps une philosophie de la moyenne, une philosophie « biologique », une philosophie de la vie. Dans la vie chrétienne, ce sont les ordres qui aspirent et tendent à l'absence de compromis. Mais on ne trouve pas de grands ordres qui aient été fondés en Allemagne, et moins encore parmi les plus sévères. Je crois que c'est tout autre chose qui a donné lieu à cette affirmation indubitablement erronée. Il s'agit essentiellement d'un sen-

timent, d'une sorte de griserie de la démesure qui obnubile la pensée, empêche de penser juste, sur la base de la « mesure » naturelle et surnaturelle telle qu'elle nous est donnée par la philosophie aristotélicienne et platonicienne, et, dans le surnaturel, par l'Église. De là le fiasco de la métaphysique allemande chez Ekkehart. Sur un autre plan, celui des luttes politiques, la raison de leur ardeur venimeuse n'est pas non plus la pureté du vouloir cherchant à réaliser sans compromis une idée reconnue pour vraie, mais c'est l'incapacité sentimentalement embrumée, d'apercevoir ou d'entendre le droit de la partie adverse. C'est souvent de la bêtise, rien de plus élevé.

Ce que l'Allemand possède éminemment et jusqu'au suicide, c'est : l'*entêtement*. La désolante histoire de la Réformation en regorge. Et Michael Kohlhas est une physionomie allemande. Et son auteur aussi. L'entêtement est un ennemi de l'amour, de l'amour en général et surtout de l'amour de Dieu. Entêtement et sainteté ne sont pas compatibles.

26 *mai*.

Quand on me dit que la jeunesse allemande d'aujourd'hui, l'officielle, ne sait rien des deux mille cinq cents ans d'histoire chrétienne et préchrétienne, qu'elle n'en veut rien savoir et ne peut en aucune façon s'y intéresser avec ferveur, je le sais et j'en suis triste. Mais quand on me dit que, dans le nombre, il n'en est aucun qui en soit touché dans son être le plus intime, alors je me rassérène, car cela je ne le crois pas, ce n'est pas vrai. Ils existent, ceux-là, et ils sont la noblesse de la jeunesse allemande. Ils doivent vivre sous un brouillard, comme moi-même. Mais ils doivent se trouver dans l'éclat d'une immortelle lumière, comme moi-même. Et ils doivent le savoir, comme moi-même encore.

La révolution sociale qui après ou peut-être déjà *dans* cette guerre progressera jusqu'à l'anéantissement total de l'ordre bourgeois, ne manquera pas de faire reculer quelque peu le nationalisme. Il a déjà dépassé son sommet dans la folie allemande du principe naturaliste de la race élue. Même si l'Allemagne triomphait un moment, le principe national devrait céder du terrain au principe impérialiste plus encore que ce n'est déjà le cas maintenant.

29 *mai*.

En fin de compte, c'est bien du Royaume de Dieu qu'il s'agit et cette guerre se joue sur la « foi ». Quel est le peuple qui, en fait, gardera les commandements de Dieu trinitaire?

Il tiendra de Dieu les rênes de l'humanité, quelle que soit la race à laquelle il appartient.

On persiste à s'en laisser imposer par ce qu'il y a d'habileté industrieuse et de correction — toute de surface — chez l'Allemand et l'on oublie pour lors la religion allemande du Bon Dieu qui se cache là derrière et qui est sans aucun doute possible une abomination devant Dieu. Je martyrise un peuple tout entier, et je crie vers le ciel et à la T. S. F. quand deux des miens ont été maltraités (voire ! c'est peut-être encore un mensonge) et je *crois* à mon bon droit de faire l'un et l'autre (ainsi agit l'Allemand moyen !) Rien de pareil a-t-il jamais existé? Je ne le crois pas. C'est une dégénérescence effrayante, ou serait-ce réellement « notre » genre *(genus)?* Alors que chacun expie. *Mea culpa!*

La « terreur » est une invention d'esprits déchus. C'est une arme intellectuelle et morale du mal contre le bien et le mal, par conséquent une arme qui n'est pas, comme les armes corporelles de la guerre indifférente en soi, mais qui est elle-même mauvaise. Elle ne saurait être utilisée par des hommes de bien, elle peut être utilisée par eux car elle les rend mauvais eux-mêmes. La terreur est, ces temps-ci, une invention d'esprits anarchiques. C'est l'arme des anarchistes, ce mot étant entendu par opposition aux hiérarchistes. Car tels sont les deux pôles : anarchiste contre hiérarchiste. Le royaume de l'Antéchrist est essentiellement anarchique. Ce qui peut faire illusion ici c'est l' « organisation » de l'anarchique et de la terreur. Aujourd'hui la terreur se trouve être organisée en Europe par les « Allemands ». (Il est difficile en ce moment de parler des Allemands et non pas des « Allemands »). Le don de l'organisation est dans une certaine mesure « naturel » aux Allemands : ce doit être en corrélation avec leur vocation — trahie — pour l'*imperium* et pour la domination. Ce n'est que l'organisation allemande de la terreur qui rend celle-ci à ce point redoutable.

« Ne craignez point ! » C'est par ces mots que commencent presque tous les messages de l'ange de Dieu aux hommes, et ils assument aujourd'hui une signification particulière. « Un abîme en appelle un autre, » l'abîme infernal de la terreur organisée ouvre en nous l'abîme céleste de la divine impavidité.

Nous vivons dans la nuit de la foi, qui est pourtant notre seule lumière. Heureux celui que Dieu a conduit jusqu'à saisir cela dans le recueillement et la paix qui surpasse toute intelligence.

1-2 *juin.*

L'histoire des Allemands ne sera pas écrite par eux-mêmes, comme il en fut pour les Romains et les Grecs qui écrivirent leur propre histoire. Ce sont les Allemands eux-mêmes qui se sont aliéné la possibilité d'écrire leur histoire. Depuis la scission de la foi, et définitivement depuis l'apostasie, ils ne peuvent raconter que des histoires de parti, nécessairement mensongères. J'ai toujours dit que la Prusse était une affaire provinciale, même quand elle en vient, comme aujourd'hui, à se développer à l'état de monstre. La Prusse provinciale n'écrira pas son histoire elle-même.

On ne trouve chez aucun autre peuple autant de penseurs notoires qui, sur le plan purement naturel — par conséquent sans la charité chrétienne que possèdent les vrais chrétiens — se soient retournés contre leur propre peuple avec autant de cruauté et de détermination que les Allemands, à commencer — c'est plutôt significatif — par Luther pour arriver à Hölderlin, Schopenhauer, Nietzsche.

Maudit soit tout souhait qui, troublant la vue, paralysant la langue, retenant la main, empêche de voir, de dire et décrire la vérité.

A côté de la « foi », on a le choix entre l'insuffisant et l'absurde. L'Europe bourgeoise a choisi l'insuffisance, de même ses successeurs fascistes. Les génies préfèrent une absurdité quelconque, le plus souvent d'origine ou de nature gnostique, comme Schelling et Scheler, ou de nature personnelle comme Nietzsche (l'éternel retour du semblable) ou Rilke (l'univers intérieur). Les visages de ceux qui ont choisi l'insuffisance pour religion sont pour ainsi dire à une dimension. Ils parlent eux-mêmes de santé et d'équilibre. On ne saurait nier qu'aujourd'hui une formidable tentative ne s'opère pour maîtriser et diriger la vie des hommes, avec le concours de la religion de l'insuffisance, c'est-à-dire de l'ici-bas. Cette tentative est, en dernière analyse, une lutte contre Dieu. Lui pourrait la résoudre en la laissant réussir, et ce serait la plus terrible solution, c'est-à-dire l'immolation de l'Europe.

14 *juin.*

Le « succès », dans la mesure où il peut être porté au compte de, où il peut être escompté, où il est donc salaire en vertu d'un mérite acquis, est exactement l'opposé de la bénédiction de Dieu qui est, de façon absolue, *gratuite*. Quoi que puisse tenter le monde ou le démon, il n'arrivera même pas à la

singer et moins encore à la remplacer. La bénédiction est visible aussi, naturellement, mais elle se fait pour ainsi dire visible de par l'invisible, tandis que le succès est une conséquence du visible. Alors que le succès s'explicite dans le calcul, la bénédiction demeure toujours un mystère. Le succès appartient à la nature, c'est presque un produit de la nature apprêtée et accommodée par l'homme sous les espèces de la *technique*. La bénédiction est de nature divine.

La religion allemande du Bon Dieu est une *Weltanschauung* qui est en deçà de toute religion véritable, mais aussi de toute vraie métaphysique. C'est en cela qu'elle se rapprocherait le plus de l'islamisme, bien que celui-ci ait encore une croyance primitive en l'immortalité. La religion allemande du Bon Dieu est aussi, à cet égard, un enfant de l'idéalisme allemand qui était, à son tour, un rejeton de l'hérésie allemande. Avec Kant, la chose atteignit aussitôt un sommet, et cela ne fit que progresser encore avec Fichte, Hegel et de moindres comparses. Étaient métaphysiciens Schelling, en tant que gnostique, et Schopenhauer, en tant que disciple de l'Inde. Mais tous deux sont sans influence aucune sur la religion allemande du Bon Dieu. Comme produit de remplacement pour le principe suprême de la religion (l'amour envers Dieu), elle a choisi un concept de l'honneur déchaîné, et pour remplacer la vraie métaphysique, dont le principe suprême est l'être et la primauté de l'esprit, elle a pris les puérils concepts mystiques : « Sang et sol. »

23 *juin.*

Les hommes d'aujourd'hui se sentent infiniment moins assoiffés de salut que les hommes d'il y a deux mille ans. Ils trouvent même la vie en enfer tout à fait supportable, car ils ne voient nullement qu'elle est l'enfer. Comment soupireraient-ils après le salut? Qui a soif de justice? Ils boivent les injustices comme de l'eau, — non pas, ils les dégustent comme un grand vin. Qui a faim de vérité? Ils mangent les mensonges comme leur pain quotidien et ne peuvent s'en passer. Et il en est pour la pureté et l'amour, comme pour la vérité et la justice. Et puis : ils ne croient qu'à la vie d'ici-bas, ils ne croient point à l'immortalité de l'âme. Dans les cas extrêmes, le salut est bien vite à leur portée : la mort, la mort libre, ou comme on disait jadis, le suicide.

10 *juillet.*

Le sens de ce qui se passe aujourd'hui est non seulement difficile à comprendre, mais proprement incompréhensible,

— ainsi en jugent maints chrétiens réfléchis. Qu'en faut-il penser? *Distinguo*. Si on le considère absolument, l'événement actuel est certes proprement incompréhensible. Mais en cela, il ne se distingue d'aucun autre. Pris *absolument*, tout ce qui advient se perd dans l'abîme muet de l'incompréhensible. Mais il existe toujours une compréhension relative pour tout ce qui arrive, par conséquent aussi pour ce qui se passe aujourd'hui. Il y a plusieurs degrés de la compréhension, il y a aussi plusieurs aspects divers de la compréhension. En voici un : il sera démontré, sur une grande échelle, qu'un règne et une paix (la paix est le signe du « règne ») peuvent être fondés sur les principes apostatiques d'un dément, — de Nietzsche. Car Hitler est un Nietzsche-Wagner plébéianisé au delà de toute mesure (c'est-à-dire à l'allemande, avec mélange de tzigane). J'ai toujours affirmé l'étroite parenté de ces deux esprits *anarchiques*. Cette parenté se trouve maintenant attestée par la concrétion des deux en une personne de volonté et d'action.

A la liberté des enfants de Dieu correspond une liberté des enfants de Satan, à cela près que ceux-ci font de la leur un usage beaucoup plus étendu que ceux-là.

Le national-socialisme a réussi à précipiter, du jour au lendemain, un peuple comme les Norvégiens qui avaient été pendant mille ans des hommes libres, dans un esclavage dont le monde n'avait jamais connu d'exemple comparable. Les peuples mis en esclavage par les Égyptiens, les Assyriens, les Babyloniens ne furent certainement pas contraints d'affirmer qu'ils étaient libres. Or c'est justement à cela que les peuples asservis aujourd'hui sont contraints.

La théorie raciste implique la négation du principe selon lequel l'esprit souffle et peut souffler où il veut. De même que l'homme *peut* devenir l'esclave de la machine qu'il a cependant créée dans la liberté, de même aussi, selon cette théorie, pour avoir créé un beau jour l'Aryen et en particulier l'Allemand, Dieu *est* lié pour l'éternité et forcé de faire passer par lui seul tous les dons précieux de la création. Ou, plus simplement : tout ce qui fait celui-ci est de Dieu et bon et juste. Pour un esprit sain, cela est évidemment puéril, mais l'infantilisme est une fois pour toutes un signe distinctif du troisième Reich.

Les Allemands creusent des tombes pour un grand nombre de peuples et ils tomberont dans toutes. Ils se font les fossoyeurs d'une tombe de la grande Allemagne. Jusqu'au jour où viendra celui qui se convertira. Il n'est pas d'autre chemin pour la paix que la « conversion ». Mais des peuples entiers peuvent-ils se convertir? Les individus n'en sont-ils

pas seuls capables? Des peuples se sont-ils jamais convertis, au cours de l'histoire? Je ne saurais en décider parce que je sais trop peu de choses. Mais j'en doute.

*Été.*

Les personnes qui sont des « eaux dormantes » ont souvent beaucoup de mal à croire au pardon des péchés, elles demeurent troubles sans pouvoir se débarrasser de la vase. Les personnes qui sont actives, qui sont des « eaux courantes » y croient plus aisément.

De tous les mortels, c'est Platon qui a trouvé les images les plus heureuses pour l'essence et l'existence des hommes et du monde, et aussi, selon le cas, les plus dangereuses : que l'essence du monde est excès et insuffisance ; qu'il y a chez l'homme une attraction vers le soleil et une attraction vers la bassesse ; que l'homme parfait est homme et femme ; que l'homme ne discerne que les ombres de la vérité — tout cela n'a point été dépassé et, pour l'homme seul, c'est peut-être à jamais insurpassable. Mais ces images, pourquoi sont-elles aussi cependant dangereuses? Parce qu'elles sont des images de la vérité et non : la vérité. Parce qu'elles ne sont que des ombres de la vérité.

L'humour est un espace spirituel fini, tandis que la foi est l'espace infini. La dialectique du désespoir nous l'indique. Un désespéré, donc un être qui n'a pas la foi ou l'a perdue, peut fort bien avoir encore de l'humour et même de façon géniale. L'œuvre de Shakespeare abonde en personnages de cette sorte. La riposte humoristique d'un désespéré ricoche pour ainsi dire contre le mur impénétrable de l'espace spirituel infini et rend un son tout particulier, inquiétant, qui ne trompe pas. Tout autre est la résonance des ripostes humoristiques d'un martyr tel que Thomas More au moment où il vit sa foi dans le ciel ; son accent est aussi de *cette* terre, comme d'ailleurs l'humour, est toujours de *ce* monde, mais ce n'est pas une résonance solitaire, « perdue », comme celle de tous les désespérés ; c'est un accord de la tonalité terrestre et de la céleste tonalité perceptible dans l'inaudible.

Ibsen a été un jour un grand prophète européen à voix discrète, caché, à peine conscient de sa propre importance, mais en de grandes choses, en des problèmes décisifs ; et c'est dans *Solness le Constructeur*. Cette pièce va beaucoup plus loin, en portée et en profondeur, comme tragédie personnelle, que ne fait sa fable, bien que celle-ci ait aussi son indéniable valeur. Ce constructeur se révolte contre Dieu et lui oppose un refus pour le clocher de l'église, — bien

entendu, dans la manière de la bourgeoisie de la fin du XIXe siècle, mais non moins clair pour autant. On a son salon, ou sa belle chambre, ou on a sa bonne chambre (trois degrés) et, même à la rigueur, on ne blesse pas le bon ton. Le constructeur ne bâtira plus d'églises, mais seulement des habitations pour les hommes, de même que Ibsen, le poète, n'écrira plus de « Brand » ou de « Peer Gynt », mais seulement des pièces récréatives qui se contentent de la terre. Cette détermination tragique, cette malédiction, à vrai dire, pèse lourdement sur la vie d'Ibsen et il mourut dans l'obscurité. Mais renier Dieu sous cette forme : ne plus bâtir d' « inutiles » églises, mais seulement d' « utiles » habitations pour les hommes, c'est une prophétie qui allait s'accomplir dans de formidables proportions.

Les tyrans doivent souhaiter une langue et une littérature faciles à comprendre, car rien ne débilite plus la pensée, et il leur faut une pensée débilitée qui est le plus vigoureux soutien de leur puissance. Si l'idéal et le mot d'ordre sont : écrire de manière à être facilement compris, tout individu qui écrit en une langue difficile à comprendre est *eo ipso* suspect.

Une fois la syntaxe abolie, chaque membre de phrase sera détruit à son tour.

*22 septembre.*

Que te servirait-il de gagner le monde entier, si tu dois perdre ton âme? Si l'on songe que personne encore n'a jamais gagné le monde entier et que personne non plus ne le gagnera jamais, mais que l'on est prêt à perdre son âme pour la possession de quelques sous, on a vraiment de quoi trembler. D'autre part, si l'on a une bonne fois saisi la phrase dans sa plénitude, c'en est fait de la *gloria mundi*. On ne laisse pas son parfum nous monter aux narines, de même qu'on évite la fumée de la paille en flamme.

La théologie de guerre prusso-allemande revient en fait à ceci : Dieu *est* toujours avec les plus forts bataillons. La conséquence pratique est donc, et ils la tirent et l'appliquent : rendons *à tout prix* nos bataillons les plus forts de tous, et ainsi Dieu *devra* être avec nous. C'est de la mauvaise théologie. Et ces théologiens ne se laisseront pas non plus convertir à la vraie foi par un miracle.

4 *octobre.*

J'ai donné un jour le conseil à un désespéré, de faire ce que je fis moi-même en de pareils moments : vivre à court

terme. Allons, me disais-je alors, tu pourrais bien tenir encore pendant un quart d'heure !

Il n'est pas rare que des philosophes, une fois qu'ils ont écrit leur œuvre maîtresse, ne soient plus que leurs propres élèves. C'est chez Schopenhauer que le cas est le plus frappant. Après avoir, si jeune encore, composé son système, il devint le disciple admiratif de soi-même et de son œuvre. Il se mit à « déduire » abstraitement de nouvelles vérités de sa philosophie qu'il avait conçue et écrite dans un état d'intuition qu'il ne connut plus désormais. Mais de même aussi le Platon des dernières années n'est plus Platon, en somme ; il n'est dès lors que platonicien, son élève magistral sans doute, mais non plus le maître lui-même.

Il y a, c'est un fait, des hommes qui parlent comme des livres. Par bonheur il y a, pour compenser, des livres qui parlent comme des hommes.

11 *novembre.*

Je suis chaque fois épouvanté quand j'entends les voix des Allemands. Elles trahissent tout, elles crient le mal de par elles-mêmes. Mais ce qui est plus terrible encore, c'est que cela ne soit pas entendu. J'écoutais aujourd'hui la voix du general feldmarshall von Brauchitsch. Informe et vide, sa voix coassait des choses qui sont informes et vides : une démoniaque conjuration des morts au nom du « Führer » et de la doctrine national-socialiste. Il fut à vrai dire surpassé encore par la voix de M. Baldur von Schirach, le gouverneur de Vienne et le chef de la jeunesse allemande. L'onction de cette voix graisseuse acheva ce *requiem* allemand. Ah ! quel abus d'un tel mot ! Ils ne veulent d'ailleurs pas du tout qu'ils reposent, les morts. Ils sont ressuscités à l'appel d'Hitler.

Les serviteurs du diable ont maintenant appris et adopté en grand ses méthodes les plus efficaces. Ils ont trouvé le plus sûr moyen de régner sur l'homme en lui enseignant publiquement et avec force qu'il est bon par nature et que le péché n'existe pas. Ils enseignent aux hommes qu'ils sont les égaux de Dieu, et ils les traitent ensuite comme la pire canaille et comme du bétail. Il suffit d'amener l'homme à avoir une haute idée de lui-même pour qu'il ait dès lors grand-peine à distinguer entre être et paraître. Il se croit un Dieu et il mord la poussière. Pour un temps, — cela est bien certain : seulement pour un temps.

23 *novembre.*

La comparaison de la religion hitlérienne du Bon Dieu avec l'islamisme est fort tentante, mais elle tourne court très rapidement : l'objet de la comparaison est malgré tout beaucoup trop élevé ; notre fumier ne donne pas le moins du monde à ses générateurs et à ses adeptes qui le mangent, l'assurance et la certitude de foi objectives que l'Islam offrait autrefois, et en partie aujourd'hui encore, à ses adeptes. Les religions, même les fausses, viennent de l'Orient, elles ne viennent pas des parages de Braunau.

Le nuage passera, disait saint Athanase en parlant de Julien l'Apostat. Mais avec cela on ne sait pas — aujourd'hui — que le ciel bleu va venir. De plus lourds nuages pourraient encore s'amonceler. A mesure que la fin approche, l'obscurcissement de la lumière spirituelle est plus vraisemblable que son épanouissement par la dissipation des nuées.

Vraiment, j'ai lu saint Jean de la Croix au bon moment. Il m'a fait voir et connaître maintes choses, et surtout justement cette *nuit de la foi.* Je l'ai déjà dit dans ce journal : en des temps comme celui-ci, je ne puis vivre que dans la nuit de la foi ; aucune probabilité terrestre, et de certitude moins encore, n'apporte sa lumière pour laisser voir qu'il est à l'œuvre, le Dieu dont parlent l'Écriture et l'Église. Beaucoup d'autres choses me sont devenues claires. Tant de choses, en matière de théologie, dépendent de distinctions infimes dans la terminologie. Pour Kierkegaard, la foi au sein de la vie était à peu près la même que pour saint Jean de la Croix : la nuit, la nuit totale en regard de toute raison humaine.

11 *décembre.*

12 heures. — Les Italiens sont battus, et par conséquent nous aussi. Que des millions d'Allemands s'en réjouissent, et de bons Allemands, c'est le signe le plus évident qui montre à quel point le monde a déraillé. Quand j'étais enfant, aurais-je pu imaginer que l'on en arrive, par devoir et amour envers Dieu, à souhaiter et saluer la défaite temporelle de son propre peuple? Est-ce que n'importe quel *enfant* est capable de comprendre une telle chose? Qu'il est dur, aujourd'hui, qu'il est triste et comme cela vous oblige au silence, d'être père, d'avoir des enfants qui ont confiance en vous et auxquels on ne doit pas dire le véritable cours des choses parce qu'ils ne peuvent absolument pas les comprendre encore.

14 *décembre.*

Il n'y a aucun doute possible : un certain ordre « bourgeois » et « capitaliste », en tant que phénomène spécifique du temps présent, est mûr pour la ruine et doit disparaître. Mais les maîtres du Reich allemand font pour lors comme si c'était « l'homme », tel que Dieu l'a créé, qui doit disparaître. Ils ont déjà fait beaucoup pour marquer cette intention. S'ils devaient y réussir, leurs derniers jours sont proches. Mais j'en doute encore. Il y a des Restaurations.

J'ai pu observer que tout homme qui est timide par nature ou que sa naissance ou son éducation ont rendu tel, est plus porté, le cas échéant, à parler quand il devrait se taire, qu'à se taire quand il y aurait lieu de parler.

18 *décembre.*

D'une façon générale, les Allemands ne veulent pas du tout que Dieu en fasse trop ; ils aimeraient beaucoup mieux faire tout eux-mêmes. Beaucoup mieux se tirer eux-mêmes du néant en se cueillant par le toupet. Eux-mêmes se rendre coupables de fautes, — cela bien entendu, et il n'y aurait nul besoin d'un grand tentateur. Puis se sauver par eux-mêmes ! Là, pas de sauveur ! C'est l'homme qui l'est. Et quand on a tout fait par soi-même, Dieu *doit* donner sa bénédiction, il y est moralement tenu.

Certaines existences chrétiennes sont, normalement, incompréhensibles. Elles ne sont suspendues qu'à un fil et côtoient l'abîme du désespoir, et se sentent presque en même temps « personnellement » dans la main du Dieu tout-puissant, et *tout* n'existe essentiellement que pour elles et elles sont en même temps moins que rien, et tout cela n'est point du bavardage ou un discours de propagande : c'est simplement la vérité. Tout cela est simplement ainsi.

24 *décembre.*

Dans la nuit où le Christ est né, les chefs du peuple allemand ont parlé du Noël *allemand*. Dieu peut-il encore s'appeler Dieu après ces horribles blasphèmes de son nom? Malheur aux fils et petits-fils ! Et partout cet orgueil effrayant, — le plus avoué dans le discours du général feldmarschall von Brauchitsch : « La mer n'est un mur pour l'Angleterre qu'aussi longtemps que cela nous convient. » Dieu ne peut désormais élever de muraille autour de quiconque si Hitler

n'en veut pas. « Dieu nous a bénis. » Ainsi parla le général feldmarschall, et il poursuivit : « Dieu ne nous abandonnera pas non plus, à l'avenir, *si*... » oui, *si*, et quoi donc? va-t-il ajouter la seule phrase complémentaire possible depuis les commencements de la prière, à savoir la formule séculaire : si nous ne l'abandonnons pas? Non, je le savais avec une certitude absolue, je savais qu'il ne le dirait pas. Mais alors quoi? Il poursuivit : *Si nous ne nous abandonnons pas*. Telle est donc, pour Dieu, la condition à laquelle il est lié : si nous ne nous abandonnons pas, — ce qui signifie dans leur esprit : si nous n'abandonnons pas Hitler, Dieu *doit* nous aider. Voilà l'orgueilleuse « foi allemande ». Il n'existe aujourd'hui, sauf auprès de Dieu en qui tout est possible, aucune possibilité de faire comprendre à l'orgueilleux général allemand la vérité chrétienne la plus élémentaire à savoir par exemple qu'un Dieu tout-puissant, eh oui ! est aussi maître de la volonté de l'homme, qu'il peut la diriger comme le cours d'un ruisseau.

*Réplique :* Ma foi est aussi mince et aussi faible qu'un cheveu, et ce qui y est suspendu aussi fort et aussi lourd, que dis-je, plus lourd et plus fort que le monde. — Mais si cela tient ! Songe que ce cheveu c'est la grâce. Et la grâce est la force de Dieu.

Ainsi sont mes nuits : au début, tout est aride et sec, et nulle goutte d'eau ne semble devoir jamais plus ranimer ma langue. Puis, jaillit on ne sait d'où un ruisselet, et bientôt de grandes eaux se mettent à bruire, et la coupe ne suffit pas à les contenir.

Ne te détache jamais de Dieu. Aime-le. Si cela ne t'est pas possible pour le moment, alors lutte avec Lui, accuse-Le et plaide ta cause contre Lui comme Job, et même, si tu en es capable, blasphème-Le, mais... ne l'abandonne jamais ! Sinon tu ne seras plus qu'une ridicule chiffe et, le plus terrible, tu ne t'en apercevras pas toi-même.

Les enfants et les jeunes gens se font, à propos des vieilles gens, des idées qu'elles n'ont jamais. Le prince Eugène, âgé de quatre-vingt-dix ans, disait à son maître-forestier, du même âge : — Nous nous sentons décidément tout à fait gaillards, nous ne nous apercevons pas du tout que nous sommes vieux. — Nous pas, Majesté, mais les autres, répondit le maître-forestier plus sage.

Comment se fait-il — c'est pour moi-même un problème — que dans cet homme qui est aujourd'hui le plus puissant du monde et qui a « accompli » tant de choses, je n'arrive pas à trouver quelque chose de grandement humain? Rien. Seulement du plus ordinaire, du plus commun, du plus plébéien, dans des proportions gigantesques, il est vrai, mais

cela n'est pas de la « grandeur ». Je ne sais si un contemporain pouvait avoir une impression analogue à l'égard de Napoléon, je ne sais pas. Mais à l'égard de Hitler, en fait de sentiments humains, je n'éprouve rien qu'un mépris sans bornes. Il est, de pied en cap, ce qui me soulève de dégoût. C'est une chose. L'autre chose me glace d'horreur, mais ce n'est plus de l'ordre humain. C'est la voix du Cerbère : « Je leur prendrai leurs enfants ! » (Hitler 1937.)

20 *décembre.*

Jamais encore tous les défauts d'un peuple n'avaient été mobilisés et exploités par des criminels, aussi totalement et avec autant de succès que ne le sont aujourd'hui les défauts du peuple allemand. Aussi l'amour de l'Allemand pour son peuple ne consiste-t-il plus aujourd'hui qu'à conserver l'espoir que ce peuple gagnera assez de temps encore pour revenir à sa nature meilleure. L'amour doit acquérir l'affranchissement de toute crainte ; plutôt être anéanti dans le temporel, le matériel, le corporel, que de perdre son âme pour l'éternité. Je me rappelle fort bien la peur que j'avais en 1918-19, que nous ne venions à perdre notre gloire et notre prestige dans le monde. C'était de ma part une grande faiblesse morale. Je sais maintenant avec certitude qu'en ce moment, conquérir le monde serait la ruine pour l'Allemagne. M. Frank qui, de tous les visages allemands de criminels, si nombreux de nos jours, possède l'un des plus déserts, aurait dit que Hitler avait été désigné par Dieu pour être le « Maître de la Terre ».

## 1941

Le 30 janvier 1933 nous avons, en tant que peuple, fait déclaration d'apostasie. Depuis lors nous sommes, en tant que peuple, dans le mauvais chemin, du mauvais côté. Même aujourd'hui, il en est peu, au sein de ce peuple, qui soupçonnent ce que signifie : être dans le mauvais chemin, être du mauvais côté.

Si, *à l'intérieur* d'un ordre chrétien, c'étaient simplement les Allemands qui devaient supplanter les Anglais dans ce qu'on appelle l'hégémonie universelle — qu'importerait-il? Pour un être pensant, il ne vaudrait guère la peine d'y gaspiller peine et travail, et toute une somme de réflexion. Mais il s'agit là, de toute évidence, d'une cause qui concerne le Christ et l'Antéchrist.

14 *janvier*.

Il n'y a qu'*un seul* peuple qui ait été élu par Dieu lui-même, dans le sens surnaturel : les Juifs, — *salus ex Judæis*, selon la parole de l'Homme-Dieu. Il y a en outre, naturellement, bien d'autres peuples qui ont reçu une mission, souvent très haute, mais un seul a reçu cette élection-là. Que si d'autres la contrefont ou essaient de la contrefaire, il n'en sort dans l'ensemble, et aussi dans le détail, bien sûr, qu'une grotesque caricature. Il suffit de considérer, à cet égard, le prussianisme et ses prophètes.

Qu'elle a dû imposer aux hommes, la tour de Babel, avant de s'effondrer ! Et qu'ils ont dû être haïs, méprisés, persécutés, assassinés, ceux qui exprimaient des doutes ou des avertissements ou allaient jusqu'à stigmatiser ouvertement l'entreprise comme une offense à Dieu ! Mais la tentative de bâtir la tour sera menée jusqu'au bout.

*Aux Allemands de* 1941.

Votre gloire est sans éclat. Elle n'éclaire pas. On parle de vous parce que vous avez... et que vous êtes les meilleures machines. Dans cet étonnement du monde, il n'y a pas une étincelle d'amour. Et l'amour seul donne l'éclat. Vous vous considérez comme élus parce que vous construisez les meilleures machines, des machines de guerre, et que vous êtes les plus habiles à vous en servir. Vous êtes grotesques, vous êtes des monstres. Une autre race ! Vous, mes amis, pas *ces* hommes-là. Faisons-en d'autres... Mais comment? Au point de vue chrétien, il n'y a qu'*un* chemin : la conversion, le repentir actif. De l'extérieur, Dieu a peut-être en vue un processus de refonte de grand style par de nouveaux mélanges de races et de peuples, donc exactement le contraire de ce que veulent et font les nazis : maintien artificiel de la pensée d'une race de monstres et d'un peuple qui ne connaît pas de mesure. Qui peut croire à une conversion chrétienne du peuple allemand? Sur le plan des possibilités et probabilités *humaines*, on est forcé de la croire impossible. Si cela arrivait tout de même, on assisterait à un miracle.

13 *février*.

J'écris maintenant presque chaque nuit. Au moment où, précisément, je ne sais pas pourquoi ou pour qui. Sinon : pour mon enseignement et pour moi. En ce moment où j'ai

trop de peine à lire, le seul moyen que j'aie d'apprendre du nouveau est d'écrire pour moi-même. J'en viens à connaître des choses que je ne savais pas encore ; j'acquiers des connaissances qui par la seule réflexion n'eussent pas été saisissables : il y fallait l'écriture. Donc j'écris pour moi et pour mon propre enseignement.

La musique et la poésie sont très ambiguës. Les maîtres de l'heure, les premiers apostats absolus de l'Europe, donneront sans le moindre scrupule, de la musique de Mozart, de Beethoven, de Bruckner à leurs fêtes et feront déclamer des vers de Hölderlin, de Gœthe, de Schiller. Ils font plus ou moins de tort à ces génies, mais peu de gens le remarquent. Mais les apostats eux-mêmes, à partir d'un certain moment n'osent plus, même pour une fin politique toute momentanée, faire usage des paroles du Christ. A partir d'un certain moment, le divin est protégé, non le génial.

1er *mars*.

Hitler, Goebbels, Himmler — rendez-vous compte, mes amis ! Vous les connaissez, certes, vous les avez vus tous trois, de dos, de face, de profil gauche et droit. Rendez-vous compte, ils gouvernent l'Allemagne, ils gouvernent l'Europe à cette heure et... vous n'avez pas le droit — sous peine de mort ! — de rire. Auriez-vous jamais pu imaginer cela? Mais, je vous le dis, vous ne le pouvez pas non plus maintenant, en cet instant où c'est pourtant une réalité. Il est vrai que tout cela finira dans la boue et dans le sang.

Il y a des peuples qui ont le don politique de faire paraître le joug qu'ils imposent à d'autres, beaucoup plus léger qu'il n'est en réalité. Les Allemands ont le don inverse de faire paraître le joug de dix livres aussi pesant qu'un joug de cent livres. Don plutôt fâcheux quand on veut conquérir le monde.

6 *avril*.

Entrée en Yougoslavie et en Grèce. Mirifiques proclamations. Belgrade déclarée ville ouverte par les Yougoslaves, et par nous autres « Forteresse » *(sic)* et trois fois de suite bombardée avec une « efficacité extraordinaire » par des stukas. Le cœur allemand exulte. C'est le jour de Pâques !

Avant que l'on puisse devenir « créateur », il faut passer par l'humiliation, l'abandon de soi, un total anéantissement de soi-même, par une « mort », tout ce pour quoi l'Allemand est en général beaucoup trop orgueilleux.

En ces temps de danger — et je puis bien me glorifier de vivre dans les temps du danger — l'art de vivre consiste à pouvoir délimiter de courts instants de sécurité, en sorte que la représentation du danger qui viendra immanquablement n'assume aucun pouvoir sur l'âme *avant* cette frontière proche. Avant l'expiration des huit heures prochaines, je n'ai pas à craindre quoi que ce soit, hormis Dieu, et Il est une crainte chargée d'amour : vivons donc et goûtons ces huit heures dans la paix, et le cas échéant, dans un paisible sommeil !

Depuis une bonne centaine d'années, ils ne peuvent plus bâtir d'églises. Tous les essais modernes sont pitoyablement vides et déserts ou chargés d'affectation. Peut-être n'est-ce là qu'un signe et l'expression du fait qu'on ne devrait plus construire d'églises. L'Église chrétienne entre dans une nouvelle forme de manifestation dont la marque n'est plus, comme elle l'était depuis quinze cents ans, l'édifice de l'église. L'Église vit déjà et vivra *in partibus infidelium*. Et *in partibus infidelium*, l'Église peut exister, mais l'on ne bâtit pas d'églises.

Les premiers martyrs étaient bel et bien des... Juifs. Les chrétiens issus du paganisme ne les imitèrent que plus tard. Ce qui demeure naturellement insondable pour nous, c'est la raison pour laquelle Dieu devait élire les Juifs, pourquoi le Fils éternel s'est fait homme dans la chair et le sang du peuple juif. Mais mainte clarté nous frappe après coup. Et précisément par ce sacrifice catégorique de l'orgueil national, et quel orgueil national ! Il n'en est pas de plus grand que celui des Juifs. Le seul qui lui soit encore comparable lorsqu'il s'éveille — il peut sommeiller — c'est l'orgueil national allemand. Qui est capable de haïr comme le Juif? Et le premier martyr, saint Étienne : avec quelle perfection il a su accomplir la loi nouvelle, avec quel rayonnement il porte la marque du martyr chrétien qui le distingue à coup sûr : bénir son ennemi au lieu de le couvrir d'injures, l'aimer au lieu de le haïr ! — Il en est plusieurs qui avaient en eux, pour ainsi dire par nature, l'étoffe du martyr ; dans les temps modernes, par exemple Kierkegaard et, sous une forme plus brutale, Bloy. Mais celui-ci, dans l'acte du martyre, aurait haï ses adversaires, et celui-là les aurait vraisemblablement méprisés, ce qui n'est pas non plus la vraie voie.

15 *juillet*.

La base de la religion allemande du Bon Dieu est un orgueil primaire qui ne veut point se laisser briser par Dieu.

Tout peuple est orgueilleux. Mais il y a des différences. L'orgueil national des Français est fait d'une grande part de vanité. Ce n'est pas un hasard que le coq — *gallus* — en soit le symbole. Le coq est orgueilleux, mais presque plus vaniteux encore. L'orgueil national des Français a une exubérance, une franchise expansive sympathiques, comme le Kikeriki et les belles couleurs du *gallus* et comme le timbre franc et net des *clairons*. L'orgueil des Allemands est sombre et renfermé, et c'est pourquoi il est si dangereux, comme toute « fermeture » qui n'est pas scellée par Dieu. Il ne faut pas oublier non plus que les Français ont par nature la plus proche analogie de la *gloria dei*. Les Français sont par nature le peuple de la *gloire*.

13 *septembre*.

On annonçait aujourd'hui qu'à partir du 19 septembre, tout Juif sera tenu de porter une étoile jaune sur le côté gauche de son vêtement extérieur, — l'étoile de David, le grand roi, de la race duquel est né selon la chair le Fils de l'homme, Jésus-Christ, la deuxième Personne de la Trinité. Le temps pourrait venir où les Allemands à l'étranger auront à porter sur le côté gauche de leur vêtement extérieur une croix gammée, le signe de l'Antéchrist. Par leur persécution des Juifs, les Allemands se rapprochent de plus en plus des Juifs et du destin des Juifs. Ne crucifient-ils pas en ce moment le Christ pour la seconde fois, *en tant que peuple?* N'est-il pas vraisemblable qu'ils auront dès lors à subir les mêmes conséquences?

## 1942

*Pâques* 1942.

En dépit de tout leur mystère impénétrable, ce sont pourtant les paroles les plus humaines : Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Mais voici les plus divines : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Les premières, je puis parfois les dire, en toute vérité et sincérité. Mais pour les secondes, je ne puis encore jusqu'ici que m'en émerveiller, tout en reconnaissant que c'est là le *novum mandatum* et l'ordre nouveau, réalisé, vécu et « nature ». Devenir une pierre vivante de ce nouvel ordre, tel est le but ; jamais je ne l'atteindrai de mes propres forces. Ainsi il ne demeure que la plainte de ce que Dieu ne m'ait pas encore accordé ce cœur nouvellement ordonné. Mais je soupire après cela. Dieu le sait.

1er *mai.*

Neige ! Froid ! Le temps n'est pas à l'unisson. Il est nettement contre nous. De-ci, de-là la science déclare que le phénomène serait dû aux taches du soleil, mais sans nous dire d'où elles viennent et pourquoi. Combien de batailles et de campagnes déjà ont été résolues — gagnées ou perdues — avec l'aide du temps ! Les conquérants du monde devront s'arranger désormais à être aussi maîtres du temps, à se faire fabricants de temps. S'ils arrivent à mettre encore cela dans leurs calculs, pauvre Dieu où sera ta place? Et que feront alors les superstitieux et les *viri obscuri* qui aujourd'hui encore peuvent avoir l'insolence et la bêtise, ou la bêtise et l'insolence d'aller déclarer à tout venant qu'ils voient la main de Dieu dans ces événements?

## 1943

1er *janvier.*

Déjà plus distinctement se perçoivent dans leurs propos les hurlements et les gémissements des démons. C'est le halètement des possédés d'Amok avant la crise finale : appels publics à la haine ! Bon, la haine se trouvera, mais aussi l'objet de la haine, et il sera autre que celui qu'ils imaginent et veulent en ce moment. La haine est la dernière manifestation des esprits déchus, la logique de la décomposition. Mais elle est aussi la décomposition de la logique. Elle est étonnante, cette logique ; à peine peut-on la croire possible. Par exemple : celui qui calcule tout d'avance, vaincra. Nous avons tout calculé d'avance, *ergo* nous vaincrons. Ou bien : si nous ne vainquons pas, notre Parti est perdu. Notre Parti ne doit pas perdre, *ergo* nous vaincrons. Ou bien : nous incarnons la vertu suprême. Dieu fait triompher la vertu, *ergo* nous vaincrons. Ou bien : Dieu nous a laissé triompher pendant trois ans, ce serait insensé de ne pas nous laisser triompher encore, *ergo* nous vaincrons. Ou bien, tout bêtement : nous *devons* vaincre, *ergo* nous *allons* vaincre. Et le plus sommaire de tout : nous avons depuis longtemps vaincu, l'ennemi ne s'en est simplement pas encore aperçu.

23 *janvier.*

Le silence absolu, me taire devant ce qu'avec la meilleure volonté du monde je ne comprends pas : cela me convient mieux que des demi-explications forcées qui laissent dans mon esprit un goût amer. On dit ainsi, à la légère, que Dieu

laisse le mal s'accomplir — et, hélas, quel mal ! — pour en faire sortir un plus grand bien. Je comprends, c'est entendu, mais j'avoue que cela ne m'a jamais *entièrement* satisfait. C'est pourquoi je préfère me taire dans l'abîme de mon ignorance et adorer. Je ne songe jamais sans une certaine rétraction au fameux paradoxe de la *felix culpa*. Il n'était littéralement possible qu'à la condition de « réussir ». On n'ira tout de même pas se figurer qu'on aurait pu chuchoter à l'oreille d'Adam, avant la consommation de la faute décisive : « Vas-y donc ! Cette faute t'apportera un bonheur plus grand que tu ne l'avais jusqu'ici. »

6 *juillet*.

Pendant près de cent ans la littérature a considéré qu'elle avait pour tâche de représenter aussi exactement que possible le monde tel qu'il apparaît sans Dieu. Ils se sont surpassés les uns les autres dans l'art de dépeindre la fuite éperdue devant Dieu. Même si leur art n'était pas de façon avouée la fuite devant Dieu, il n'en était pas moins cela. Car, au mieux aller, il ne contenait Dieu que dans le cri de la peur et du désespoir, dans une nostalgie sans espoir, dans l'excès du dégoût qui leur rongeait l'âme. L'accent était incurablement faux. Aucun ne croyait vraiment à la « victoire » de Dieu. Dès lors, comment eussent-ils cru à la leur? Et pourtant on se tromperait en disant que Dieu n'eût pas de fidèles, même en ce temps-là. Mais tels qu'ils apparaissaient et tels qu'ils parlaient, ils étaient souvent déjà au delà du monde. A l'égard du monde ils se montraient curieusement dépourvus de force, médiocres, inefficaces, et décidément *inauthentiques* au point de vue littéraire. La seule exception fut sans doute Hilty. Là il y avait réellement de la force, une force venue d'en haut et une mission, de la joie, de l'assurance, de la vérité et de la victoire. Keppler n'était que de la littérature bien pensante et le « Rembrandt allemand » par trop confit d'Allemand. Ils n'habitaient pas auprès du feu éternel. Ils disaient seulement qu'il en existait un.

Les Allemands n'ont-ils pas, ces derniers temps, choisi des fous qui finiront dans la démence — Hölderlin, Nietzsche et tant d'autres — pour les élever et les consacrer comme prophètes, sages, héros, saints de leur sinistre culte d'idoles? Est-ce que les Allemands ne s'en rendent pas compte ou trouvent-ils que c'est dans l'ordre? Cela ne les fait-il nullement réfléchir? Cela a-t-il jamais existé? Même en Allemagne? Trouve-t-on rien de semblable chez les autres peuples? Pour ma part, je n'en connais pas d'exemple. D'autres peuples

ont, ces derniers temps, tout au plus fêté comme de grands hommes une multitude de mirifiques imbéciles. Mais jusqu'à prendre des déments pour en faire des fondateurs de religion? Seuls les Allemands en sont capables, et ils sont déments eux-mêmes, ils sont malades à mort.

## 1944

*Mars.*

Seul l'amour ne connaît aucune mesure et pourtant il est dans la démesure, la mesure divine à laquelle nous serons mesurés.

9 *juin. Vendredi. Vers* 10 *heures du matin.*

Dans la cave. Bombe explosive. Destruction de la maison et de mon appartement. Dévastation sans précédent. Beaucoup de braves gens, secourables, consolants par ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Maintes crapules. Des âmes nobles. Et de petites âmes. Dieu est miséricordieux. Dieu est grandiose. Dieu est précis mais grandiose. On ne me fera aucun tort.

La fierté elle aussi a sa justification et peut avoir son prix devant Dieu, quand l'humilité l'a reconnue. Mais elle doit passer devant le tribunal de l'humilité. Sinon, nul ne saurait lui faire confiance. Car la fierté est rusée, il lui arrive même de singer l'humilité. Le plus sûr tribunal de l'humilité est la croix, à laquelle on est attaché avec le Christ. La fierté qui après cela a encore un droit — qu'on ait cette fierté-là. On peut la conserver sans danger.

## 1945

8 *février.*

L'indice qui révèle infailliblement le faux prophète, le prophète de ce monde, c'est qu'il déclare ouvertement ou indirectement que la voie du salut et la porte qui y conduit sont larges, alors qu'en réalité et selon la volonté de Dieu, la voie est étroite et la porte est étroite.

Peut-être la croyance en Dieu n'est-elle plus que comme la croyance en un brin de paille sauveur. Mais qu'importe-t-il, si le brin de paille est le vrai Dieu, puisque Dieu est la Toute-Puissance?

THEODOR HAECKER.

*(Traduit de l'allemand par Blaise Briod).*

# LA NATURE CONTRARIÉE

## LE REFLET VERT

Les premiers jours d'avril ont surpris Alcide. Le vent a molli. Les crépuscules, sans raison, ont été plus lumineux, plus lents, et comme plus sûrs du lendemain. Les longs rayons dorés ont percé les nuages et se sont coulés jusqu'au creux des vallons, en se jouant des quarts d'heure entiers sur la rivière dont les troubles bouillons semblaient lustrés comme l'eau de fontaine. La lumière se riait de tout, même de son retard, elle s'en allait bien loin, vers l'Ouest, mais traînait sur la pointe des collines bien après son heure d'hiver.

Malgré les fraîcheurs maussades de la forêt, on sentait que la partie était gagnée et que le froid, le vent, le brouillard, la tristesse des soirs moribonds sur les champs boueux, c'était fini.

Voilà ce qu'apprenait le rayon vermeil à chaque feuille naissante, à l'eau des ornières, aux frêles aubépines, aux précieuses fleurs du pêcher. « Nous reviendrons, nous reviendrons demain, plus tôt encore que ce matin et nous repartirons le soir plus tard encore que ce soir. »

En ayant fini avec la Semaine sainte et le dimanche de Quasimodo, Alcide ouvrit les yeux, et, pour une fois, il vit ces choses.

Il commença de les voir, parce que l'ombre qui jouait sur son plafond était verte comme un reflet d'eau dormante. C'était le reflet de la pelouse reverdie. Il apprit que la Nature était en travail à ce furtif reflet d'herbe sur du plâtre.

Il regarda l'herbe à travers ses vitres. De jour en jour, elle devint plus lumineuse, et le reflet à certaines heures suspendait réellement un aquarium ondoyant au plafond de la chambre. Alcide s'amusa de cette ombre de couleur et de ce reflet d'eau sur sa tête.

Puis il voulut savoir, ce qui un jour, fit ce reflet si transparent, si lumineux. Il examina la qualité du vert, et la trouva

altérée par l'éclosion brutale de myriades de boutons-d'or mêlés à l'herbe. C'est leur étincelant vernis d'or qui réchauffait et éclairait le vert naguère opaque et froid de la pelouse.

Alors il s'étonna de sa propre curiosité.

Sa surprise l'angoissa un peu quand il démêla dans sa curiosité une sorte de bienveillance. Où en était-il donc? Il se trouvait dans un état étrange, hors de lui et comme détendu. Il se demanda quelle faiblesse inconnue l'envahissait et le soumettait à la douceur du printemps — de son cinquante-troisième printemps ! Il était bien temps de se comporter comme la plus ordinaire des créatures !

Le soir, la fièvre monta. Il avait la grippe. Elle le tint quatre jours. Ce fut la seule faiblesse de son corps.

Dès qu'il se retrouva sur pied, il voulut affronter de nouveau le reflet vert. Comme l'herbe avait grandi en quelques jours et ondulait sous le vent, le reflet avait des inégalités et des mouvements d'eau, des éclats, des troubles, des extinctions que nul autre œil que celui d'Alcide n'aurait pu saisir. Il ne regardait pas sa prairie par la fenêtre, il regardait grandir le foin dans une ombre mouvante sur son plafond. Il pensait :

— Tel est le seul printemps que j'aie jamais contemplé.

C'est ainsi qu'il se rassura sur cette faiblesse qui n'était due qu'à la grippe.

Il restait en séquelle de cet émoi qui l'avait troublé lorsqu'un reflet du monde végétal joua pour la première fois sur l'écran de plâtre, puis au fond de son orbite, il restait une sorte d'appétit pour un émoi analogue et plus fort.

Puisqu'il avait vaincu leur reflet, il voulait se mesurer aux choses. Et il les vaincrait, puisqu'il les avait déjà vaincues.

Il accepta la promenade que sa femme lui offrait depuis longtemps.

Berthe, à travers champs et forêts, voyait tout, et jouissait avec gourmandise des moindres pousses nouvelles. Elle avait un appétit de chèvre ! Elle les aimait autant avec les lèvres qu'avec les yeux. Elle les admirait, puis s'en saisissait avec brusquerie, les caressait et les baisait. Parfois, elle les croquait et les mâchonnait. Elle adorait les bourgeons. Leurs teintes parfois empourprées, comme enflammées de la fièvre de croître, leurs verts acides et purs, les bourres argentées du saule, l'or sensible du bouleau, les amers vernis du sapin. C'étaient mille trouvailles, mille nuances de couleurs, de parfums, de saveurs. Elle s'agenouillait sur les mousses fraîches comme les fontaines endormies et devant les sempiternelles fleurs des champs. Elle en avait les larmes aux yeux.

— Quel dommage que vous ne vouliez pas jouir de notre printemps ! disait-elle à son mari. Notre pays est un peu

mélancolique, mais son lent réveil, ce tardif printemps ne nous laisse rien perdre de ses magies timides et tenaces.

Elle jeta un regard vers Alcide. Elle s'aperçut que son visage s'était durci. Lorsqu'il avait accepté d'accompagner Berthe, un semblant de sourire l'avait éclairé, Que s'était-il passé depuis? Qu'avait-elle pu dire de maladroit? Elle fit comme si de rien n'était :

— Quelle belle matinée ! Par des matins pareils, s'écria-t-elle, je ne puis croire qu'en aucun pays une nature aussi aimable entoure les hommes !... Ah ! elle nous embrasse !

— Rentrons, dit-il, les dents serrées. Moi, elle me cerne, elle m'étouffe.

Elle ne comprit pas, mais ce durcissement de la voix l'avertit que quelque chose en Alcide venait de céder ou de mollir. Elle se tut, et ils rentrèrent en silence.

★

Alcide reprit sa vie casanière, et quelques jours plus tard sa femme fut assez étonnée d'apercevoir du jardin Alcide perché sur sa fenêtre et collant sur ses vitres du papier de cellophane translucide. Mathilde l'aidait dans cette tâche.

Berthe demanda à celle-ci, dès qu'elle put la joindre, à l'écart, ce que signifiait ce travail sur les vitres d'Alcide :

— Monsieur fait la vitrophanie, ça protège les yeux, il n'aime pas le grand soleil. Voilà le mois de mai, la saison s'avance,

Comme cette explication ne valait rien, Berthe trouva dans sa curiosité la hardiesse de forcer la porte de son mari. Il était droit devant son vitrage laiteux, à demi-opaque. Le plafond sec et gris laissait tomber dans la chambre une lumière empoussiérée. Ce n'étaient plus les jeux vert et or de naguère !

— Mais que signifie cette horreur? demanda-t-elle en montrant les fenêtres.

— Je me défends, répondit-il d'un ton glacé.

— Alors, mettez des barreaux de fer, dit-elle. Ce sera plus sûr, et plus gai.

— Mes ennemis passeraient au travers, tandis que ce papier les rend inoffensifs.

— Et quels sont ces ennemis nouveaux? interrogea-t-elle.

— Toujours les mêmes, vous les connaissez bien, ce sont vos amis.

Il ouvrit brusquement la fenêtre : la prairie frissonnait et ondulait sous le soleil mouvant comme l'échine soyeuse d'un chat ; les arbres feuillus à neuf murmuraient : un flux vert, dru, vif, vulgaire et puissant comme le mascaret déferlait des

collines jusqu'à cette chambre qu'il emplit d'un seul coup.

D'un revers de main, Alcide souffleta le vantail ouvert qui, en se refermant rejeta au loin cette énorme chienne verte qui avait osé se traîner jusqu'ici, se frotter aux jambes de cet homme, et lécher sa main.

Le plafond était de nouveau sec et gris.

— Je me défends, reprit Alcide d'un ton rageur, contre cette purée d'épinards... et vos promenades.

Berthe tourna les talons sans en demander plus.

## LE TIMBRE-POSTE

Alcide place en évidence, sur la cheminée de la salle cinq ou six lettres qu'il vient d'écrire. Les adresses sont tracées avec soin et les timbres collés. Sa femme :

— Encore ! Je ne vous savais pas tous ces correspondants, Alcide, ni le goût de leur écrire.

Et avec grâce, tout miel, tout sucre, et tirant la couverture à elle, elle ajoute :

— Vous n'êtes misanthrope qu'en surface, mon cher ami. Il y a longtemps que je le sais, mais vous seriez désolé qu'on vous jugeât aussi bien que vous le méritez.

Elle était si attendrie, et si sincèrement de ses bonnes paroles que ses yeux brillaient de larmes.

Alcide, répondant à côté, lui dit :

— Puisque vous allez à la ville, vous jetterez bien ces lettres dans la boîte de la gare. Je n'aime pas les confier au facteur. La poste de la gare est plus sûre.

Elle sourit, car les petites méfiances d'Alcide l'amusent. Comme elle s'empare des lettres pour les glisser dans son sac, elle remarque que le timbre qui les affranchit est de 6 francs et non de 15. Ces deux timbres sont exactement de la même couleur. C'est bien par hasard qu'elle a pris garde au chiffre 6 sur la vignette. Étonnée, elle le signale à Alcide.

— Croyez-vous que ce soit une erreur? répondit-il à mi-voix.

Abasourdie, elle finit par lui demander :

— Alors, c'est une fraude? De toutes façons c'est une erreur, car les employés s'apercevront de la tromperie.

— Ils ne s'en sont encore jamais avisés.

— Mais pourquoi faire une chose pareille? s'écrie-t-elle, outrée. Par avarice?

— Non, dit-il, parce que je pense à tout, même aux insignifiances.

— Vraiment, dit-elle, vous pourriez penser à autre chose ; il y a d'autres sujets de réflexion.

— Rien ne doit être laissé au hasard, je n'aime rien faire d'élémentaire. Puisqu'il faut coller des timbres sur les lettres, laissons les distraits les coller sans penser à rien. Je veux penser tout ce que je fais et le plus fortement possible. J'aime nouer mes pensées — même autour d'un timbre à 6 francs.

— Évidemment, répond Berthe, ironique et dépitée, cela est moins *naturel* que d'affranchir correctement sa correspondance. Vous pouvez aussi fâcher vos amis. Est-ce bien votre intention?

Elle sent la colère la gagner, elle veut bien se maîtriser, mais ne le peut et elle attaque deux tons plus haut :

— Et puis, je ne veux pas vous croire. C'est simplement pour économiser 9 francs par lettre que vous vous livrez à ce petit jeu. Vous n'avez besoin d'aucun effort pour être *regardant*, vous suivez votre penchant qui est de tondre sur les œufs. Oh ! vous avez aussi votre *naturel* et vous lui obéissez bien quand cela vous avantage, quitte à l'habiller de beaux principes inintelligibles... tout comme votre père et ses pareils.

Ce rappel du père détesté pique Alcide comme un aspic et il projette sur sa femme des prunelles étincelantes.

— Ce n'est de l'avarice que pour les imbéciles, dit-il, et vous saurez peut-être un jour me rendre justice sur ce point. Si vous pouviez comprendre, vous verriez qu'il n'est pas si facile de coller un timbre à 6 francs à la place d'un timbre à 15. Essayez donc de propos délibéré ! Essayez d'être un peu malhonnête?

— Je n'ai aucune raison d'essayer d'être ridicule, et je n'arrive pas à comprendre ce qui vous pousse à vous abaisser de la sorte, puis à vous targuer d'être sublime. Je ne comprends qu'une chose, c'est que vous gagnez 9 francs par lettre — et, dans votre famille, cela compte. Quant au reste...

— Je ne suis pas de ma famille, et vous le savez. Quant au reste, c'est ma discipline. Je fraude parce qu'il faut que je me force pour frauder, cela est bon, parce que cela est contre ma nature.

Le ton est tel qu'un rideau vient de tomber entre Alcide et sa femme. Elle ne peut plus rien. Elle décampe en emportant les lettres.

★

Il la regarde s'éloigner. Elle marche trop vite : elle fuit. Elle va disparaître au tournant de l'allée, dans l'endroit où les lilas se penchent et s'égouttent tant ils sont gorgés d'eau.

Ils portent plus de grappes fleuries que de feuilles, on les croirait enveloppés dans une buée mauve pâle comme un reste des fumées de l'aurore. Les premières feuilles sont d'un vert cendré et transparentes. Dans la lumière du matin ensoleillé après l'averse, les teintes, le dessin des branches grêles et des grappes à la fois lourdes, tendres et vulnérables comme une chair, saisissent par leur irréalité.

Ces hardiesses et ces préciosités existent au naturel, mais la perfection que nous leur attribuons dépasse la nature et la nie. Cette allée de lilas est *autre* chose qu'une réussite fortuite de la végétation, elle est d'une *autre* réalité que tous les lilas fleuris qu'on a peints, décrits ou cueillis — ceux-ci sont présents de toute leur chair éclatante de vie et de nouveauté. Cette présence est suffocante — et pourtant, ils ne sont pas vrais.

Un excès de réalité les rejette dans l'hallucination.

Ainsi, Alcide *rêve* une allée bordée de lilas. N'importe qui d'autre dirait qu'il la perçoit.

Sa femme, en demi-deuil, porte un chapeau, un chapeau noir garni d'une mousseline blanche et mauve. Lorsqu'elle passe sous les lilas, elle est soudain incorporée dans une harmonie surprenante où le noir prend une valeur si intense — et quelque peu magique — qu'Alcide qui d'ordinaire ne voit rien, est cependant traversé par le message de ce *Noir*.

Ce noir prend la superbe tragique de la pourpre, ce noir appartient à une liturgie nouvelle. Alcide ne voit rien, mais il ressent alors le triomphe d'un printemps noir.

Ce fugitif et écrasant spectacle le laisse immobile derrière sa vitre. Et il songe.

Il songe que sa femme n'a été enrôlée dans le spectacle qu'en vertu d'un hasardeux rapport de couleurs et que, seul être animé dans un décor végétal, son mouvement a provoqué, puis rompu un rapport de couleurs plus fragile qu'un arc-en-ciel, au fond de la rétine d'Alcide.

Inconsciente du tour que le ruban mauve et blanc, sa robe noire, les lilas, la lumière venait de lui jouer en jouant avec elle, Berthe était entrée dans la combinaison et en était sortie sans le voir. Quant aux lilas, aux feuilles, à la rosée, au soleil... Alcide sait bien que cela n'est qu'illusion d'un œil plus ou moins exercé, Alcide appelle tout cela l'*Incréé*.

C'est ce que les autres hommes appellent la Création.

Il n'y a de *créé* pour lui que l'Homme, et homme entre les hommes, Alcide — non point son pied, son œil, son poumon, mais la réflexion qu'Alcide se fait de l'Univers incréé ; ces lilas, ce ciel, ces arbres, son pied, son poumon ou son œil.

Lorsqu'en lui se reflète le spectacle de sa femme allant d'un

bon pas sous les lilas fleuris, il n'est frappé que par l'antinomie de ce mouvement raisonnable et de l'immobilité végétale, que par celle de la passivité d'un arbuste, jouet de la lumière, de l'eau, des sèves et de la conscience de l'être qui passe, plus ou moins insensible, à travers cet univers brut, cet univers inexistant — car, cet Être absorbé dans son univers intime porte en lui ses saisons, ses sèves, ses images, son ordre et son mouvement autonomes.

Ce qui éblouit Alcide, dans ce printemps noir, c'est le soleil de l'âme dans laquelle se reflète et s'illumine une écrasante débauche de matière en travail — une prodigieuse boursouflure de cellules — et l'âme n'est pas écrasée, ni salie.

Quand Alcide essaie d'exprimer sa façon de voir — ou de ne pas voir — le spectacle du monde, on se récrie qu'il n'est pas plus éthéré que les autres et qu'il voit ce qui est et qu'il mange ce qui pousse.

— Cela se peut, dit-il, et pourtant je ne sais rien de ce magma.

Et il désigne du menton le paysage qui l'entoure.

★

Au loin, le chapeau, entre deux haies sottement vertes, le chapeau noir-blanc-mauve fait cache-cache, une ou deux fois encore. Alcide sait que sous ce chapeau, le printemps n'a réussi à glisser ni ses couleurs, ni ses feuillages, ni ses fleurs, ni ses musiques, ni ses joies. Ce chapeau n'abrite pas le printemps rose, bleu ou vert que Berthe aurait pu se donner, il n'abrite qu'une pensée sans rapport avec les lilas, les haies ou les oiseaux, il abrite, nourrit, et gonfle cette pensée injurieuse pour Alcide :

— Vous n'avez aucun effort à faire pour être *regardant*... vous tondez sur un œuf... comme votre père.

Et Alcide se demande s'il serait réellement avare et quel inconvénient il y aurait à l'être. Il ne tarde guère à se trouver une explication :

— Puisque la Nature gaspille, moi, j'épargne.

Cette orgie de fleurs, de bourgeons, de chenilles, d'averses, de soleil, cette furieuse gabegie de la nature en rut, l'écœure. Ce cerisier fleuri couvert d'un plumetis blanc, touffu et léger comme un panache de casoar, que fera-t-il de cette prodigalité de pollen et de pétales? Quelques poignées de cerises. Sur des centaines de milliers de fleurs, quelques centaines fructifieront. Le reste s'en ira en pourriture. Combien de fruits mûrs? Combien de ceux-ci donneront-ils naissance à un nouvel arbre? Cinq? peut-être aucun?

— Dans leurs instincts, les hommes se galvaudent comme la nature autour d'eux... Leurs amours sont des...

Il se refuse le mot... Tout retourne à l'ordure. Alcide a rompu avec ce monde absurde, ce monde incréé de la nature et de l'instinct.

— Je me sens seul et vertical au sommet de ma réflexion comme Siméon Stylite sur sa colonne.

Il passe pour être absurde — on ne le lui cache pas — parce qu'il ne veut pas être roulé dans le flot furieux, stupide et furieux qui roule le corps de l'univers. Puisqu'on dit qu'il est avare, voilà pourquoi il l'est :

— Tout va à vau-l'eau. Je me contracte. La nature est immodérée : en toute chose, elle met *un trop* capricieux au lieu d'*un assez* concerté. Son caprice est abject, donc mon calcul est noble.

Ce sublime calcul le ramène à la taxe postale que paieront peut-être ses correspondants. Il ne lui vient aucun sentiment. Il pense à sa discipline :

— Qui donc réfléchit autant que moi pour affranchir une lettre? Et qui a le droit de trop réfléchir pour cette insignifiante opération? Peut-être celui qui réfléchirait autant pour les plus graves sujets de sa propre existence? Mais non... ils vont... ils coulent où leur nature s'écoule... Ils jettent des mots dans le vent... des cris... des pleurs, et ils vont toujours sur la même pente, poussés, tirés, traînés, jetés... et finalement enfouis.

Alcide se croit distrait de l'universel convoi. Il fait route à part. Il soupire de lassitude, d'ennui, d'orgueil.

— Je ne me laisserai pas enfouir, songe-t-il, je m'enfouirai selon ma règle.

C'est la première fois que, sur ce sujet fatal, il lui vient une formule aussi précise. Il l'attendait. Il avait, jusqu'alors, l'impression que sa pensée se dévidait comme celle d'un être immortel car il ne concevait pas sa mort charnelle. Puisqu'il la formule si bien, il y croit. Désormais, il est mortel de plein gré. Quant aux autres...

— Ce sont des bêtes, murmure-t-il, le front appuyé à sa vitre aussi opaque qu'une feuille de plomb aux regards de ce mortel singulier. Je suis seul, enfermé dans une ménagerie dont je ne puis m'accommoder. La mort m'ouvrira la grille.

Cette réflexion le libère; un espoir luit. Il s'éveille. Il s'emplit la poitrine d'air; les rayons du soleil dansent autour de lui. Il se demande où il est, d'où il revient. Ah! ces lettres, ces timbres!

L'étrangeté de sa réflexion le ravit. Son vertige ressemble à l'ivresse : c'est sa joie! Il est allé très loin, très loin des

autres hommes et par quel chemin ! C'est si petit un timbre-poste, et, pourtant, il y a fait contenir le commencement et la fin.

### L'HERBORISTERIE

La nature qu'Alcide a jetée dehors par la fenêtre est entrée par la porte, sous un travesti et d'abord dissimulée dans les cotillons de la bonne Mathilde. Depuis deux mois cette nature s'étale sans gêne, sur les murs, sur les tables, sur les sièges et même sur le parquet. On étouffe entre des rayonnages nouveaux, des piles de cartons et de papier-buvard, des pots de colle et des bocaux où s'étiolent des herbes et des ramilles. Une odeur de serre d'humus et de papier moisi, tel est le parfum de la nature selon Alcide.

Il collectionne des plantes.

Ce n'est pas de la botanique, c'est de l'herboristerie. Le goût lui en est venu en s'entretenant avec Mathilde. Elle se moque des plantes et n'a jamais regardé que celles qui sont utiles dans son pot ou dans ses tisanes. Elle ne connaît que celles qui servent. Mais Alcide est étonné de cette science réduite et de sa pureté. Mathilde n'y mêle aucun sentiment, aucune autre considération que celle du bénéfice que lui donne la botte de carottes ou la pincée de fleurs de tilleul. Par le même biais Alcide s'est cru disposé à considérer le monde végétal.

Berthe qui a vu d'un bon œil les débuts de cette occupation déchante bientôt. Elle vient passer en revue la chambre d'Alcide et veut la faire nettoyer. Elle lui offre de faire aménager une chambre inoccupée en herboristerie. Alcide se refuse à laisser toucher à rien. En outre, Mathilde perd le plus clair de son temps à renseigner monsieur, à lui rechercher des plantes nouvelles, à en faire rapporter par de vieilles voisines. Depuis qu'il s'intéresse aux *bonnes herbes* les paysans reprennent un peu de considération pour Alcide. Il pourra être utile un jour... une bonne tisane, un emplâtre, épargnent la visite du médecin. Une lampe à alcool sur le marbre de sa cheminée, des casseroles, des fioles, un attirail... Berthe a horreur de ça.

— Mais que peut vous raconter cette imbécile de Mathilde? Comment pouvez-vous croire les sornettes qu'elle vous raconte sur des plantes qu'elle n'a jamais observées?

— Et pourquoi exigez-vous que ce que me dit Mathilde sur les plantes soit plus vrai que ce que dit le général sur sa stratégie, ou votre médecin sur votre foie?

— Ah ! ne m'entraînez pas plus loin ! Je vous demande

pourquoi vous la croyez, pourquoi vous récoltez les plantes qu'elle vous indique et en faites des drogues selon ses recettes.

— Je ne crois pas plus à ce qu'elle dit qu'à ce que dit votre médecin, mais je la trouve plus simple, plus saine, en outre, ma main s'amuse à faire des étiquettes et mon esprit à courir ailleurs.

— Voilà dit Berthe : ce ne sont pas les plantes qui vous amusent, cela m'aurait étonnée ! Mais Mathilde est devenue votre maître à penser ! Et moi, qui, naïvement, croyais que vous aviez pris du goût pour les plantes sauvages, que vous les aimiez dans leur humble existence livrée aux quatre vents !

— Quelle extravagance que cet amour pour les plantes ! Je ne m'intéresse qu'aux tisanes. Je n'aime pas les plantes, mais l'herboristerie. Voyez la nuance.

— Vous appelez ça une nuance? C'est un abîme. Moi, je les aime pour elles-mêmes, je les admire, et j'ai pour la moindre herbe, la plus inutile, une immense reconnaissance pour le bien qu'elle me donne par le seul fait d'être vivante.

— Mathilde ne dit pas de ces sornettes-là, et elle pourrait être aussi votre maître à penser. Jamais, elle ne m'a chanté de pareilles niaiseries. La nature et ses herbes ne sont pour elle qu'un épouvantable fatras dans quoi les gens avisés, comme elle, savent trouver avec plus ou moins de bonheur ceci ou cela qui leur est salutaire. Ils tombent, parfois, sur ceci ou cela qui leur est pernicieux. Et je vous prie de croire qu'elle ne s'embarrasse pas de gratitude pour l'oseille qu'elle met au pot. Votre nature? Elle en fait de la soupe pour vous nourrir, et elle ose le dire, et ne dit que cela.

— Quand vous vous mettez à soutenir vos paradoxes, je suis étonnée de la bassesse où vous ne craignez pas de descendre, si c'est dans la bassesse que vous croyez avoir raison.

— Quoi? réplique Alcide. Vous mangez votre laitue comme une vache son fourrage et vous me dites que vous aimez la nature autrement que notre vache hollandaise? Ce n'est pas l'amour de la laitue que je vous reproche, remarquez-le bien.

— Et ce n'est pas l'amour des tisanes que je vous reproche davantage, c'est de faire de cette lubie une nouvelle arme pour me blesser. Vous n'aimez pas plus les plantes sèches que les vertes, mais vous aimez me dire que j'ai tort de les aimer toutes et toujours. Mais je les aime car, utiles ou non, elles me font du bien. La nature ne m'a jamais déçue... heureusement pour moi.

Alcide fit mine d'étaler des feuilles qui séchaient sur un buvard. Ces débris aplatis, décolorés, n'ont plus rien de commun avec la verdoyante campagne.

— La nature, dit-il après un moment de silence, c'est n'importe quoi, et il faut en user n'importe comment. Dites-vous bien, Berthe, que pour elle, cela n'a aucune importance. C'est à nous de trouver ce qui nous sert ou nous amuse. Vous, vous aimez la verdure en salade — pas moi. Vous aimez les bouquets, les bois, les prés — pas moi. Cela vous aide à vivre, tant mieux. N'en parlez pas, n'en faites pas d'homélies : cela n'a aucun sens, sauf pour vous. Vous connaissez les plantes en poésie? Moi, en pommade.

— Mais non, Alcide, la nature nous dépasse, s'impose à nous, nous la révérons et nous lui sommes soumis, et ce n'est pas nous qui la régentons...

— Si ! C'est à nous de commander. Et votre Mathilde, toute sotte que vous la faites commande le morceau de nature qui lui appartient : les légumes et les herbes à tisane et la basse-cour. Si vous étiez attentive, vous auriez deviné combien ces plantes et ces animaux sont peu de chose pour elle en dehors de l'usage qu'elle en fait. La simplicité et la rigueur de ses lois sur ce monde brut que vous idéalisez sottement sont admirables : elle ne s'embarrasse de rien. Elle n'obéit qu'à ses recettes de cuisine, à son horaire, à ses traditions.

— J'idéalise les arbres et les fleurs et même la salade, répondit Berthe, mais pour les besoins de votre théorie, c'est une grande dinde que vous transformez en philosophe.

— Pas du tout, dit Alcide, elle n'est pas philosophe, elle ne pense pas, elle obéit à des lois parfaites qui, dans un affreux chaos, portent un ordre qui est celui de l'intelligence — non pas celle de Mathilde qui n'en sait rien tout en lui obéissant. Croyez-vous qu'un chou soit une plante pour elle? C'est un mot et un ingrédient qui entre dans une formule appelée « soupe ». Croyez-vous que la frisure du chou la touche et l'intéresse? Parfois elle y prend garde : s'il est d'une espèce plus recommandable pour le chou farci ou haché. Un pommier et une poule sont des « moyens » de produire des pommes ou des œufs, dans certaines conditions. Ces « moyens », d'ailleurs imparfaits, sont sujets à des divagations capricieuses et doivent être redressés, et parfois férocement, au sécateur. Ainsi de ces jeunes coqs qu'elle chaponne comme vous ôtez un bourgeon gourmand de vos rosiers.

— Quel étrange monde vous imaginez ! dit Berthe en soupirant.

— Mais au contraire : je n'imagine rien. Je ne vous parle que de ce monde de Mathilde, ce monde de lois, de recettes, d'actes purs, et non pas de vos rêveries. Il n'y a rien dans ce monde de Mathilde, qu'un jeu qu'elle contrôle, qu'une mécanique qu'elle essaie d'améliorer et qui jette sur sa table

d'épluchage : les légumes, les fruits, les viandes. Il n'y a rien en tout cela qui puisse la troubler et me troubler. Elle fait son civet comme un chimiste : $SO_4H_2 + Ca(OH)_2 =$ égale un certain civet chimique. Ce jeu de formules où l'âme du lièvre, la grâce de ses bonds, la teinte délicate de la pelure d'oignon n'ont rien à voir. Ce tranquille et courageux oubli du monde vivant, je ne l'ai réellement trouvé que chez notre servante.

— J'aime mieux d'autres délicatesses, dit Berthe, et d'autres conversations que la sienne.

— Vous ne l'écoutez pas ; pourtant elle parle bien de son monde. Elle en parle bien parce qu'elle ne délire jamais ; elle dit exactement, dans un langage technique qui lui est particulier, ce qu'est la nature pour elle.

— Il serait curieux de vous entendre répéter votre cuisinière et ses définitions. Dites-moi une fois ce que sont les plantes du jardin, du verger et les animaux de la basse-cour pour cet oracle de cuisine.

— Tout cela est ce qu'elle veut que cela soit pour être digne de la servir. Mathilde et tous les êtres de sa sorte, font en sorte que les carottes, les pommes, les œufs, les canards, soient conformes au besoin qu'ils en ont. Et la nature finit par ressembler à leur impérieux désir. Je crois que pour Mathilde, la nature, c'est sa volonté. Et ce qui est en dehors... c'est le domaine de la folie.

— Pour le coup, je suis sûre que Mathilde parle mieux par votre bouche que par la sienne, et je ne lui ai jamais entendu tenir d'aussi beaux discours ! Pour ce qui est de la rêverie, je crois que c'est vous qui y tombez. Et si l'on vous demandait de citer votre maître...

— Je vous le citerai, car elle parle mieux que moi, et plus rapidement. Il ne lui faut qu'un mot pour faire éclater cette splendide royauté sur la nature, ce total mépris des formes végétales et bestiales de la vie, cette sereine insensiblité aux couleurs et à tous les soi-disant charmes de cet univers de la stupidité. Quand Mathilde parle d'une poule pondeuse fatiguée qu'elle a soignée et qui reprend des forces, elle dit : « La grosse poule est sauvée : elle a *la crête verte.* » Oui, elle se moque de vos couleurs. La poule comme un arbre qui rejette vigoureusement, a un bourgeon *vert,* dru et plein de sève sur la tête. L'arbre fera des pommes, et la poule des œufs. Voilà, c'est là le langage du maître d'ici-bas. Et non pas vos élégies.

— Je ne vois rien là de sublime, qu'une niaiserie, dit Berthe. L'on dirait parfois que vous avez soif de sottise, et la Mathilde vous est une source abondante où vous buvez à

longs traits. Et, tout compte fait, voulez-vous le fond de ma pensée? C'est que votre habituelle horreur du naturel vous a cette fois fourvoyé, et vous êtes en train de vous laisser endoctriner par une grosse bonne femme qui est justement le comble du *naturel*.

— Celui-ci est le vrai, dit Alcide, le vrai naturel de l'homme : c'est fuir la nature.

★

Tout en parlant, Alcide rangeait des plantes sèches et des feuilles de papier sur lesquelles il les avait collées. Certaines paraissaient jouir d'un traitement de choix. Elles s'étalaient sur des planches recouvertes d'un papier de cellophane bleuâtre qui les protégeait, disait-il, de l'attaque de la lumière aussi bien que des poussières. Berthe regardait tour à tour Alcide et ses jouets non sans perplexité. Comment un tel homme avait-il pu en venir à manier avec tant de sérieux ces débris d'herbes? La parole de la générale lui revint : « Ils sont d'une race à part, la *race Homme.* » Mais tout ce qui lui rappelait la générale déplaisait à Berthe. Pour l'instant, elle aurait aimé comprendre pourquoi Alcide s'amusait si sérieusement avec des plantes utiles — ou soi-disant telles.

Avisant l'une des belles planches azurées, Berthe demanda à Alcide :

— Pourquoi celle-ci est mieux traitée? Et quel est ce petit discours que je vois écrit au bas de votre planche?

— Ah! dit Alcide, vous finissez par où vous auriez dû commencer. C'était la première des choses à me demander en entrant au lieu de me proposer un déménagement. Je veux bien tout vous raconter.

Elle le trouva singulièrement radouci.

Et il lut le nom de la plante et ses propriétés :

— *Tamier dont la racine est purgative et hydragogue, râpée ou bouillie on l'applique en cataplasmes résolutifs sur les convulsions, ecchymoses d'où son nom* d'Herbe aux femmes battues.

— Ne trouvez-vous pas galant « d'où son nom »? le naturel de cette logique? Il paraît inéluctable qu'une herbe qui guérit les *bleus* soit dédiée aux femmes battues. Vous retrouvez le naturel de Mathilde.

Et il tourna la planche pour montrer la suivante.

— Voici la primevère qui vous fait larmoyer de tendresse dans les chemins creux. Qui est-ce?

Il lut :

— *Primevère : basse plante printanière dont les fleurs*

*béchiques, astringentes, antispasmodiques, sont employées contre les inflammations de l'intestin, les migraines et les névroses. Les feuilles sont alimentaires, on les mange cuites ou en salade.* Voilà pour Mathilde qui l'ignore, et j'ajouterai pour vous que cette plante fait pleurer vos beaux yeux qui n'ont rien d'autre à faire.

— Que pensez-vous du *Pissenlit?* ajouta-t-il sans s'attarder sur cette planche. Il fait couler plus que des larmes, celui-ci. Vous vous en doutiez?

Il feuilletait rapidement, avec satisfaction. Chaque plante lui rappelant sans doute une pensée curieuse ou une propriété bizarre. Il poursuivit :

— Et celles qui ont des noms de personnes? ou même de personnages, parfois de héros qui auraient existé dans les œuvres perdues — il y a tant d'œuvres perdues. Leurs personnages s'appellent ainsi :

La *Menyante* qui est un trèfle aquatique, l'*Origan* — vous en connaissez le parfum, moi, je vois un vieil enchanteur de la forêt de Brocéliande ; l'*Osmonde royale,* petite fougère, est la fille du roi des aulnes, pourquoi pas? Et *Lysimaque,* n'est pas cette herbe, mais un sage qui enseignait en Crète au IVe siècle certaine doctrine ésotérique dont rien n'a transpiré. Quant à la *Marjolaine,* c'est une petite évaporée qui fait la niaise dans un lourd poème de Leconte de Lisle.

Et celle-ci, s'écria-t-il, l'*Euphraise,* qui la prendrait pour une herbe des champs? C'est une vertueuse dame de l'Orient qui résista à un lieutenant de Titus. Nos paysans l'appellent *Casse-lunettes,* parce qu'elle guérit les maux d'yeux. Qui m'empêche de croire que cette Euphraise, dite casse-lunettes, en Gaule, ne rendit pas la vue à Bérénice atteinte d'ophtalmie?

J'aimerais vous parler des grands noms de mon Armorial herbager, mais vous préférez renifler les pâquerettes et croquer les radis roses — c'est votre façon d'aimer les plantes.

— Dites-moi encore de beaux noms, et ne me chicanez pas, dit Berthe, je commence à comprendre votre jeu.

Alcide balança la tête à droite et à gauche d'un air de doute, mais il continua :

« L'*Ambroisie,* dont la décoction guérit la danse de saint Guy.

« L'*Angélique,* qui donne du lait aux femmes et apaise les coliques venteuses. Avec un nom pareil, tomber si bas !

« L'*Aristoloche* me fait peur. C'est un chef vandale coiffé d'un crâne d'auroch. Il guérit l'asthme.

« La *Chélidoine,* princesse byzantine, a le pouvoir de dessécher les verrues et de calmer les rages de dents.

« La *Coriandre,* avec ce nom aurait pu faire carrière dans

les romans précieux, nous n'avons su qu'en assaisonner certaines cuisines. Elle est presque oubliée.

« La *Pimprenelle* ne saurait être qu'une soubrette de Marivaux. En réalité elle guérit les brûlures — au théâtre, elle les eût envenimées.

Jamais Alcide n'avait eu une heure de détente aussi complète. Berthe en était ravie.

— Vous voyez ce qui me plaît dans l'herboristerie? demanda Alcide.

Mais sa femme se garda bien de répondre, car elle craignait trop de répondre à côté et de détruire cet instant de paix. Elle sourit, lui pressa la main et sortit en songeant que les « Simples » avaient plus d'une vertu.

JEAN ORIEUX.

## LUMIÈRES DES PRAIRIES

Pas de gestes qui ne laissent, à la surface du monde, comme une écriture passagère, mais bien visible, bien liée et très belle, si du moins on avait le pouvoir de remarquer certains détails. En tout cas cette histoire fut réellement inscrite, à un moment donné, sur la pente de terre vague qui limite un petit faubourg, à quelque deux cents pas de Romeuse, dans la Brie.

Une sorte de hameau constitué par une douzaine de baraques et un nombre à peu près égal de vieux wagons ingénieusement aménagés. Vous devinez comment on peut vivre en ce lieu, les peines, les ordures, le soleil poignant, les pistes multiples qui de là vont se perdre dans la campagne. Derrière l'un des wagons, sur le penchant du coteau, on pouvait voir un carrefour de deux sentiers profondément tracés, surtout, je pense, grâce aux passages des gamins qui s'y laissent descendre, à cheval sur des bâtons et criant à tue-tête. Ce fut à ce carrefour que la police découvrit, certain soir, le corps d'un homme en apparence plongé dans le sommeil, mais qui perdait son sang en abondance. Chacune de ses jambes, très écartées, se trouvait allongée dans le sens de l'un et l'autre sentier, tandis que sa tête et ses bras reposaient au milieu de l'herbe ingrate du talus. Si l'homme fut sauvé je ne saurais vous en donner l'assurance, mais personne ne médita très longtemps sur son sort, ni sur la bouteille avec laquelle on l'avait assommé et qui avait roulé le long de la pente. Simplement j'espère qu'il vit encore.

La police établit, non sans quelques difficultés bien propres à mettre en valeur l'excellence de ses recherches, que l'homme s'appelait Anatole Jamadin, qu'il était né à Bray-sur-Seine le 15 novembre 1905, d'une famille d'honorables vanniers. Il avait exercé autrefois la profession d'horloger à Romeuse. Il était parti voici une douzaine d'années pour le Midi. Bricoleur, plutôt qu'ouvrier qualifié. Mais, si l'on en jugeait par ses habits et d'après le contenu de son portefeuille, il

devait réussir à gagner sa vie de temps à autre. Il travailla irrégulièrement pour quelques petites maisons dans des villes de moyenne importance, comme Apt ou Forcalquier, puis remonta la vallée du Rhône, sans songer jamais à s'établir. En somme il était un peu vagabond.

Après une enquête menée selon les méthodes ordinaires, on se hâta de conclure qu'il s'agissait en l'occurrence d'un règlement de comptes. On ne se trompa nullement, puisque cette formule définit en vérité toutes les disputes et tous les crimes. Mais on ignora ce qui était écrit sur la terre justement.

Si quelqu'un (dans la semaine qui suivit) avait observé le carrefour où fut trouvé Anatole Jamadin, sans doute aurait-il remarqué parmi l'herbe du carrefour quelques plantes inaccoutumées, une demi-douzaine d'anémones et deux brins de muguet. Les bois n'étaient guère éloignés du petit faubourg. Tout de même il restait impossible que ces fleurs eussent gagné soudain un lieu aussi différent des beaux ombrages de la forêt. Elles subsistèrent peu de temps, car elles furent cueillies par les gamins ou écrasées. Quand elles eurent disparu, il restait néanmoins, pour qui aurait voulu retrouver l'histoire, d'autres témoignages profondément enfouis dans la vallée même de Romeuse. Je me demande si beaucoup d'événements ignorés ne subsistent pas ainsi sous forme de traces ou de débris, impossibles à interpréter, mais doués d'une force de vérité que nous n'arriverons jamais à exprimer.

Il y a douze ans la bicoque de Lucien Descaumets s'élevait dans la prairie basse qui borde le Vrin, une petite rivière tumultueuse et fraîche sous les peupliers. C'était une masure en bois avec de vraies fenêtres, mais en réalité tout à fait factice, car l'intérieur avait la disposition d'un simple hangar où chacun d'ailleurs pouvait entrer par une large brèche négligemment ménagée dans le pignon sud. Lucien Descaumets exerçait la profession de chiffonnier et il entreposait dans cette réserve tous les brimborions et les hardes qu'il récoltait. Il venait là de temps à autre passer quelques heures pour opérer un tri parmi ses diverses possessions. Qu'on pût trouver dans le hangar Descaumets des cristaux d'anciens lustres, des pendules privées de mécanismes, des boutons, des foulards multicolores et des paillasses, cela les prairies environnantes semblaient l'ignorer profondément, tant elles étaient pour leur part livrées à leur immense douceur, si encombrées de végétations marécageuses et de fondrières qu'on y lâchait les bêtes seulement dans les années de grande sécheresse.

Anatole Jamadin, quand il quitta Romeuse, quand il passa donc non loin de la bicoque (voici douze ans), songea que la

nature des lieux convenait assez bien au misérable établissement de Descaumets. Toutefois Descaumets savait mener sa barque, comme on dit. Il avait acquis un lopin de marécage et il y avait installé sans grands frais cet entrepôt, qui témoignait de sa fortune grandissante. Bien que l'homme restât gueux, il réalisait des bénéfices hors de proportion avec ses mérites. Jamadin avait en tout cas des raisons sérieuses de lui en vouloir.

C'était à propos de Jeanne Lanorie, une belle fille élancée, telle qu'on n'ose en rêver ailleurs qu'au cinéma. Jamadin l'avait courtisée, et Descaumets était bientôt venu tourner autour en faisant le gandin. A la ville, pendant ses heures de liberté, Descaumets cessait de paraître un chiffonnier et il arborait des costumes ridicules, dignes d'un brasseur d'affaires. Toujours le cinéma. Il se disait négociant, et Jeanne Lanorie fut bel et bien éblouie par ses manières. Jamadin avait fait longtemps la cour à Jeanne qu'il voulait épouser, et il pensait parvenir à ses fins lorsque Descaumets se présenta, demanda Jeanne en mariage et la séduisit d'abord, sans se soucier de tenir ses engagements le moins du monde. Jamadin chercha l'occasion de remontrer à Jeanne Lanorie combien elle avait été folle, de quelle façon encore il pouvait la sauver...

Jeanne refusa de rien entendre. Si elle se trouvait enceinte c'était son affaire. Descaumets à ses yeux se conduirait toujours avec la même insouciance élégante qui la comblait, quelle que fût sa dureté. Quand elle eut un enfant elle quitta secrètement la ville, et Jamadin résolut de partir lui aussi. Ce n'était pas à Romeuse en tout cas qu'il reverrait jamais Jeanne Lanorie. Descaumets se donnait des airs innocents et il accusa même Jamadin d'avoir couché avec Jeanne. S'ils ne se coupèrent pas la gorge ce fut un simple hasard.

Jamadin partit un jour de juin. Il n'avait pas le sou à ce moment-là, parce que son patron l'avait remercié de ses services quinze jours plus tôt. Il faut dire que Jamadin travaillait quand cela lui plaisait, et de toutes façons il était temps pour lui de s'éloigner de Romeuse où, en raison de son train de vie, il jouissait d'une plus mauvaise réputation que Descaumets. Il songea à gagner Sézanne à pied. Il pourrait peut-être trouver dans cette ville un emploi chez un horloger. Jamadin vivait d'illusions. Bref, il quitta Romeuse par le chemin vicinal de Richebourg, passa sous la petite colline abrupte où s'élèvent ces baraques et ces vieux wagons, mais il avait pris bientôt un raccourci qui le mena dans le voisinage de l'entrepôt Descaumets.

C'était un après-midi tout empli par les délices de la sai-

son, les oiseaux, les fleurs, les bourdons, la grande fraîcheur des peupliers.

— Sale type, sale type, se mit à répéter Jamadin dès qu'il aperçut de loin le toit de tôle.

Il ne put se garder de faire un léger détour avec le dernier espoir de trouver Descaumets au milieu de ses chiffons et de le jeter à la rivière.

Je dis que les herbes ondulaient dans le beau vent de l'été pour saluer le ciel où filaient les oiseaux, mais si Jamadin s'enchantait de cette splendide cordialité des prairies, il n'en était que mieux enclin à croire que Descaumets devait faire ce jour-là un plongeon dans la rivière et même rester au fond de l'eau, s'il y avait une justice.

— Sale individu, redit Jamadin, lorsqu'il arriva devant la baraque.

La porte était fermée. Il donna de grands coups de poing dans la porte.

— Ouvre moi, sacré imbécile. Il faut que je te dise au revoir dans les règles.

Mais le silence. Les peupliers se mirent à frissonner légèrement comme s'ils riaient. Jamadin regarda les peupliers, et soudain les feuilles s'immobilisèrent à la façon des gens qui reprennent leur sérieux, dès que celui dont ils se moquent se tourne de leur côté. Tandis que Jamadin faisait le tour de la baraque, les peupliers chantèrent de nouveau à mi-voix. Oui, ce chant semblait idéal et rappelait vivement à Jamadin que Jeanne Lanorie était une admirable fille. Serait-il impossible de revoir Jeanne, ou de la secourir? Comment la retrouver? Jamadin pensait qu'il devait demander tout au moins quelques renseignements à Descaumets avant de le flanquer à l'eau. Il résolut de l'attendre, étant persuadé que l'homme allait venir d'un moment à l'autre. Pour occuper le temps il entra par la brèche du pignon sud, et il examina les lieux. De ce côté certes on ne risquait pas de surprendre Descaumets, car des sommiers crevés, des monceaux de laine sale, des paillasses étaient entassés jusqu'au toit. Jamadin se gratta la tête. Enfin il s'assit au milieu d'un tas de crin végétal et s'adossa nonchalamment à une paillasse. Par la brèche il voyait le soleil qui jouait dans les herbes. Des papillons apparaissaient comme des flammes.

Il alluma une cigarette. Donc s'arranger pour sauter à la gorge de Descaumets et lui faire dire, avant de règler son compte, où s'était réfugiée Jeanne Lanorie. Descaumets pouvait avoir reçu une lettre de Jeanne.

Jamadin regardait le pré couvert de soleil là-bas, comme si le pré allait s'ouvrir devant les pas familiers de Jeanne. Elle

devait maudire Descaumets qui l'avait abandonnée, et elle était bien capable de revenir, un jour ou l'autre, lui demander quelques explications. Si elle revenait Jamadin s'élancerait au-devant d'elle. Il lui ferait tout comprendre enfin, et ils partiraient ensemble sans s'occuper d'autre chose que du monde librement ouvert devant eux. Il travaillerait pour elle.

Jamadin avait jeté sa cigarette par l'ouverture et il s'était endormi. Comment aurait-il pu imaginer une joie pareille s'il n'avait pas dormi profondément? A force de passer des nuits sans sommeil avec la pensée d'une fille, on devient abruti, et soudain on s'asseoit dans un lieu tranquille et on se met à ronfler. Il faut rattraper le sommeil de toutes façons.

Il s'éveilla vers la fin de l'après-midi, écarquilla les yeux, alluma une nouvelle cigarette. Déjà l'ombre des coteaux s'allongeait, et le soleil avait reculé vers des friches éloignées mais plus éclatantes que les prés qu'il éclairait tout à l'heure. Jeanne! C'était elle! De nouveau il venait de s'endormir, mais sans avoir pris cette fois la précaution de jeter sa cigarette.

Quand il s'éveilla le vieux crin végétal, où il s'était enfoncé comme dans un fauteuil, se consumait doucement à la façon de l'amadou, tandis que des flammes léchaient la paillasse au-dessus de son épaule. Jamadin sauta sur ses pieds. Il avait simplement le dos un peu roussi. Alors il se mit à piétiner le tas de crin, et il donna des coups de pied dans la paillasse. Bien loin d'étouffer le foyer, comme il s'y attendait, ce fut le signal qui fit jaillir jusqu'au toit une formidable gerbe d'étincelles. Une seconde après les flammes se mettaient à gronder.

— Rien à faire. Foutons le camp, dit Jamadin à voix haute.

Il franchit en hâte l'ouverture ménagée dans le pignon et rejoignit son chemin. Mais, au lieu de suivre la vallée, il monta dans les collines, jusqu'à un lieu aride, couvert de légers buissons. Il s'arrêta, et il aperçut la baraque qui flambait au fond des prairies. Il répéta : « Rien à faire, » et à ce moment il entendit un pas derrière lui.

Le lieu vague où il se trouvait communiquait bizarrement avec le faubourg, bien qu'il en fût assez éloigné. C'était en cheminant le long de ces terres incultes, peuplées de genévriers, que les gens du faubourg se rendaient à la forêt pour chercher du bois mort ou cueillir des champignons. Bref, comme une allée de chasse seigneuriale, mais assez peu visible, à eux réservée. Jamadin ne fut donc pas étonné de rencontrer ici un homme du faubourg. Néanmoins il frissonna. L'homme c'était Darchat, un ami de Descaumets, Émilien Darchat,

un rouquin qui avait la gueule de travers et les yeux comme des fleurs. Cependant ses yeux ne souriaient pas. Il regardait Jamadin d'un air soupçonneux :

— Il y a le feu chez Descaumets, dit-il.

Jamadin considéra longuement l'incendie :

— Je me disais aussi, commença-t-il.

— Si je savais que tu y sois pour quelque chose, coupa Émilien.

Il fit un geste de menace et dévala le long de la colline. Bah ! Jamadin considéra une dernière fois les flammes qui semblaient reprendre leur vigueur dans la soirée. Il s'éloigna, et parvint sur le plateau où il retrouva un chemin au milieu des blés verts. D'ici on ne soupçonnait pas même l'existence de la vallée. Les cultures s'étendaient à perte de vue jusqu'au soleil couchant. Jamadin oubliait déjà cette petite friture de chiffons. Certes il avait eu tort, mais il sentait une espérance sauvage, où Descaumets ni même Jeanne n'avaient rien à voir maintenant. Il marcha une partie de la nuit. Ce fut seulement vers 2 heures du matin qu'il se coucha dans un fossé.

Il se remit en route vers 10 heures, et au début de l'après-midi il traversa le petit bourg de Villenauxe. Il entra dans un bureau de tabac pour acheter des cigarettes et un journal local. A quoi bon acheter ce journal? Mais il y lut tout de suite ce qu'il s'attendait à lire.

L'entrepôt Descaumets avait brûlé entièrement, et le propriétaire qui triait sa marchandise avait été surpris par le feu.

L'église de Villenauxe se mit à vaciller, lorsque Jamadin leva les yeux. Devant lui il y avait aussi un gamin qui ricanait :

— Tu la fermeras, ta gueule? lui cria Jamadin. Puis il reprit sa lecture.

Descaumets était un peu pris de boisson sans doute, d'après une allusion du journal. Il serait arrivé vers les 4 heures dans sa vieille bagnole, et il avait même commencé à la charger de quelques ballots de chiffons. Puis il était rentré dans le hangar, ayant pris probablement la décision de cuver son vin. On supposait encore que, réveillé par l'incendie et constatant que ses habits prenaient feu, il s'était élancé au dehors. Pour le reste les faits parlaient d'eux-mêmes, expliquait la feuille. Descaumets s'était jeté dans la rivière et fut aussitôt saisi par une congestion. On le retrouva voguant au fil de l'eau vers Romeuse.

Jamadin fut bouleversé par cette conclusion, parce qu'il avait souhaité flanquer Descaumets à l'eau. Mais pourquoi avait-il oublié, au moment où lui-même s'était hâté de

s'éloigner du feu, que Descaumets avait pu venir, et se trouver au fond de la casserole?

Jamadin avait fourré le journal dans sa poche et s'était accoudé à un mur bas, surmonté d'une grille, devant un beau jardin. Parmi les massifs on voyait des touffes de gueules de loup pâles et roses, affreusement prétentieuses. Descaumets ressemblait à une gueule de loup, vivant de fumier, cosmétiqué comme un danseur, inconséquent malgré le métier sérieux et nauséabond qu'il exerçait. Mais pourquoi n'aurait-il pas eu le droit de vivre longtemps encore et de respirer le soleil? Si Jeanne Lanorie n'avait pas été si folle!

Jamadin se dit aussi qu'il devait retrouver Jeanne Lanorie. Il croyait qu'une vie merveilleuse continuait de les appeler elle et lui, quoiqu'il n'eût pas un sou en poche, mais une ombre de crime sur la conscience.

Il fallait continuer, voilà tout. Et il continua, gagna quelque argent à Sézanne chez un horloger, parcourut la région pour s'informer de Jeanne Lanorie, finit par apprendre qu'elle avait émigré vers le Midi, peut-être à Avignon. Jamadin se rendit à Avignon, et deux ans plus tard un représentant en vins, originaire de Romeuse, et qui voyageait de ce côté, put lui donner l'assurance que Jeanne Lanorie avait eu un fils, et qu'elle était morte dans un hôpital de Marseille.

Jamadin consentit à travailler de temps à autre, mais au cours des années il fut de plus en plus tourmenté par le désir de revenir à Romeuse. Comment était-il possible que tout fût fini? Personne ne s'occupe fort heureusement de ce que pense un Jamadin. Des centaines de Jamadin continueront toujours à rêver de par le monde sans se préoccuper de ce qu'édicte la raison officielle des peuples cultivés.

Jamadin n'était pas difficile en ce qui concerne le logement et la nourriture. Il avait une inclination pour la campagne, quoiqu'il fût obligé bientôt de choisir pour résidence, à cause de son travail, des centres industriels comme Saint-Étienne ou Saint-Chamond où il demeura très longtemps. Il lui arrivait de partir pendant deux jours sur les crêtes, à travers les taillis fouettés par le vent, ou le long des gorges brûlantes. Un jour il prit la décision de poursuivre sa promenade jusqu'à Romeuse. Alors douze ans de vie machinale et diverse avaient passé, depuis le jour où il avait mis le feu au hangar de Descaumets. Il avait quelque argent mais il se crut obligé, pour des raisons d'économie, d'accomplir un voyage assez difficile, tantôt faisant un long parcours à pied, tantôt prenant un train ou un car et s'arrêtant parfois pendant un mois ou deux dans une ville où il trouvait quelque ouvrage.

Sa dernière étape fut Nogent-sur-Seine, et il arriva, vers

la fin d'une après-midi, sur le bord du plateau qui domine la vallée où la petite rivière fraîche et hâtive file sous les peupliers, vers Romeuse. C'était un peu plus tôt dans la saison qu'au jour de son ancien départ. Autant d'abeilles, autant d'oiseaux, mais l'herbe des prés encore basse. Il descendit vers les grands prés. Aucun changement. La végétation marécageuse empêchait qu'on utilisât ces terres d'une façon rationnelle, et le progrès de l'agriculture ne s'était pas encore manifesté en ces lieux. Pourtant on aurait pu établir des canaux de drainage.

Jamadin avait alors une quarantaine d'années. La guerre, bien des ennuis, et divers plaisirs avaient passé. Tout cela ne faisait que rendre plus présente l'époque où Descaumets était un jeune gandin, Jeanne Lanorie un peu folle, et Jamadin lui-même aussi stupide et enivré de vie que les autres.

Les prés. Les premières fleurs. Au niveau de l'herbe la terre apparaissait par endroits. Du hangar Descaumets il ne restait absolument rien. Jamadin retrouva difficilement le lieu car les arbres avaient grandi, et cela changeait les perspectives. Toutefois, en prenant pour point de repère un coude de la rivière il réussit à déterminer les limites exactes de la maison. Pourquoi venait-il d'abord chercher cela?

Mais il ne cherchait rien. Une simple promenade. Il y a bien des gens qui passent leur vie à se promener (en travaillant de temps à autre), et à fumer des cigarettes. Jamadin donna un grand coup de pied dans une touffe d'herbe qui sauta en l'air, déracinée. Même pas une trace de cendres sous les racines.

— Mon vieux Descaumets, murmura Jamadin.

Juste à ce moment il entendit un bruit léger tout à fait étonnant en ce lieu. C'était comme des pièces de monnaie qui sonnaient. Il eut la certitude absolue que c'étaient des pièces de monnaie. Il sentit alors un frisson qui lui montait le long du dos, et, à l'extrémité de ses doigts, comme des aiguilles qui le piquaient douloureusement.

Jamadin regarda autour de lui avec attention. Après tout, si le fantôme de Descaumets s'amusait à ses dépens, il était dans son droit. Les prairies restaient désertes. A perte de vue pas un caillou qui eût pu faire retentir le plus léger choc. Il y avait ces peupliers alignés, peut-être une centaine de peupliers. Puis Jamadin songea tout de même à la rivière. C'était peut-être le clapotis des eaux qui l'avait surpris de cette façon. Hélas il ne subsistait pas le plus petit souvenir de Descaumets ni de l'ancienne histoire, pas même un fantôme. Alors il entendit encore un bruit de menue monnaie. On aurait dit la sébille qu'agite un mendiant.

Les peupliers, l'herbe et le ciel. Rien d'autre bien sûr. La rivière ne pouvait produire ces sons métalliques. Un oiseau chanta. Jamadin haussa les épaules et s'apprêta à s'éloigner. Comme il examinait une dernière fois les lieux, il aperçut une butte de terre derrière les lignes du gazon. Il regarda de plus près et il vit qu'on avait creusé là une petite tranchée, probablement avec un bâton. Jamadin haussa encore les épaules, mais ses épaules restèrent suspendues, comme s'il tendait le dos à une menace invisible. Il lui avait semblé cette fois qu'on lui agitait la sébille aux oreilles. Jamadin tourna ensuite lentement la tête vers la gauche.

Adossé au prochain peuplier, à quelques pas de là, un gamin le regardait en souriant. Le gamin tenait une boîte de conserves qu'il secouait de temps à autre avec satisfaction.

— Qu'est-ce que vous fichez ici? dit le gamin. C'est pas à vous ce champ.

— C'est pas à moi, reconnut Jamadin. Qu'est-ce que tu as dans ta boîte?

Jamadin s'était approché, et le gamin lui montrait une boîte de conserves où tintaient des boutons de toutes sortes, en bois, en corozo, en métal, des grands boutons de pardessus, certains qui avaient pu appartenir à une tunique de hussard, d'autres enfin en cristal brillant.

— J'ai trouvé tout cela ici en creusant, dit le gamin.

C'était un enfant d'une douzaine d'années, sommairement habillé, et mal chaussé. Son visage demeurait aimable.

— C'est à ça que tu t'occupes, au lieu d'aller à l'école? demanda Jamadin.

— Je ne vais pas à l'école, dit le jeune garnement. Ça vous intéresse ces boutons?

Jamadin en effet semblait fasciné par les boutons de cristal.

— Je ne pensais pas à cela, murmura-t-il.

— A quoi est-ce que vous ne pensiez pas?

— C'est toute une histoire. Si tu veux, je vais te la raconter. Comment t'appelles-tu?

— Anatole.

— Moi aussi je m'appelle Anatole, dit Jamadin.

— Racontez-moi l'histoire, dit Anatole.

— Eh bien ! mon ami, dit Jamadin après avoir médité pendant une ou deux minutes, tu vois ces roseaux devant la rivière, tu vois ce peuplier, et puis cette grande ortie là-bas. Eh bien ! trace une ligne entre cette ortie et le peuplier, et reviens sur la rivière. Puis encore... Eh bien ! là il y avait autrefois une grande et magnifique maison.

Elle appartenait, disait Jamadin, à un marchand qui ven-

dait des habits, des sommiers, des paillasses, des pendules, des clous, des lustres et même des morceaux de locomotives.

— Raconte-moi tout, dit le gamin.

— Le toit de la maison s'élevait aussi haut que ces branches que tu vois, et dans la prairie on voyait un chemin parfaitement empierré où passaient les voitures de l'industriel qui avait aussi une villa dans Romeuse.

On ne distinguait plus ce chemin, mais on pouvait en suivre encore le tracé si l'on se fiait aux sinuosités de la rivière. Jamadin et Anatole s'en allèrent de ce côté, l'homme contant son histoire et le gamin écoutant comme si cela devait expliquer l'origine du monde, par exemple.

Autrefois il y avait un fameux homme qui s'appelait Descaumets et qui venait trier sa marchandise dans la grande maison. Et puis un autre homme était entré par la porte du pignon pour attendre Descaumets, à qui il voulait demander un renseignement. Il avait fumé des cigarettes et des cigarettes, parce que Descaumets tardait à venir et il s'était endormi sur une paillasse, et il avait fichu le feu à la paillasse. La grande maison avait flambé pendant des heures et peut-être toute la nuit. Les flammes montaient plus haut que les peupliers d'alors, moins grands que ceux d'aujourd'hui, mais déjà bien aussi hauts que des clochers d'église.

— Mon vieux Anatole, figure-toi que Descaumets et cet homme-là (un certain horloger) se disputaient à cause d'une belle fille. Elle ne voulait entendre parler que de Descaumets qui se fichait d'elle, mais l'horloger (Jamadin il s'appelait) avait beau la supplier et lui dire qu'il ferait pour elle des choses impossibles. Ce temps-là, mon vieux Anatole, c'était le temps de l'espérance.

Et Descaumets s'était donc flanqué dans la rivière parce que ses habits avaient pris feu.

— Il s'est noyé, puis on n'a plus parlé de rien. La fille aussi est morte après avoir eu un enfant, je crois. Tout a donc disparu même les cendres sous l'herbe. Comprends-tu, mon vieux Anatole?

Le jeune Anatole écoutait avidement, et, de temps à autre, il faisait tinter les boutons dans sa boîte.

— Laisse donc tes boutons tranquilles, disait Jamadin agacé.

— En quoi ça vous intéresse mes boutons? demandait le gamin.

Jamadin réfléchit. Ils étaient parvenus à l'extrémité des prairies, devant un petit bois qui masquait la route. Le bois silencieux, les prairies désertes toujours.

— Ces boutons-là, ceux en cristal, ressemblent aux boutons

d'une robe que portait Jeanne Lanorie. Elle s'appelait Jeanne Lanorie.

Le gamin leva vers l'homme ses yeux soudain plus brillants.

— C'est vous, Jamadin? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Moi je m'appelle Anatole Lanorie.

C'était comme si une flamme avait soudain jailli de la prairie. Le gamin était tout tremblant. Jamadin aussitôt s'émerveilla de constater à quel point il ressemblait à Jeanne, du moins à son souvenir. Il songea que cette rencontre n'avait rien d'extraordinaire, puisque le fils de Jeanne devait fatalement revenir vivre à Romeuse dans sa famille. L'étonnant restait que le jeune Anatole se fût trouvé dans la prairie de Descaumets justement ce jour-là. Mais Jamadin croyait peut-être en Dieu, et il accepta les choses comme elles étaient.

— Douze ans, dit-il, ça fait un temps bien long. Alors, raconte moi ton histoire.

— Je n'ai pas d'histoire, répondit le gosse.

Il habitait chez un oncle depuis son enfance. On ne lui parlait jamais de Jeanne Lanorie. Il savait seulement aussi que son père c'était un chiffonnier, dans le genre de Descaumets, mais en moins bien.

— Qu'est-ce qu'il fait ton oncle? demanda Jamadin.

— Un peu de tout.

C'était facile à imaginer. Le jeune Anatole vivait au petit bonheur dans une famille de gens qui avaient mille métiers, travaillaient aux betteraves quand ça se trouvait, pillaient les champs, les bois et les poulaillers, sciaient les bûches des vieilles dames, et somnolaient cependant un jour sur trois. Il fallait du cran pour vivre encore ainsi à notre époque.

— Si tu voulais, et si j'arrivais à gagner de l'argent par ici, conclut Jamadin, je t'emmènerais bien en voyage avec moi, dans le Midi par exemple, ou dans l'ouest (je ne suis pas fixé).

— Vous voyagez alors? demanda Anatole.

— Je voyage quand je peux, dit Jamadin.

Le petit bois était agité par le vent. Il poussait là des anémones et du muguet.

— Tu ne peux pas te figurer combien j'ai du plaisir à voir ces fleurs-là en ce moment, reprit Jamadin.

— Moi aussi, dit le gosse. Venez avec moi. Vous me raconterez encore des histoires.

Et à partir de ce moment ils cheminèrent ensemble comme de vieux amis. Les gens qui se rencontrent ainsi, par aventure, deviennent souvent les meilleurs amis du monde, tout au moins

pendant quelques heures. Ils étaient fort satisfaits d'eux-mêmes et de cette belle soirée, un peu bouleversés par ils ne savaient quoi. Le ciel pâlissait et restait pur comme du cristal. Ils ne pouvaient pas parler. Une sorte d'exaltation sans doute : on serait toujours ensemble, etc. Bref des phrases qui passent rapidement dans la tête et dont on ne croit pas un mot. En tout cas ils ne dirent rien tandis qu'ils montaient la pente raide qui mène au faubourg. Ils n'eurent même pas le temps de se souhaiter le bonsoir, car il y eut cette affaire que la police connut et publia.

Comme ils arrivaient à la croisée des sentiers, juste derrière le premier wagon du faubourg, ils virent un grand diable dressé en haut de la pente, et qui tenait à la main une bouteille à moitié pleine. Quelque ivrogne.

— Bonjour Monsieur Darchat, s'écria le gamin.

Jamadin se souvint aussitôt du nom et de l'homme. Il recula un peu. Le gamin sentit que quelque chose allait de travers.

— Je te regardais venir de loin, mon fils, lui dit Darchat d'une voix rauque. Comment s'appelle ce gommeux qui est avec toi?

— Il s'appelle M. Jamadin, dit le gosse.

Alors Darchat entra dans une fureur que le vin expliquait beaucoup mieux que les commentaires qu'il débita :

— Jamadin, le type qui a brûlé la maison de Descaumets, et qui a noyé ce vieux copain de Descaumets. Attrape toujours.

Il avait déjà lancé la bouteille avec une force assez grande. Jamadin tomba la tête dans l'herbe, une jambe sur un sentier, une jambe sur l'autre. Le gamin s'enfuit. Darchat disparut derrière le wagon. Puis le silence du faubourg, des champs, du soir de mai. Enfin, une demi-heure plus tard, la police alertée par quelque commère.

Donc à l'endroit même où la tête de Jamadin avait reposé on aurait pu voir (dans la semaine qui suivit) quelques anémones et deux brins de muguet. Anatole Lanorie était venu les planter. J'espère seulement que Jamadin est encore bien vivant, que lui et le jeune Lanorie se sont retrouvés et que tous les deux ont été ressaisis par cette espérance qui ne peut être détruite, pour peu qu'on ait connu le hasard et la beauté des choses.

ANDRÉ DHÔTEL.

# LA RUBRIQUE DU MOIS

## *LES ESSAIS*

### *ÉTUDES SUR LE TEMPS HUMAIN*
de Georges POULET.

I. — SANS LA GRACE, TEMPS DE DIEU...

Fonder la critique littéraire sur la notion que les écrivains possèdent du temps, qu'ils fassent ou non de cette conception personnelle l'objet de leurs réflexions, est une idée neuve dont ces *Études sur le temps humain* (1) prouvent la fécondité. L'ouvrage de M. Georges Poulet vient de remporter le prix Sainte-Beuve pour l'Essai. Outre une Introduction, il est composé de dix-huit chapitres consacrés chacun à un grand auteur, de Montaigne à Proust. Obligé de sacrifier des œuvres importantes, le critique a choisi selon ses prédilections. C'est ainsi qu'il étudie Fontenelle mais pas Vauvenargues, Diderot mais pas Laclos, Constant mais pas Stendhal, Vigny mais pas Hugo, Gautier mais pas Nerval, Flaubert mais pas Balzac, Baudelaire mais pas Rimbaud. Une nouvelle série d'*Études* étant annoncée sous le titre *La Distance intérieure*, nous pouvons espérer que certaines de ces omissions seront réparées. Toute une vie de travail ne suffirait du reste pas à épuiser une mine aussi riche. On aimerait bien avoir découvert soi-même une idée directrice susceptible de nous conduire si directement au cœur de n'importe laquelle des œuvres littéraires qu'il nous plairait d'examiner. Le choix de M. Georges Poulet a un sens qui n'est pas pour nous déplaire. Il signifie que l'auteur s'est délibérément placé hors de l'optique chère à notre époque. Sa formation comme ses goûts ne sont pas ceux aujourd'hui à la mode. Il n'est point question de Lautréamont, figurez-vous, ni même de Kafka. C'est à ne pas croire. Sade n'est cité qu'à sa vraie place, Kierkegaard dit son mot, en passant, mais

(1) Éd. Plon.

avec modestie. Si Freud n'est pas nommé, il intervient pourtant au détour d'une page sur Descartes et il se trouve justement que cette apparition masquée est ce qu'il y a de moins convaincant dans le livre. L'auteur des *Méditations* rêva, paraît-il, un jour qu'on lui faisait cadeau d'un melon. Et M. Poulet d'y voir un symbole « cachant une réalité toute sensuelle et même sexuelle ». Comme si un melon devait obligatoirement signifier dans un rêve autre chose que ce qu'il est ! C'est dommage : à ce melon près, l'essai de M. Georges Poulet sur le temps n'aurait été aucunement marqué par les lieux communs de son temps. Mais une seule défaillance de cet ordre, c'est peu de chose, de nos jours, alors que toute la critique littéraire (je parle de la plus intelligente) non seulement n'essaye pas de fuir cette sorte de poncif mais s'y complaît.

La nouveauté du propos, l'abondance des citations exaltantes, la subtilité des commentaires, tout dans ces *Études sur le temps humain* concourt à nous enchanter. C'est une idée très simple que celle de M. Poulet. Tellement simple que personne n'y avait encore songé, tout au moins pour l'exploiter systématiquement. Puisque l'homme est plongé dans le temps, il ne peut rien écrire qui ne sous-entende cette immersion ininterrompue. Pas d'acte ou de pensée qui ne se situe ou ne se réfère à tel moment précis de la durée. La clef proposée s'adapte donc automatiquement à tous les textes et l'on ne s'étonne pas de la facilité qu'a M. Georges Poulet à trouver autant de citations qu'il lui en faut. La notion de durée est toujours sous-jacente, que Montaigne écrive : *Je ne peins pas l'être, je peins le passage;* Descartes : *De ce que j'ai été un peu auparavant, il ne s'ensuit pas que je doive maintenant être;* ou Pascal : *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé.* Étant entendu que le temps qui est ici et là engagé est moins le temps élémentaire de la grammaire ou des horloges que celui, beaucoup plus complexe d'une certaine expérience intérieure soit en cours de développement, comme dans les notations précitées de Montaigne et de Descartes, soit arrivée à son plus haut point d'épanouissement et à sa récompense, comme dans la célèbre phrase du *Mémorial* de Pascal.

De l'idée que les écrivains se font du temps et qu'ils expriment même lorsqu'ils croient nous entretenir de tout autre chose, M. Georges Poulet essaye de tirer l'essentiel de leur philosophie personnelle. Au contact des textes placés sous cet éclairage se révèlent, nous dit-il, « les rapports qui existent entre les inquiétudes de l'âme et les spéculations de l'esprit et s'éclaire jusque dans le fond ce qui fait une philosophie : œuvre non seulement de la partie purement intellectuelle de l'être, mais de l'être tout entier. » Il est pour tous les hommes un temps humain indépendant du temps physique et pour chaque homme une qualité particulière de temps humain. C'est ici qu'apparaît dans toute sa féconde originalité la nouvelle méthode d'investigation qui nous est offerte. Montaigne, partant de la conscience momentanée qu'il a de lui-même et décidant de s'y tenir en renonçant à savoir ce qu'il est, (*Je peins le passage*...) finit par entrer en communication

avec *l'être,* lequel écrit M. Poulet, « n'est point une entité métaphysique mais l'acte continu d'une pensée sur les choses et sur la durée. » Descartes fuit tout ce qui est du temps pour s'attacher à la seule quête de la vérité, mais il retrouve avec épouvante dans sa vie affective une discontinuité fondamentale (*De ce que j'ai été un peu auparavant...*), la vie n'étant rien qu'une perpétuelle défaillance de la connaissance : si bien que l'auteur des *Méditations* ne se délivre du vertige qu'en prenant conscience autrement que de façon abstraite de cette réalité absolue conçue comme activité simple et instantanée, Dieu. Pascal, commençant à construire la durée avec la seule aide de la raison, découvre que le temps réside d'abord dans la transmission des idées acquises, mais que c'est un passé sans âme, un temps sans vie ; de la notion de temps rationnel il s'élève donc à celle de temps naturel qui est fait d'invention, non d'acquis ; seulement ce temps là échappe à la conscience à mesure qu'elle s'en saisit, il nous paraît indigne de nous qui avons la nostalgie d'une réalité plus pleine et plus riche : aussi le seul moyen de salut apparaît-il à Pascal de renoncer à anticiper sur l'avenir et à regretter le passé pour se satisfaire du présent, mais d'un présent qui déjà rejoint l'éternité, puisque nous nous appliquons à vouloir ce que Dieu veut. Tous les temps se confondent ; il n'y a plus de temps : *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé...* C'est la grâce, dont M. Georges Poulet écrit qu'elle est « le temps de Dieu ».

On excusera le côté schématique de cette première analyse : elle résume déjà près de quatre-vingts pages de subtile critique où il n'est pas une phrase qui ne fasse avancer la démonstration. Nous en arrivons maintenant à Molière, chez qui la prise de conscience de tel ou tel ridicule est, nous dit-on, un moment de rupture qui perturbe l'ordre de la durée humaine, mais sans compromettre les spectateurs, le comique apparaissant comme « la perception d'une brisure éphémère et locale au milieu d'un monde durable et normal ». Puis voici l'auteur de *Polyeucte,* le drame cornélien se présentant comme une action de la volonté nue exerçant son action en rompant un précaire équilibre de tendances ; celui de *Phèdre,* le drame racinien résidant en l'intrusion d'un passé fatal au sein d'un présent qui cherche désespérément à s'en rendre libre ; celui de *la Princesse de Clèves,* qui tente de reconstituer en dehors du temps unique de la passion une durée véritable avec son passé et son futur. Je passe sur Fontenelle et sur l'abbé Prévost, pour en arriver à Rousseau sur lequel il sera sans doute bon de s'arrêter un peu. Mais voici qu'une lassitude me prend.

## II. — Le travail du temps est toujours le même.

En dépit de ce que ces prises de conscience eurent d'irremplaçable, qui furent toutes tentées par des êtres supérieurs à la moyenne humaine, un certain caractère commun de banalité finit par nous frapper. D'un auteur à l'autre, il est des constantes,

déjà sensibles au point où nous nous trouvons et dont le caractère monotone ne fera que s'accentuer dans la suite de l'ouvrage. Bien des citations réunies par M. Georges Poulet coïncident dans le fond et presque dans la forme :

*La réflexion ne sert qu'à rendre l'homme malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés et l'empêche de jouir du présent; elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination et le tourmenter par les désirs, — et l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance...*

De qui est-ce? (C'est un petit jeu dont l'essai de M. Poulet nous donnera quelques occasions.) De Rousseau. Pascal déjà avait dit la même chose. Mais voici Benjamin Constant : « C'est la réaction du passé et de l'avenir sur le présent qui fait le malheur. » Lamennais : « Je fuis le présent par deux routes, celle du passé et celle de l'avenir. » George Sand : « Le présent n'existait pas pour moi, l'occupation de ma vie était de me tourner sans cesse vers les joies perdues ou vers les joies encore possibles. » Et Valéry lui-même : « Nous consistons précisément dans le regret ou le refus de ce qui est, dans une certaine distance qui nous sépare ou nous distingue de l'instant. » Aussi bien s'agit-il d'un jugement lié de si près à la nature des choses qu'il a sans doute préexisté en nous à tous les livres. Parce que le vertige du temps est au cœur de l'expérience humaine, toutes les façons d'éprouver cette angoisse se recoupent peu ou prou. Jamais, dans aucun essai critique, nous n'avions vu, non seulement Pascal et Rousseau, mais, plus insolitement encore, Pascal et Diderot, Pascal et Constant, Pascal et Valéry se ressembler à ce point. La méthode de M. Poulet découvre soudain son côté faible. Malgré la variété de ses références et l'intelligence de ses commentaires, un sentiment de déjà connu, trop connu, désenchante notre lecture. Sous cet identique éclairage partout répandu les plans se fondent, le relief s'efface, les perspectives se faussent. Ces hommes uniques cessent précisément d'être uniques en ce point commun de la condition humaine où tous ils sont *travaillés par le temps*, comme Benjamin Constant, et ce travail de sape est toujours le même.

Je viens de noter un de ces lieux (de rencontre) communs. Il en est d'autres. La célèbre remarque de Pascal sur *la suite des hommes considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement*, réapparaît chez Constant, chez les saint-simoniens, chez George Sand, sans oublier naturellement Baudelaire. Quant à cette prise de conscience de l'éternité au sein même de l'instantané, à cette possession momentanée de l'éternité, que nous avons déjà rencontrées chez Pascal, dont nous savons qu'elles sont familières aux mystiques, nous découvrons qu'à peu près tous les auteurs cités par M. Georges Poulet les ont connues. Cela va de la mystique déjà profane de Rousseau dont *la douce extase absorbait toute la durée et la rassemblait en un point comme celle de l'éternité* et de l'enchantement de Diderot où, *dans le temps suspendu, l'homme devient comme éternel*, jusqu'à Paul Valéry (encore) *vivant plusieurs vies d'hommes en l'espace d'une heure.* (...)

*Non! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes! Le temps a disparu; c'est l'Éternité qui règne, une éternité de délices*, en passant par les *grands jours de soleil* de Flaubert et les expériences plus ou moins artificielles de Baudelaire : *Cette imagination dure une éternité. Un intervalle de lucidité avec un grand effort vous permet de regarder à la pendule. L'éternité a duré une minute.* Sans oublier la plus banale littérature. Et, naturellement, notre propre témoignage : car nous ne sommes pas si démunis que nous nayions tous reçu cette récompense en un jour privilégié de notre vie. A quoi M. Georges Poulet me répondrait sans doute que chacune de ces expériences est malgré tout irréductible, que Valéry ne nous enseigne pas la même chose que Pascal, que nous avons des leçons différentes à recevoir de Rousseau et de Proust. Et si je lui oppose un nouveau rapprochement qui semble d'abord me donner raison, c'est peut-être que je m'en tiens à un examen quelque peu superficiel des textes.

*La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais; je ne me sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude...*

*Et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais; j'avais seulement dans sa simplicité première le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes...*

La première citation est de Rousseau, la seconde de Proust. S'il y a rencontre dans la prise de conscience de l'élémentaire, la réaction de la personne ainsi dépersonnalisée par l'évanouissement ou le sommeil est absolument autre : là le bonheur, ici l'angoisse; là l'état de nature considéré comme un idéal alors qu'il apparaît ici comme la pire catastrophe dont peut être menacé le moi.

## III. — De la pervenche a la madeleine.

Nous sommes allés à la suite de M. Georges Poulet (mais probablement sans qu'il l'ait voulu) de la différence de chaque écrivain à ce qu'il a de commun en tant qu'homme avec ses semblables. Puis nous avons dû convenir qu'avec les mêmes mots ils ne disaient pas tous la même chose. Par l'entremise des mêmes auteurs, et parfois des mêmes textes, nous sommes donc repartis en sens contraire pour nous retrouver à la fin au point dont nous étions venus : celui de la plus grande originalité. Et d'autant plus grande (nouvelle découverte où nous parvenons maintenant) qu'ils semblent parfois davantage se ressembler. Car s'il arrive,

comme nous avons vu, que nos psychologues se répètent, il advient aussi qu'insolitement ils répètent en quelque sorte une pièce non jouée, à peine conçue encore et qui ne sera pas mise au point et créée par eux. Je veux dire que dans ce fonds commun de l'angoisse humaine et que sous l'apparente banalité des termes apparaissent çà et là quelques vues annonciatrices d'œuvres philosophiques ou littéraires futures que nous croyions sans précédents. Ce qui, à l'originalité propre des auteurs considérés, superpose une originalité au second degré. Certes je savais que notre actuelle philosophie de l'absurde avait de grands prédécesseurs antérieurs à ceux que l'on nomme habituellement, Benjamin Constant, entre autres ; et j'ai moi-même eu autrefois recours à certaines pages de lui aujourd'hui réutilisées par M. Poulet. De même n'ignorais-je pas que bien avant Bergson et Proust on pouvait trouver des textes où l'essentiel de leur pensée était déjà en puissance ; et j'ai cité un jour un bref passage de Chateaubriand où tout Proust était préfiguré. (Tiens ! Chateaubriand est un des sacrifiés de ce livre et c'est bien dommage...) Mais avant de lire ces *Études sur le temps humain*, je n'aurais pas cru à l'existence de tant d'exemples analogues. M. Georges Poulet renvoie parfois à Bergson et à Proust ; pas aussi souvent toutefois qu'il le pourrait. Sans doute fait-il confiance à notre culture et nous laisse-t-il le soin de conclure seuls. Il est en effet inutile de se référer à Bergson, tellement le rapprochement s'impose, lorsqu'on donne un texte comme celui-ci :

*Je suis porté à croire que tout ce que nous avons vu, connu, aperçu, entendu; jusqu'aux arbres d'une longue forêt, que dis-je? jusqu'à la disposition des branches, à la forme des feuilles et à la variété des couleurs, des verts et des lumières; jusqu'à l'aspect des grains de sable du rivage de la mer, aux inégalités de la surface des flots, soit agités par un souffle léger, soit écumeux et soulevés par les vents de la tempête; jusqu'à la multitude des voix humaines, des cris d'animaux et des bruits physiques, à la mélodie et à l'harmonie de tous les airs, de toutes les pièces de musique, de tous les concerts que nous avons entendus, tout cela existe en nous à notre insu.*

Ces lignes sont de Diderot. Et ces autres de Rousseau, dont je pourrais également me dispenser des ouligner le caractère proustien avant la lettre :

*En entrant dans la chambre qui m'était destinée, je la reconnus pour la même que j'avais occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect je sentis une impression que j'aurais peine à vous rendre. Je fus si vivement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étais alors : dix années s'effacèrent de ma vie. (...) En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux.*

Plus connu est l'épisode de la pervenche qui rappelle soudain à Jean-Jacques la même fleur vue dans sa jeunesse lorsqu'il revenait aux Charmettes, « l'impression d'un si petit objet » suffisant à le replacer dans l'état d'âme qui était le sien à cette époque

lointaine. Un si petit objet? Un rien, dira Flaubert en se référant lui aussi, entre autres riens, à une fleur : « Un rien, la moindre circonstance, un jour pluvieux, un grand soleil, une fleur, un vieux meuble me rappellent une série de souvenirs... » Et Emma Bovary, trouvant sur une ancienne lettre de son père un peu de la cendre dont il avait coutume de sécher son encre, le revoit « se courbant vers l'âtre pour saisir les pincettes », puis retrouve « des soirs d'été tout pleins de soleil » et mille « illusions perdues continuellement le long de sa vie, comme un voyageur qui laisse quelque chose de sa richesse à toutes les auberges de la route ». C'est bien le temps perdu de Proust. Et pourtant ce n'est pas lui. Nous ne devons pas nous contenter de ces approximations. Il faut de nouveau rompre le rythme de notre réflexion et ne plus nous satisfaire des ressemblances, pas même de celles qui étant en quelque sorte avant la lettre sont à l'honneur de certains préfigurateurs. Avant Proust, le temps perdu n'était retrouvé qu'à la faveur d'un fugace souvenir affectif. Nous avons entendu Rousseau parler d'une impression qu'il aurait eu peine à rendre s'il avait essayé. Et certes il tentait le sauvetage, mais il faisait sa résurrection aussi éphémère qu'avait été sa sensation. Le temps retrouvé demeurait discontinu. Minutes sauvées; temps perdu. Alors que Proust recrée à force de travail et de génie la continuité primitive d'une durée morte et pourtant à jamais vivante. Le goût de la madeleine, ce n'était à l'origine comme la vue de la pervenche, qu'une sensation lourde de souvenirs. Le narrateur la recueille sans l'isoler du milieu qui avait été le sien, tel un jardinier arrachant une plante avec ses racines et la terre qui l'entoure. (Comparaison un peu usée mais ici fort éclairante.) Seulement il ne peut s'agir pour un écrivain que d'une totale reconstruction. « Tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. »

C'est le mérite de M. Georges Poulet que de montrer combien cette commune expérience de la mémoire affective fut différemment exploitée selon les auteurs. Ce qui l'empêche de confondre Proust non seulement avec Rousseau mais avec les romantiques. Avec Ramond trouvant dans l'odeur d'une violette la jouissance de plusieurs printemps. Avec Musset, dont la jeunesse le long des buissons chante au bruit de ses pas. Avec aussi les autres romanciers du souvenir, Flaubert, Loti et même Bourget. Tout cela n'allait pas tellement de soi puisque nous avions cédé un moment à la tentation de nous attarder aux traits communs de ces auteurs irréductibles. Les voici tous réintégrés dans leur domaine inaliénable et fortifiés de nouveau dans leur différence essentielle. Proust ferme la boucle, dans lequel notre auteur décèle une sorte de synthèse rétrospective de tous les temps de la pensée française depuis ses origines. Sans oublier cette durée qui n'appartint qu'à lui, à laquelle son génie sut donner comme une forme palpable, si bien que pour la première fois sans doute dans l'histoire de l'homme, le temps ne fut perdu que pour mieux être retrouvé et sauvé.

CLAUDE MAURIAC.

## JEAN MISTLER ET LE GROUPE DE COPPET

Pour reprendre une expression d'Albert Thibaudet, on pourrait dire que Jean Mistler appartient au « groupe de Coppet ». Il a pour ami Benjamin Constant et pour mère spirituelle Mme de Staël. On ajouterait volontiers à ces noms ceux de Sismondi, Bonstetten et Barante pour l'esprit et pour la politique et de tous les romantiques allemands pour la sensibilité, le goût du rêve et du fantastique. Enfin celui de Gobineau, si Gobineau avait vécu à la même époque que Corinne. Tout cela définit un certain climat intellectuel et moral : c'est en effet autour de cette Genève staëlienne que se situe l'œuvre de Jean Mistler, qu'il s'agisse de critique, d'essai ou de pure fiction.

Son amitié et sa vénération pour les écrivains du groupe de Coppet lui permettent de ne pas être rebuté par la plus ingrate des besognes, comme aussi par la plus nécessaire et qui devrait prévenir toutes les autres, celle de l'établissement du texte. On ne saurait mieux résumer ses efforts dans ce domaine qu'il le fait lui-même dans la préface de son édition critique des *Liaisons dangereuses* (1) : « La désinvolture avec laquelle les textes célèbres de notre littérature ont été traités touche souvent au scandale, et l'on souhaiterait de voir faire une loi pour protéger les chefs-d'œuvre des Lettres comme il en existe pour protéger les monuments historiques. En restituant le *Journal intime* de Benjamin Constant, nous avons mis en lumière les tripotages affreux que des héritiers abusifs font subir aux œuvres posthumes ; pour *les Pléiades* et *la Renaissance* de Gobineau, nous avons redressé des textes défigurés du vivant même de l'auteur par la négligence des protes. Aujourd'hui, nous donnerons pour la première fois le texte correct et les variantes exactes des *Liaisons dangereuses.* »

On peut affirmer sans exagération que l'on découvre *les Pléiades*, tant les premières éditions ont été fantaisistes et tronquées. Les erreurs sont moins considérables dans *les Liaisons dangereuses*, mais on nous donne cette fois les variantes : quelle enquête fascinante de suivre les repentirs de style ou de pensée de Laclos ! Qui n'a pas vu le manuscrit à la Bibliothèque Nationale, recouvert de cette écriture menue, serrée, régulière, qui devient microscopique dans certains feuillets, ne peut se faire une idée du caractère, du tempérament de ce capitaine d'artillerie écrivain à l'occasion.

Le plus important des travaux critiques de Jean Mistler est la publication du *Journal intime* de Constant qui comprend une partie inédite. Notre auteur a eu la bonne fortune de se voir

(1) L'édition de Laclos comme celles de Constant, de Gobineau et de Chamfort, ont paru aux Éditions du Rocher, Monaco. *Grands et petits chefs-d'œuvre*.

prêter une copie de la seconde partie de ce *Journal;* nous sommes donc en présence d'une édition partiellement originale. Cela nous réjouit d'autant plus que les pages en question relatent l'amour ardent et sans espoir de Constant pour Mme Récamier. Jean Mistler prépare un livre sur cet écrivain, mal connu, défiguré par une critique sans scrupule, et qui n'a pas encore conquis la place qui lui est due. Quand on lui aura fait justice, on verra ce que lui doit Mme de Staël et quelle part il peut revendiquer dans la composition de *De l'Allemagne* aussi bien que dans la constitution de cet esprit de Coppet qui a influencé la littérature de toute la première moitié du siècle.

Science, patience, scrupuleuse honnêteté, Jean Mistler possède toutes les qualités requises pour donner des éditions critiques qui respectent les chefs-d'œuvre et prennent place dans les bibliothèques de nos Universités et chez les gens cultivés.

Il suffit de citer les titres de ses essais pour confirmer notre point de vue, son appartenance à la Genève staëlienne. C'est d'abord : *Madame de Staël et Maurice O'Donnell* (Éd. Calmann-Lévy, 1926), *Vienne* (Éd. Hachette, 1931), puis *Hoffmann le fantastique* (nouvelle édition chez Albin Michel, 1950). Ce dernier livre est une réussite. L'esprit de Hoffmann, chez qui l'attrait du monde enchanté se mêle à celui de la musique pour former une vie exemplaire, revit à travers l'évocation qu'en donne Jean Mistler. « Dans ses bonnes pages, Hoffmann rappelle à la fois Rousseau et Voltaire, Sterne et Swift, et il annonce Poe, Baudelaire et Villiers. Il faudrait, pour caractériser son génie, dire qu'il a d'une part un esprit ironique et humoristique et une curiosité infatigable de la réalité : le don d'observation du peintre et le don de déformation du caricaturiste — d'autre part, une nervosité maladive qu'augmentent encore l'abus du vin et l'habitude de veiller des nuits entières. Entre ces deux côtés de son génie, la musique fait le pont et lui permet de tout transposer du réel au fantastique. Hoffmann n'a jamais été fou, mais, pendant toute la dernière partie de sa vie, il a eu la terreur de le devenir, et il a écrit ses contes à la fois pour se délivrer de cette obsession et pour s'y complaire, avec une délicieuse et secrète horreur » (pp. 188-189).

Jean Mistler a écrit d'excellents contes fantastiques et l'on peut avancer que toute son œuvre de fiction se situe dans la gloire de Hoffmann. Il excelle dans un dosage habile de fantastique, de cocasse et d'un peu de satire, comme nous le voyons par *L'Homme invisible* (dans *La Maison du docteur Clifton*, 1932) et par *Le Vampire* (Éd. du Rocher, 1944). Les récits de pure épouvante comme *L'Ami des pauvres* et *La Ligne droite* (toujours dans *Le Docteur Clifton*) lui conviennent aussi. Un humour glacé recouvre alors le récit comme un vernis et lui donne une séduction singulière. Ce sont cette sécheresse volontaire et pudique, cet aspect sérieux, pincé, cette pointe de dandysme, tout autant que la forme classique de la nouvelle (l'écrivain rapporte une histoire à lui racontée ou dont il a été le témoin ou qu'il résout par hasard) qui rappellent Hoffmann.

Comme Hoffmann enfin, dans *le Chevalier Gluck* et dans

*Don Juan*, Jean Mistler a abordé la nouvelle musicale avec *la Symphonie inachevée* (Éd. du Rocher, 1950). Il donne sa revanche à Schubert, une revanche ignorée de Schubert lui-même qui était bien trop bon pour se venger sur une autre jeune fille des mépris que lui avaient infligés Thérèse Grob et Caroline Esterhazy. L'auteur suppose qu'une jeune fille de Gratz, ravissante, mais infirme, aime Schubert d'un amour sans espoir et qu'elle en meurt. Après la disparition du musicien, un ami de ce dernier, Anselme Huttenbrenner pour réjouir les derniers jours de la malade, orchestre les deux derniers mouvements d'une sonate de Schubert, en si mineur comme la symphonie, et achève cette partition qui pour la postérité demeure « l'inachevée ». La jeune personne meurt au cours du concert, Huttenbrenner déchire les deux mouvements apocryphes. On le voit, le thème de la nouvelle est heureusement trouvé. Les éléments de la biographie réelle s'entrelacent avec ingéniosité à ceux de la fiction, si bien que le récit restitue sinon la lettre, du moins l'esprit de la vie de Schubert et le sens de cette musique à la fois légère et angoissée, toujours si particulière de rythmes et de mélodies.

Sauf quand il s'abandonne à l'émotion comme dans cette nouvelle musicale, ou à l'effusion du rêve dans la vie réelle comme dans les mystérieuses *Dictées de la nuit*, l'œuvre de Jean Mistler respire l'amertume et le *desiderium temporis acti*. Qu'il s'agisse de la satire politique du *Veau d'or* ou des considérations sur la chute des empires et la fin de la civilisation qui font l'arrière-plan de son roman hongrois *Ethelka* (Éd. du Rocher, 1946), partout se retrouvent ce dégoût et ce regret. Un des personnages de ce roman déclare : « Le XX^e^ siècle a fini en juillet 1914, cher monsieur, vous vous en apercevrez bien vite en Europe centrale. »

Il serait plus juste de dire que le XIX^e^ siècle a fini en 1914 et que le XX^e^ n'a commencé qu'en 1918 : entre les deux, une solution de continuité, la Grande Guerre. Mais ce n'est pas seulement le XIX^e^ siècle qui est mort en 1914, c'est aussi ce système d'idées politiques élaboré par Mme de Staël et par son groupe, mis au point ensuite par l'école doctrinaire, et qui peut se résumer de la manière suivante : libéralisme royaliste, traditions genevoises et sympathies anglaises. La Société des Nations qu'aurait tant applaudie Corinne en a montré l'irrémédiable décrépitude. On peut le regretter, mais nous vivons pourtant et il nous faut bien composer avec le siècle comme avec nos infirmités. Si le paysan de Lucrèce ne sait pas que notre monde doit périr comme les autres :

*Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire*
*Ad capulum, spatio ætatis defessa vetusto,*

Jean Mistler, lui, ne le sait que trop et partout il décèle l'odeur de la décomposition.

MARCEL SCHNEIDER.

# BURNHAM MACHIAVÉLIEN

La marque de la souveraineté
est la faculté de décider.

James BURNHAM.

C'est peut-être à dessein que le dernier livre de James Burnham *The coming defeat of communism (La Prochaine défaite du communisme)* a été présenté au public français sous le titre *Pour vaincre l'impérialisme soviétique* (1) qui, moins optimiste, suggère une idée d'effort et de volonté propres à exercer notre curiosité en faisant appel à notre énergie. (Il y a aussi cette substitution du terme « impérialisme soviétique » au terme « communisme » qui ne peut être qu'intentionnelle. Pour un Américain, impérialisme soviétique et communisme sont une même chose, un même *fait;* pour un Français, le premier terme est une dégradation du second et dévoile une imposture, un *mensonge.*) Aussi, loin de le trahir, cette traduction ramène-t-elle l'ouvrage de Burnham à d'exactes proportions qui sont celles du journalisme. Encore ne doit-on pas entendre journalisme dans un sens restrictif et péjoratif. Tant de grands livres politiques contemporains sont nés du journalisme, qu'il faut bien admettre que ce genre d'expression ait imposé une manière de voir et de concevoir où ces activités de l'esprit, que sont l'analyse et l'induction, peuvent s'exercer. Le journalisme et la politique trouvent dans la *circonstance*, cette conjonction de l'instant et de l'événement, un même champ d'expérience. L'œuvre politique de Burnham est le type de l'œuvre de circonstance, aussi bien dans son inspiration que dans ses conclusions. Déjà *L'Ère des organisateurs* (2), qui fit un certain bruit, tenait son originalité plus de l'analyse que de l'invention de nouveaux rapports ou de nouvelles formules sociales. C'était une description dynamique de l'organisation de l'économie et du travail tels que pouvait les imaginer un esprit très averti et bon observateur de la réalité.

Une telle œuvre est fragile ; incertaine pour autant qu'elle constitue un « programme d'action ». Sa durée n'est point contenue dans sa valeur propre, mais suspendue à l'avenir. Il y a des œuvres politiques qui survivent à des défaites, à leur échec dans la réalité historique du moment (celle de Platon, par exemple). L'œuvre politique de Burnham survivrait-elle à une défaite de la politique américaine? Tout au plus dans sa partie analytique pourrait-elle servir à une étude très fragmentaire de l'histoire contemporaine ; dans sa partie « programme » elle périrait absolument (ou ne survivrait que dans le ridicule — un peu comme le slogan : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts. » La force n'est jamais ridicule, a dit Napoléon qui s'y

(1) Éd. Calmann-Lévy.
(2) Éd. Calmann-Lévy.

connaissait, mais la prétention à la force demande une épreuve immédiate). Ce serait le comble pour Burnham si l'ère des organisateurs devait être celle des organisateurs soviétiques et si la prochaine défaite du communisme devait être la victoire de l'impérialisme soviétique.

Or, cela Burnham ne paraît pas l'ignorer. Il sent bien que la survivance et même la valeur présente de sa politique est liée à la survivance de son pays et par conséquent à sa politique actuelle. Il le sent avec force. De là une certaine anxiété qui se mêle à son optimisme et n'est pas sans grandeur. Grandeur qui, n'a rien de « prophétique » puisqu'en définitive elle laisse au libre arbitre de l'homme le choix de son destin : nulle puissance obscure ou catastrophique issue de l'histoire, nul déterminisme unique, matérialiste ou idéaliste, ne pouvant résister à l'analyse complète et minutieuse des faits politiques. Toute la question est là : l'homme moderne capable de voir est-il capable de vouloir (On pense à cet instant au livre de Thierry Maulnier, *Violence et conscience*, qui s'achevait sur ce dilemme.)

Incontestablement, il y a du savant chez James Burnham. Sa juste prétention est *de rendre possible une science objective de la politique et de la société comparable dans ses méthodes aux autres sciences empiriques* (1). C'est pourquoi il a voulu réhabiliter Machiavel et ces Machiavéliens modernes qui ont nom Mosca, Michels et Pareto — s'efforçant de définir les principes d'une politique machiavélienne dont *Pour vaincre l'impérialisme soviétique* est une bonne illustration, quoique terriblement contingente.

James Burnham devra à la vieille civilisation d'Occident — comme celle-ci lui devra peut-être en retour — d'avoir retrouvé certains principes politiques qui ont une réalité durable. *Il est à remarquer que Machiavel est plus généralement mal jugé en Angleterre et aux Etats-Unis que dans les pays d'Europe continentale. C'est sans doute naturel parce que la qualité distinctive de la politique anglo-saxonne a toujours été l'hypocrisie et que l'hypocrisie s'effraye toujours de la vérité.* (Les Machiavéliens.)

... Tout de même, c'est une chose étrange que cette faiblesse d'esprit d'un grand nombre d'Européens qui ne prendront en considération cette réhabilitation de la pensée machiavélienne que parce qu'elle leur sera venue d'un conseiller de la Maison Blanche.

JEAN-YVES CHEVALLIER.

## NEUTRALITÉ ET UNION EUROPÉENNE

*Soyons neutres* (2). Tel est le titre, un peu provocant, d'une plaquette que M. Nantet a écrite au mois de juin dernier. Le cours des événements que nous avons vus se dérouler depuis, n'a

(1) *Les Machiavéliens.* (Éd Calmann-Lévy).
(2) Éd. I. A. C.

fait que rendre son actualité plus pressante et la guerre qui, ainsi que le prévoyait l'auteur, a éclaté en Asie donne un intérêt urgent au problème qu'il pose.

M. Nantet est connu des lecteurs de cette revue. Son style est véhément, pétulant, avec des images familières, pittoresques, parfois un peu déconcertantes en un aussi grave sujet. Mais il change quand il veut de ton et la seconde partie de son essai, où il expose les obstacles à une fédération européenne, est rédigée de la plume simple et grave d'un écrivain politique. Fort justement, l'auteur note à côté de l'opposition résolue et acharnée des communistes les réticences, à première vue surprenantes, de nombre de socialistes et non seulement de ceux de Grande-Bretagne. Au fond, cette réserve est dans la logique du système. En effet, « le plus grave est que le socialisme, intervention de l'État dans le libre jeu de l'économie pour des motifs politiques (justice, sécurité...) semble contraire à tout effort d'internationalisation ». M. Nantet au fond ne paraît pas s'en émouvoir beaucoup et dans la sérénité avec laquelle sont énumérés les obstacles on croit sentir — puissions-nous nous tromper — que la foi en l'union de l'Europe manque. Et la conclusion de l'auteur, au terme de cet essai très vivant, vigoureux, un peu irritant quelquefois par trop d'assurance, mais toujours intéressant et plein d'idées, ne se laisse que difficilement saisir. Évidemment il veut épargner la guerre à notre fragile Europe, et cela même si la guerre attendue éclatait entre Russie et États-Unis. Cela, qui ne le souhaiterait avec lui? Mais comment atteindre ce résultat? Avouons que nous aurions hésité à définir trop nettement ce que l'auteur paraît vouloir démontrer si nous n'en avions pas trouvé l'expression sous la plume de l'illustre philosophe qui présente la plaquette au public. Se gardant, reconnaissons-le, de faire sienne cette conclusion, M. Gilson le résume dans les termes suivants :

« La thèse qui court à travers le livre n'est pas que l'Europe doit être neutre, mais qu'elle l'est dans la mesure où elle existe, de sorte que, pour elle, être et être neutre soient tout un. » Et pourquoi donc? M. Gilson continue sans crainte d'accentuer le paradoxe : « L'Europe dont on nous parle ici ne se propose d'être forte pour être neutre, ce qui passerait peut-être sa sagesse ; on nous dit au contraire qu'elle est neutre parce qu'elle est faible. » Comprenons-nous bien? Ce serait dans notre faiblesse que serait notre chance. Ainsi sans doute n'aurions-nous pas la tentation d'attaquer. Mais notre puissant voisin qui, lui, ne jouirait pas du même privilège ne courrait-il pas risque de succomber à cette tentation? Pourquoi? puisque notre faiblesse ne pourrait lui inspirer aucune crainte. Précisément parce que cette faiblesse lui inspirerait un excès de confiance en sa propre force. Comme nous le suggère le préfacier on demande à réfléchir.

Reprenons la pensée de l'auteur. Pour lui l'Europe, déficitaire en produits alimentaires et en matières premières, surabondante en population, n'est pas une proie tentante pour les impérialismes rivaux ; c'est en Asie que ceux-ci doivent se heurter et voilà pourquoi il nous est possible de nous tenir à l'écart. Remarquons

que lorsque M. Nantet écrit, la guerre de Corée n'a pas encore éclaté. L'événement semble donc lui donner raison. Il est vrai que les ressources naturelles, encore mal exploitées, de ce continent, l'état social et moral des populations, la réserve de travailleurs et de consommateurs qu'elles présentent, ouvrent un large champ à des visées révolutionnaires comme à des visées mercantiles. N'oublions pas trop vite cependant que des foyers d'incendie subsistent en Europe : l'Allemagne, plus particulièrement Berlin, l'Autriche, la Yougoslavie. Mais négligeons-les provisoirement et admettons que les hostilités s'enveniment de plus en plus en Asie. L'opinion occidentale, plus particulièrement en France, voit là un double danger de guerre. Le premier, c'est d'être entraîné directement dans ce conflit, d'avoir à se battre en Extrême-Orient. C'est celui auquel pense aussi M. Nantet et, afin de s'en prémunir, il est prêt à dénoncer le pacte de l'Atlantique. Mais ce n'est nullement par l'effet de ce pacte que nous serions entraînés dans un conflit extrême-oriental. Le pacte de l'Atlantique, et le nom qu'on lui donne le dit bien, ne comporte engagement de concours réciproque — concours qui lui-même ne suppose pas l'aide militaire automatique — que dans la zone occidentale, la zone de l'Atlantique. Ce n'est donc qu'au profit des États de l'Europe occidentale, puisque c'est eux par nécessité géographique qui pourraient être attaqués sur ces bords de l'Atlantique, que le pacte peut jouer. Ce n'est pas évidemment que ses avantages soient unilatéraux ; les États-Unis qui ne pourraient voir sans danger mortel pour leur propre sécurité un empire immense, en pleine expansion, s'installer sur les côtes de l'Atlantique, ont un intérêt évident et urgent à encourager les États riverains à résister à l'infiltration, à la pression, éventuellement à l'agression. Ils ne peuvent y parvenir que par l'engagement d'apporter le cas échéant une aide sans réserve. Si ce pacte peut avoir pour résultat d'encourager en Europe une politique agressive contre l'U. R. S. S. nous le verrons dans un instant. Constatons tout d'abord que ce n'est pas par lui que nous serions pris en Extrême-Orient dans l'engrenage militaire.

Nous pouvons y être pris au contraire par l'effet de l'obligation que comporte notre adhésion à l'O. N. U. La guerre de Corée en est précisément un exemple, conduite par les U. S. A. au nom de l'O. N. U., sur mandat de l'O. N. U. avec des contingents au moins symboliques fournis par les membres de l'O. N. U.

Il y a plus et beaucoup plus. En fait, nous sommes déjà engagés dans la guerre d'Asie. Nos troupes se battent en Indochine contre un ennemi qui obéit aux mêmes suggestions, plus ou moins lointaines, qui reçoit le même concours que celui en face duquel se trouvent les Américains. D'un jour à l'autre, la guerre d'Indochine peut brusquement s'amplifier. C'est nous qui pouvons avoir à faire appel à la solidarité occidentale. M. Nantet ne s'explique pas clairement sur ce point. Nous entrevoyons cependant son opinion quand il écrit que si les États-Unis nous aident en Indochine cette aide peut signifier, non pas la paix, mais la prolongation de la guerre. Discrètement, c'est bien la question du repli en

Asie qui est suggérée ici. Les derniers mois ont démontré l'urgence de la poser et d'y répondre ; responsabilité redoutable pour les gouvernements et aussi pour tous ceux, dans les partis, dans la presse, au Parlement, qui peuvent influer sur la décision à prendre. L'heure de l'option est arrivée ; il est même déjà tard ; mais c'est alors que devant la gravité du choix on finit par ne rien choisir et c'est la pire des solutions.

Revenons à notre opuscule et admettons qu'en présence d'une guerre asiatique nous évitions d'une façon ou d'une autre d'être engagés. Reste le second danger qui inquiète l'opinion. Les Américains étant solidement et peut-être pour longtemps accrochés dans le bassin du Pacifique, n'allons-nous pas voir l'U. R. S. S. en profiter pour reprendre en Occident l'expansion interrompue depuis 1947? M. Nantet croit que non, à moins qu'elle ne se juge menacée par les puissances occidentales. On peut faire valoir en faveur de cette hypothèse optimiste un certain nombre de raisons. L'Europe occidentale ne serait pas un champ d'expansion favorable à un peuple jeune et dynamique. Dans le cas d'une guerre générale, ses installations industrielles ne seraient que peu utiles parce que leur concentration les rendrait particulièrement vulnérables aux attaques aériennes et à la bombe atomique. La garde de ses rivages occuperait plus d'hommes que la ligne des Carpathes, des Sudètes et de l'Elbe ; encore faudrait-il distraire des effectifs pour assurer la surveillance des populations hostiles. Et puis, jusqu'où la Russie, une fois engagée dans cette voie ne serait-elle pas amenée à étendre son occupation? Pourrait-elle laisser à l'ennemi la disposition de bases aussi proches que les îles Britanniques, l'Espagne, les îles méditerranéennes, bientôt l'Afrique du Nord? Que de lignes à tenir, de points à garder, de côtes à fortifier. Le gouvernement de Moscou ne redouterait-il pas l'influence sur ses troupes et son personnel de populations plus évoluées, habituées à des conditions de liberté, de confort, à un niveau de vie bien supérieurs? Bref les arguments ne manqueraient point, avec ceci de commun à tous qu'ils supposent qu'un peuple en plein effort de guerre et son gouvernement ne seraient dirigés que par les conseils de la sagesse. Il aurait alors commencé par éviter de s'engager dans la guerre.

Or c'est en vertu du dynamisme propre à la guerre que celle-ci commencée à l'est mettrait bientôt l'Occident en danger. Les conquérants ont mauvaise conscience ; l'inquiétude les tourmente ; quelque prudent que l'on soit, ils s'imaginent qu'on nourrit de noirs desseins à leur encontre. Vraisemblablement, pendant longtemps, les Américains n'auraient en face d'eux sur les fronts asiatiques que des indigènes, conseillés, entraînés, encadrés peut-être par des Russes, mais qui puiseraient leur force avant tout dans leur nombre, leur dilution, leur long entraînement à la misère. Les troupes russes resteraient disponibles en Europe et dans le Proche-Orient. Au lieu de succomber à la tentation d'envahir des pays riches de produits manufacturés, de machines, d'outillages de toutes sortes, calmeraient-elles l'impatience redoublée des partis communistes, modéreraient-elles les Allemands de l'est

pressés de saisir l'occasion pour reconstituer le Reich? Les usines occidentales seraient bien précieuses pour soutenir l'effort de guerre et, après tout, grâce à quelques précautions, moins vulnérables qu'il ne paraît. L'exemple de la dernière guerre l'a démontré puisque l'aviation anglo-saxonne, opérant à partir de bases rapprochées sur une zone relativement réduite n'a causé aux usines allemandes que des dégâts peu importants en regard des pertes subies par la population et des destructions d'habitations.

Encore admettons-nous que le développement du conflit asiatique ne serait pas favorisé par le Kremlin précisément pour aider l'exécution de ses desseins en Europe. De pareils desseins, abstraction faite de tout prosélytisme révolutionnaire sont dans la tradition politique des tsars que les Soviets n'ont jamais reniée et qui s'est toujours accordé avec l'expansion en Asie. On ne peut s'empêcher de penser à certaines illusions de 1939.

Malgré toutes ces objections, considérons qu'un conflit asiatique nous laisse des chances de neutralité et des chances de neutralité durable, non pas limitée aux premiers mois de la guerre. Ces chances il faut les saisir. Mais est-ce notre faiblesse qui nous les assurera?

« Il ne faut pas tenter le diable » est un des axiomes les plus sûrs de la sagesse des nations. Il y a un peu ou beaucoup de diable en chacun de nous et M. Nantet nous accordera qu'il est fortement concentré dans les gouvernements. Les raisons pour l'U. R. S. S. de ne pas se jeter sur l'Occident ont leur valeur. Elles en auront d'autant plus que l'entreprise serait plus difficile. Il faut que l'on sache l'Europe décidée à se défendre et pour se défendre il faut qu'elle soit armée. Défense difficile à conduire avec nos propres ressources, mais, si elle est amorcée, elle amènera le concours américain. C'est alors seulement que la perspective d'une guerre immédiate sur le front occidental pourrait faire réfléchir l'agresseur. Nous voyons l'objection : un armement européen réalisé grâce à l'aide américaine inquiétera les Russes ; ils le sauront dirigé contre eux et ils prendront les devants. Évidemment, il sera dirigé contre eux ; actuellement on n'imagine pas d'autre agresseur possible et un débarquement en force des Américains ne paraît pas nous menacer. Mais cet armement ne peut être que défensif. Aucun Français, aucun Européen, sauf quelques malheureux appartenant aux populations déplacées à qui la misère aura fait perdre la tête, n'imagine une attaque européenne contre la Russie et ses satellites. Il y a plus. Nous savons fort bien que l'Europe en face de la Russie ne pourra même pas constituer une véritable force défensive ; elle ne pourra exercer qu'une action retardatrice laissant aux U. S. A. le temps d'intervenir. Comment donc pourrait-elle porter ombrage aux Soviets et leur donner à craindre une invasion de leur territoire?

Que M. Nantet renonce donc à son paradoxe. L'Europe est neutraliste par faiblesse, soit ; mais être neutraliste et être neutre cela fait deux. L'Europe ne pourra être neutre que si elle est assez forte pour faire respecter sa neutralité.

Encore cette neutralité serait-elle bien précaire et quels lendemains nous réserverait-elle? Avec des conséquences bien différentes et inégalement funestes, la victoire de l'un ou l'autre des deux grands empires serait la fin de l'Europe.

Aussi l'Europe doit-elle être avant tout pacifique. Elle doit viser moins à maintenir et éventuellement à défendre sa neutralité qu'à soutenir les solutions de conciliation et de paix. Mais cela encore demande qu'elle soit forte ; non seulement de la force que donnent les armes ; mais de l'influence, de l'autorité que donnent l'ordre, la raison, l'unité de vues.

Ces conditions, seule une fédération européenne peut les remplir. Une Europe forte est une Europe unie. Hélas ! Ceux qui la représentent officiellement à Strasbourg, à quelques exceptions près — MM. P. Reynaud, A. Philip parmi les nôtres — n'en paraissent pas convaincus ou font comme s'ils ne l'étaient pas. La carence du Conseil de l'Europe est déplorable. M. Denis de Rougemont le lui dit avec une sévérité qui n'est pas excessive. Ses *Lettres aux députés européens* (1) sont pleines d'une passion généreuse mise au service du plus solide bon sens, des vues les plus justes. Faut-il parler de clairvoyance? alors que tout ce qu'il affirme paraît si éclatant non seulement de vérité mais d'évidence. Les hommes publics seraient-ils les seuls à ne pas le voir? Ou bien n'osent-ils pas agir comme s'ils le voyaient? Mais de quoi donc ont-ils peur? Ne sentent-ils pas que c'est l'aspiration profonde de l'Europe? que le moment est venu et que bientôt il sera trop tard? Qu'ils lisent et qu'ils méditent l'appel de M. de Rougemont. Il dit quelques dures vérités. Il faut les dire et les entendre. Il y a du pamphlet dans ces quelques pages où retentit la voix de l'Europe. D'un pamphlet qu'animent une sourde et juste colère et un esprit singulièrement caustique et mordant, mais qui reste l'expression de l'équité la plus exacte. Que M. de Rougemont ne se décourage pas. Que chacun dans la mesure de ses moyens fasse écho à une voix qui a su dire ce qu'il faut dire, avec le ton qu'il faut. Et les oreilles les plus fermées devront bien s'ouvrir.

FRANÇOIS NICARD.

## A CEUX QUI BLAMENT LES ÉTUDES D'OCCULTISME

Le numéro spécial de *La Table Ronde*, qui présentait au public français certains *aspects de l'occultisme*, choisis parfois non sans quelque méprise, a connu des succès divers. Les honnêtes gens sans prévention ne lui ont point ménagé leurs faveurs. Tels écrivains engagés dans des cabales ou des cénacles ont, au contraire, rendu contre lui des jugements peu gracieux.

Quelle que soit l'hostilité qui divise entre eux ces frères ennemis

(1) Éd. Ides et Calendes.

ils sont unis par le respect qu'ils témoignent tous à Descartes. Ce nom qu'ils laissent volontiers fleurir sur leurs lèvres arrondies, ne désigne pas, d'ailleurs, le mystérieux Breton, qui tenta d'entrer en rapports avec les Rose-Croix et désespéra la sagacité de ses épigones, mais un personnage mythique, une espèce d'Homais né malin, d'idéologue impatient des ténèbres, d'artificier dont les fusées, en vente dans tous les débits de tabac, réduisent à l'inexistence les noirs subterfuges de la superstition.

Ce pseudo-Descartes, que servent les superbes adversaires des curieux d'occultisme, est aussi un dieu-terme. Il leur permet en effet de diviser tous ceux qui leur semblent avoir illustré le génie français en *pré-cartésiens*, *cartésiens* et *post-cartésiens*.

Ils consentent bien à ce que l'on accuse de *frénésie occultiste* les réprouvés qu'ils ne rangent pas dans l'un de ces trois groupes. Ils font de grands éclats de rire lorsqu'on leur récite les pantalonnades spirites de Victor-Marie, comte Hugo. Mais si l'on s'avise, par exemple, de prétendre que les songes de Racine emprisonnaient quelques succubes agressifs ou qu'Auguste Comte se distinguait par sa mentalité de primitif calculateur, leur bile alors s'échauffe et leur cruauté se manifeste.

Nous n'en voulons pour preuve que la malheureuse destinée d'un de nos amis. Ce téméraire, ayant négligé d'obtenir l'assentiment des puissances, eut le pressentiment que Pierre de Ronsard ne pouvait être compté parmi les *pré-cartésiens* du XVIe siècle. Il acquit bientôt la certitude que l'enfant de La Possonnière vivait dans un monde de participations magiques qui le terrorisaient. Il prouva sa thèse irréfutablement.

Cette imprudence, ce non-conformisme, lui attira la haine ingénieuse d'un maître de l'enseignement supérieur qui, luttant contre les évidences, résolut sa perte. Il écrivit contre le pauvre diable une espèce de pamphlet qu'il divulgua de son mieux. Il trépassa, mais son venin autorisé continue à empoisonner sa victime et la fait considérer par les universitaires, soucieux de parvenir, comme une bête lépreuse dont il importe d'éviter l'approche et le contact.

On mesure à cet exemple la malveillance *particulière* d'un homme d'esprit qui refusait d'apercevoir l'inquiétude occulte des poètes de la Renaissance dont il commentait les fantaisies. Hélas ! une telle malfaisance, lorsque l'exercent simultanément les marxistes orthodoxes, les doctrinaires d'Action française et les gardiens des sérails didactiques peut avoir des résultats aussi ruineux que *généraux*. D'une part, elle induit le peuple français à méconnaître scandaleusement la prodigieuse diversité des talents qui furent départis à ses écrivains nationaux ; d'autre part, elle l'empêche de chérir, comme il se doit, une notion de l'homme dont il tirerait un profit immédiat.

En fait, aucun des poètes, aucun des prosateurs, qui ont accru les trésors de notre patrie, ne peut être pleinement entendu si l'on n'étudie, tout d'abord, l'état des sciences occultes à l'époque où ils vécurent. L'une des clés qui ouvre leur cassette est toujours une clé hermétique. Sans elle, resteront toujours à demi-closes

les œuvres des Chrétien de Troyes, des Jean de Meung, des Rabelais, des Ronsard, des Aubigné, des Corneille, des Racine, des Voltaire, des Hugo, des Mallarmé, des Apollinaire, des Breton. C'est là une vérité si simple, si patente que nous éprouvons quelque vergogne à l'énoncer.

Il nous faut l'expliquer pourtant : comme toutes les entités collectives, la France a une âme ; celle-ci est le lieu commun où subsistent des symboles efficaces que le choc des événements fait surgir ou disparaître ; l'âme personnelle de chaque écrivain français puise dans cette âme de la patrie les symboles qui joueront un rôle dans le drame de son salut temporel ; ces puissants motifs donnent un mouvement, un rythme, un style originaux aux expressions de sa raison claire, qui distingue les objets visibles, les classe et les nomme ; or les techniques occultes ont pour fonction d'explorer sans cesse, par les moyens qui leur sont propres, et les âmes nationales et les âmes personnelles, afin de déceler les symboles spécifiques qui les déterminent et les régissent ; il s'ensuit que, si l'on néglige les témoignages rendus par l'occultisme à un temps défini, on ne peut entreprendre un commentaire exhaustif des textes littéraires, politiques, philosophiques, religieux du même temps ; sans le secours de l'occultisme, quoi qu'en pensent ses adversaires, on ne saurait saisir l'économie réelle des ouvrages d'un esprit qui pense pour écrire.

Beaucoup de nos lecteurs, sans doute, pour n'avoir jamais médité sérieusement les lames du tarot, les allégories de l'alchimie, les lignes rameuses de leurs mains nous accuseront de divaguer et vanteront la discrétion de nos pédagogues, de nos matérialistes marxistes, de nos positivistes maurrassiens. Ils se sauront fort bon gré d'être d'accord avec tant de notables. Mais leur satisfaction cessera, s'ils lisent le dernier livre de *Charles Maurras*, ce conte irrévérencieux et hérétique, qui porte un titre où se fût complu la mélancolie de Ronsard : *Le Mont de Saturne* (Les Quatre Jeudis).

Entre maintes fariboles mémorables et mémoriales, on y découvre d'étranges remarques sur la divination. L'auteur, y parlant de lui-même à la troisième personne, déclare avec humour : « Rien ne l'a préparé à l'esprit des prophètes, non pas même un agnosticisme connu. Mais l'inégalité des personnes humaines crée des individus singuliers, infranormaux ou supranormaux, qui en savent plus long que les autres sur nos lendemains comme sur nos lointains, et ces originaux sont maintenant étudiés de près avec une certaine méthode. Il s'en forme, dit-on, quelque chose comme une science, qui essaie d'éclairer de ses faibles lumières la crypte des nerfs et du cœur. Mais elle en est à son aurore pleine de nuages. Il serait bon de la laisser à la troupe des sages, des mystes et des médiums. Pour le moment, c'est l'inconnu, presque l'inconnaissable et l'incommunicable. » Et plus loin : « Les profanes ne voient qu'un jeu de hasard là où paraissent s'affirmer au contraire *les certitudes de la promesse et du rêve* (c'est nous qui soulignons cette formule surréaliste). »

Ces certitudes, si flatteuses soient-elles, il importe de les pré-

parer et de les accueillir avec d'exquises précautions. L'occultisme est un moyen commode à masquer l'indigence de la pensée. Il est facile d'intituler, comme *Geneviève Granger, L'Amour selon les sciences occultes* (Éd. du Dauphin) un recueil d'élévations morales, sirupeuses, anodines pour catherinettes en extase. Mais parfois l'imposture est plus grave et nous nous sentons aussi irrités que Jacques Laurent (voir *La Table Ronde, n*° 36, *pp.* 173 *et suiv.*) par les astucieuses pratiques d'imposteurs qui, altérant l'enseignement de Raymond Abellio, se donnent l'allure de tirer de quelque poème, par prestidigitation kabbalistique, les prétentieux arcanes qu'ils y ont, tout d'abord, arbitrairement inclus.

On ne saurait prévenir avec trop de vigilance les surprises préparées par ces charlatans à fin de capter la bienveillance des amateurs de science occulte. Ces derniers, en dépit des moqueurs, pour se prémunir contre elles, devront ajouter à leurs dons innés une longue patience, une exquise érudition et de sûres connaissances philosophiques. Il leur faudra, à tout moment de leurs enquêtes, disposer d'une idée juste et circonstanciée de l'évolution de l'occultisme depuis les origines jusqu'à leurs jours.

Cette notion directrice, si utile, le petit manuel récent de *Jérôme-Antoine Rony : La Magie* (P. U. F., coll. Que sais-je?) les aidera agréablement à l'acquérir. Nous souhaiterions ardemment, quant à nous, que tous ceux qui raillent les études d'occultisme, réprimant leur crainte de devenir des suppôts de l'obscurantisme, feuillettent ce court traité, léger de poids, mais grave de matière. Ils y verraient comment, au cours des siècles, la raison dénominatrice et distributrice, se sentant, par elle-même, incapable d'un acte créateur, fait peureusement appel au sens occulte, à ses emblèmes, à ses formules, à ses rites, pour ne plus ignorer sur quoi elle se fonde et constituer une sorte d'humanisme impérieux. Soutien et synthèse des efforts conscients de l'homme, la magie, note Jérôme-Antoine Rony « tâche... de réaliser l'idéal de puissance absolue auquel chaque faculté humaine, prise à part, est incapable d'atteindre, mais que leur union pourrait peut-être procurer : si la raison pouvait justifier les apparences qu'engendre l'imagination, elle-même expression des tendances, l'homme serait alors, selon son vieux rêve, le roi de la création ; et la magie, la voie royale de la connaissance et de l'action ».

Assurés des fins de l'occultisme, ceux qui s'intéressent pour lui sans avarice ni démesure, auront également soin de se familiariser avec un lexique dont les vocables, quoi qu'en pensent les rationalistes les plus scrupuleux, ne sont ni vagues, ni équivoques. Certes, depuis plus d'un siècle, aucun répertoire des termes occultes, digne de retenir une attention délicate, n'a paru. Mais pour remédier à l'inconvénient d'un pareil défaut *Marianne Verneuil* publie un *Dictionnaire pratique des sciences occultes* (Les Documents d'Art. Monaco) qui nous paraît recommandable.

L'auteur, en effet, sait presser un argument, écourter une définition, réduire en maximes une sagesse dont elle a éprouvé les divers modes. Elle distingue l'essentiel de l'anecdote. Elle évite la bizarrerie. Elle use d'un art d'écrire aussi peu baroque que

possible. Bref, sur des objets ténébreux par essence, quoique exactement cernés, elle répand des clartés propres à satisfaire les classiques attardés les plus épris de lumière froide. Marianne Verneuil, si elle ne parvient pas à les convertir, les amènera peut-être du moins, par sincérité envers eux-mêmes, à donner du relâche à leur intraitable rigueur.

Il faut, cependant, avouer que l'information de Marianne Verneuil est moins sûre que son talent de lexicographe. Elle ignore souvent la source des documents qu'elle interprète avec bonheur (cf. article : *Table d'émeraude*) la nature des objets rituels qu'elle décrit (cf. article : *Baphomet*) la biographie et les préférences des mages qu'elle cite (cf. articles : *Agrippa* et *Paracelse*) l'origine des Sociétés secrètes dont elle suit les cheminements (cf. article : *Rose-Croix*). Mais ces lacunes ne détériorent guère un ensemble accompli.

Maître des maîtres-mots des sciences occultes, que les curieux ne se hâtent point de céder aux incitations d'une mentalité encore peu experte : ils se perdraient dans le ridicule. Écartant les malsaines tentations de l'Extrême-Orient (auxquelles succombe souvent Madeleine Verneuil) qu'ils étudient les dernières grandes sommes occidentales d'occultisme, parmi lesquelles l'œuvre du génial Paracelse mérite surtout d'obtenir leurs suffrages.

Certes, s'ils ne sont pas aussi habiles germanistes que latinistes, ils se trouveront fort empêchés de comprendre les raisonnements abrégés du Luther de la médecine. Mais du moins, grâce à *Allendy* (*Paracelse, le médecin maudit*, éd. Gallimard) et à *Gundolf* (*Paracelse*, éd. Je sers) pourront-ils en mesurer l'originalité. Il est vrai qu'Allendy comme Gundolf ont le tort de chercher dans les violentes intuitions de Paracelse la justification de leurs propres doctrines. Esprit moins aventureux, le sage *Robert-Henri Blaser*, se gardant de toute impudeur, se contente de livrer aux presses un *Paracelse et sa conception de la nature* (Droz à Genève et Giard à Lille) qui est une très estimable dissertation académique, modérée, exacte, objective, pondérée. Il y démontre, sans le vouloir sans doute, l'actualité des conceptions de son fameux compatriote, et l'intérêt qu'elles présenteraient pour qui voudrait guérir l'âme du monde moderne des terreurs substantielles dont elle est hantée.

Familiers d'Agrippa et de Paracelse, ceux qui prétendent réserver à l'occultisme une place choisie dans leur univers culturel, devront se méfier des mécomptes qu'entraîne toute science purement livresque. Il leur faudrait chercher des initiateurs, c'est-à-dire tenter d'établir un commerce critique entre eux-mêmes et certaines sociétés fermées où les traditions hermétiques ont persisté par transmission directe.

Il est vrai que de telles loges n'ouvrent point facilement leurs portes figuratives. C'est un désir d'initiation qui visiblement engage *Serge* à s'attacher aux pas de ces tribus porte-mystères qui sillonnent l'Europe en tous sens, selon les méandres et les volutes d'un itinéraire imprévisible. Mais son admirable *Magie des bohémiens* (Librairie des Champs-Élysées) si riche en images plas-

tiques et en métaphores littéraires, n'est en somme que la relation d'un échec. Il a beau s'associer étroitement aux tziganes, participer à leurs aventures, imiter leurs mœurs, communiquer aux rites de leur culte public, tirer leurs cartes, évoquer leurs spectres, observer, parmi eux, un cas tragique de lycanthropie suivi de suicide, il ne reçoit jamais aucun de leurs sacrements, il n'en devine ni la matière ni la forme. Il présente au roi des gitans d'aimables requêtes indirectes, mais l'autre lui répond tout à trac : « *Même si le bon Dieu en personne* nous demandait nos mystères, on ne les lui donnerait pas. Tu as compris? »

Nous avons compris, mais il n'en reste pas moins qu'appartenir à une confrérie dont les membres, éclairés par des leçons orales, mettent en commun les résultats de leurs transports, aide puissamment ceux qui tentent l'interprétation occulte des événements humains, poétiques ou politiques. Il semble, en tout cas, que l'ensemble des humanistes aient été membres d'une vaste société, dont Paracelse, l'ami fidèle des bohémiens, faisait aussi partie. Cette fraternité possédait ses signes, son langage et ses symboles, bref : mille moyens de communication par analogies dont on trouve les traces dans la plupart des textes littéraires mis en lumière entre 1350 et 1650.

Ces marques sont si éclatantes qu'elles frappent l'esprit du matérialiste le plus féroce, du néo-classique le plus obtus, du grammairien le plus esclave de la lettre. Comment les déchiffrer? N'est-ce pas un emploi (une vocation) qui concerne tous ceux qui ont appris l'histoire philosophique de la magie et le vocabulaire occultiste, qui ont lu les sommes théosophiques des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, qui ont tenté de participer à une tradition ininterrompue? Ce déchiffrement une fois achevé, n'obtiendra-t-on pas sur les archétypes, qui dominaient ces époques déjà lointaines, des renseignements propres à permettre la constitution d'une véritable anthropologie spirituelle? Nous n'osons pas croire que ceux qui désapprouvent les pérégrinations occultes répondent « oui » sans ambages à ces questions pressantes, nous leur demandons simplement d'y penser de bonne foi.

Pour calmer leurs répugnances et les habituer à considérer la pratique des disciplines occultes comme un précieux auxiliaire de la philologie, nous leur conseillerions de lire patiemment un opuscule d'une cinquantaine de pages, paru au Maroc (Fontana, 47 rue de Provins, Casablanca) sous la signature d'*Henri Just : La Pensée secrète de Bonaventure Des Périers et le sens du Cymbalum Mundi*.

Sans doute n'ignorent-ils point que ce recueil de dialogues, composé dans le sein de la confrérie humaniste que Marguerite d'Angoulême protégeait, oppose à la subtilité des exégètes des difficultés considérables. Lucien Febvre, le plus grand et le plus honnête de nos seiziémistes officiels, l'un des seuls, avec Pierre Jourda, qui s'applique à adapter son intelligence à l'objet qu'elle traite, a eu l'immense mérite de rapporter le *Cymbalum Mundi* à sa source patristique le *Contra Celsum* d'Origène. Henri Just prétend compléter sa découverte et résoudre l'une après l'autre

toutes les énigmes posées par ce libelle irritant. Il l'affirme écrit selon les règles d' « une cryptographie inspirée de la cabbale » et, l'élucidant avec une virtuosité parfois probante et parfois téméraire, parvient aux conclusions les plus excitantes et les plus vraisemblables : que Des Périers est un israélite, que ses brocards sont « l'écho du vieux colloque judéo-chrétien », qu'il appartient à « un petit groupe d'hommes... décidé à faire triompher en Europe une philosophie politique antichrétienne » et ayant « les moyens de toucher ceux qui adhèrent à ces idées ».

Belles inventions! s'exclameront les médisants, mais que nous chaut la guerre des idées à l'époque de la Renaissance : Hannibal est devant nos portes! — Et si les combats de cette guerre des idées qui se livrent sous nos yeux, de cette psychomachie qui mobilise toutes les âmes, seul un occultisme vivifié par la psychanalyse d'un Jung (par exemple) pouvait en décrire les phases et en prévoir les péripéties?

En achevant ce bavardage à bâtons rompus, cette apologie pour les études ésotériques, qui n'arrivera pas à convaincre leurs détracteurs, nous jugeons opportun de citer encore quelques phrases pertinentes de *Jérôme-Antoine Rony*. Puissent-elles suppléer à l'insuffisance de notre exposé! « [Il y a] en notre temps un extraordinaire appétit magique. C'est que nous avons touché au fond du chaos, et d'un chaos à l'odeur de charnier, autrement plus bouleversant que le désordre intellectuel dénoncé entre les deux guerres par « dada » et le surréalisme. L'homme a touché du pied le sol brûlant de l'absurde; il faut qu'il s'en évade sous peine de périr tout entier. Dans un monde infiniment complexe, son angoisse le jette d'abord sur le refuge le plus paternel : son propre cœur, et même si la tentative est absurde, même si l'homme est une passion inutile *(Sartre)*, il y a peu de chances pour qu'il renonce jamais à la seule tentative qui lui promette une domination absolue et une paix définitive. »

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

## *LES ROMANS*

## EXPLORATIONS LITTÉRAIRES

### DOMAINE ANGLAIS

*En descendant juste avant le dîner, Miss Ella Venn, soixante-quatorze ans, vit sa nièce Amanda dans les bras d'un jeune fermier, Harry Dawbarn, qui venait d'entrer dans la maison en passant par le jardin. Cette vue lui fit un tel plaisir qu'elle retourna dans sa*

*chambre en courant : « Oh! merci, mon Dieu, merci! » Elle pleurait presque de joie.*

A peine avais-je lu ces lignes, je me crus dans un roman de Evelyn Waugh. Je vis Miss Venn folle de joie parce que sa nièce se déshonorait et qu'elle pourrait la déshériter. J'imaginai même la vieille demoiselle, vers la deux centième page, amoureuse à son tour ou bien exigeant par testament que son enterrement eût lieu le jour du mariage d'Amanda. Hélas ! il n'en fut rien.

Je lisais seulement un roman de Joyce Cary. Bien accueilli en France par d'excellents juges, cet auteur ne laisse pas que d'être ennuyeux. Je crois comprendre ce qui a pu séduire certains : une fraîcheur d'observation ou de réflexion, une intelligente naïveté qui, sans approcher celle d'un Stephen Hudson, reste une qualité incontestable. On pourrait faire de bonnes citations à propos de *Climats de Lune* (1). Il faudrait préciser ensuite qu'elles sont enchâssées dans un texte assez monotone et très Anglais.

### DOMAINE GUATÉMALTÈQUE

J'ai entendu reprocher à Georges Arnaud (2) d'employer trop de gros mots. C'est évidemment dommage. Ses personnages, qui sont des aventuriers, devraient s'exprimer plus correctement. Au lieu de crier :

*Merde! Et la fièvre jaune? Et le béribéri, l'arthrite des femmes enceintes et le goudougourou... Tu te fous de ma gueule? Dis, Johnny, tu te fous de ma gueule? Mais dis-le, salope? Dis-le, que je te crève! Tu le diras nom de Dieu.*

Ils devraient dire plutôt :

« Zut ! Et le rhume des foins, et l'urticaire et les vapeurs? Je crois, cher, que vous avez tendance à ne pas prendre en considération mes remarques... De simples remarques, cher ami. Et je prierai saint Jean-Baptiste pour qu'il vous fasse changer d'opinion ».

Enfin ! Les choses sont comme elles sont et les dévoyés bien mal élevés. Malgré tout, *Le Salaire de la Peur* se lit d'une traite et je pense, avec Pierre Lœwel, que cette raison prime les autres. Sans doute cet avantage appartient-il aux meilleurs titres de la « Série Noire ». Tant pis pour les auteurs de la série rose : ils n'ont qu'à être plus intéressants.

D'ailleurs, si le livre de Georges Arnaud comporte quelques pages franchement mauvaises, il révèle aussi des pages remarquables qui font très bien oublier les précédentes.

### DOMAINE AMÉRICAIN

Diverses publications récentes et l'excellent petit manuel de M. Jean Simon sur *Le Roman américain au XX^e^ siècle* (3) forment

(1) Éd. Plon.

(2) L'action de son livre *Le Salaire de la Peur* (Éd. Julliard), se passe au Guatemala.

(3) Éd. Boivin.

évidemment un bon sujet pour le critique. Il est excellent, il est très bien vu de déplorer l'influence de Faulkner. Il est recommandé de citer Dreiser, que personne n'a jamais beaucoup lu en France, mais qui fait bonne figure d'ancêtre et de noble vieillard.

Je ne suis pas toujours d'accord avec M. Jean Simon. Il serait injuste de lui reprocher ses jugements, puisqu'il a voulu donner l'opinion moyenne actuelle, sur les principaux écrivains hurons. Cette opinion avoue que Steinbeck est un auteur exagérément fade et sentimental. Des livres comme *La Perle* (1) ou *Les Naufragés de l'autocar* (1) confirment cette croyance. A l'égard de Hemingway, j'avoue ne pas partager l'enthousiasme de M. Simon et qui lui semble personnel, surtout quand il l'applique à *Pour qui sonne le glas*. Où il voit un témoignage du réveil américain, consécutif au gouvernement Roosevelt, je trouverais plutôt avec M. Coindreau un simple scénario, plus ou moins colorié. Par ailleurs *Les Jeunes Filles* de Montherlant ne m'étaient jamais apparu comme des signes du réveil français sous M. Blum ou M. Daladier... On a fait beaucoup de bruit autour du dernier roman de Ernest Hemingway *Across the River and into the Trees* (1) et Alberto Moravia, dans un article retentissant, s'est plu à ranger son auteur dans la catégorie des vieillards démodés. Sans être très admiratif de cette œuvre, elle ne me paraît pas entraîner une telle condamnation. On lit avec un grand plaisir les nouvelles parues en français sous le titre : *Paradis perdu* (1). Elles sont parfois irritantes. Mais avant tout, elles sont des chefs-d'œuvre de technique, d'admirables variations de style. Il n'y a pas de raison pour que la littérature se refuse *aussi* à la perfection instrumentale.

A l'opposé de *Paradis perdu*, on placerait volontiers *Studs Lonigan* (2) de J.-T. Farell, œuvre qui semble ennuyeuse à M. Simon et qui me semble très vivante (je n'ai pas de chance). Nous serons d'accord pour dire qu'il s'agit d'un classique américain, genre d'affirmation qui fait naturellement fuir les lecteurs. Et pourtant on souhaiterait un grand succès à ce livre si juste d'observation, qui ne comporte aucun pittoresque, aucune mollesse, malgré le parti pris réaliste de l'auteur.

Il y aurait évidemment un joli parallèle à tracer entre l'honnête J.-T. Farell et Ernest Hemingway, auquel on reprocherait son adresse. Ce « moralisme littéraire » n'a jamais été plus virulent qu'aujourd'hui. Il s'explique par le besoin de religion, naturel à tous les hommes. Au lieu de s'intéresser à la ponctuation des auteurs, la plupart des critiques s'expriment en termes mystiques et jugent les écrivains sur leurs intentions. Je m'empresse de préciser qu'il ne se passe rien de semblable dans cette revue : *La Table Ronde* choisit ses collaborateurs uniquement dans la jeunesse pieuse, avantage considérable, car cette jeunesse laisse les choses à leur place : la morale aux mains de l'Église et la grammaire aux littérateurs.

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Scribner.

DOMAINE ESPAGNOL

L'œuvre de José-Maria Gironella est déconcertante. Il y a dans *La Marée* (1) plusieurs thèmes et en quelque sorte plusieurs « allures ». C'est d'abord un tableau de l'Allemagne nazi. Il faut y voir aussi, m'a-t-on dit, le réquisitoire d'un catholique à l'égard du fascisme. On conçoit que l'élément descriptif, parfois assez léger, fasse mauvais ménage avec l'aspect grave, sociologique, etc... A vraiment parler, comme ce dernier aspect ne m'est pas apparu, je pense que le problème ne se pose pas.

Le grand mérite de José-Maria Gironella est d'écrire d'une façon très amusante. Sa voie me semble être le roman picaresque, où il sera tout à fait excellent. *La Marée* est un livre brillant, curieusement agencé, qui révèle un écrivain incontestable.

DOMAINE FRANÇAIS

Paul Colin : *Les Jeux sauvages* (2). Cyclopropane en quantité. Chlorure d'éthyle : une trace.

DOMAINE ITALIEN

On a beaucoup parlé de Stendhal à propos du *Bel Antonio* (3) de Brancati. C'est actuellement l'Éloge réglementaire nº 2, l'Éloge nº 1, réservé aux débutants, les comparant à Radiguet. Je crois qu'on a surtout pensé au sujet du roman, qui est l'impuissance d'un jeune Sicilien. Pourtant ce sujet ne ressemble pas longtemps à celui d'Armance. Octave de Malivert était un personnage beaucoup plus romantique ; il savait tirer de son malheur une mélancolie pleine d'élégance et il était entouré de personnes trop bien élevées pour insister lourdement sur les désagréments de sa condition. En fait, Brancati est un très grand écrivain et la drôlerie de ses descriptions, en effet, n'est pas sans rappeler par instants les fantoches ou les comparses de Stendhal. Il n'a pas cherché à écrire un roman sur l'Impuissance, mais il a traité avec bonheur trois thèmes différents qui sont les répercussions locales du fascisme sur une ville de province, le caractère Sicilien et, tout de même, l'infortune d'Antonio. Il passe de l'un à l'autre avec liberté. En somme, à l'Italie pluvieuse, morale ou immorale (c'est tout pareil) de Piovene et de Moravia, nous opposerons, avec Indro Montanelli (4) et avec l'admirable Brancati, une Italie plus drôle, plus touchante parfois et plus variée.

DOMAINE PRIVÉ

On me dira que je n'ai aucun droit à parler du théâtre, ni de Robert Merle. Mais puisque ses pièces viennent d'être imprimées,

(1) Éd. Flammarion.
(2) Éd. Gallimard.
(3) Éd. R. Laffont.
(4) Auteur de *Ici ne repose pas*. (Éd. l'Élan).

je décide de m'en occuper et avec plus de raisons qu'on ne le penserait.

J'ai eu tant de professeurs écrivains que j'ai fini par les considérer comme mes élèves. Ce sentiment est assez naturel. Je suis leur carrière avec affection, sollicitude. Ainsi de Robert Merle, qui n'a certainement aucun souvenir de moi, ce qui rend encore beaucoup plus touchant le soin que je prends de sa gloire. Soin très inutile, au reste, car ce sujet hors ligne n'a pas besoin d'encouragements. J'ajoute qu'en politique je suis réactionnaire et qu'il me semble progressiste, mais enfin, ça, c'est la vie.

Robert Merle réussit ses pièces avec autant de facilité apparente qu'il avait réussi *Week-End à Zuydcoote* (1). La première du recueil, *Flamineo* (1) est inspirée du *Diable blanc* de Webster. L'influence élisabéthaine se retrouve dans une brutalité d'expression qui rend parfois un son discordant au milieu du dialogue impeccable, parfaitement huilé, toujours intelligent, de Robert Merle. S'il y avait un reproche à faire à cette pièce, ce serait de ressembler à *Lorenzaccio* autant qu'au *Diable blanc*. Mais ses qualités l'emportent très largement sur cette légère réserve.

*Les Sonderlings* sont une pièce drôle, qui se situe dans la ligne de l'*Écurie Watson*, adaptée jadis par Maurice Sachs et Pierre Fresnay. Son succès sera très grand dès qu'elle sera jouée, car Robert Merle pense à ses acteurs en composant leur rôle et ses dialogues n'étouffent pas du tout l'action.

En définitive, voilà un élève dont je suis satisfait au plus haut degré.

ROGER NIMIER.

## ROMANCIERS DE L'ESPOIR

Enchaînons... Nous disions donc, le mois dernier — ou du moins nous laissions entendre, pour ne désobliger personne — que l'on était un peu saturé d'une littérature romanesque prenant pour thème essentiel la passion amoureuse, l'Amour avec un grand A... ou avec un h, cet « hamour » dont Montherlant a dit à peu près tout ce qu'il y avait à dire. « *Depuis le temps qu'on les regarde battre,* dit aussi Claude Mauriac, *les cœurs n'ont plus rien à nous apprendre, que par l'intermédiaire des corps.* » Et c'est peut-être ce qui explique le fait que relève François Le Grix (dans les *Écrits de Paris*) : « *De plus en plus, dans le théâtre comme dans le roman d'aujourd'hui, le désir, différencié de l'amour, devient objet d'étude et ressort de drame.* »

Ce fait, mon confrère le déplore : « *Quand un romancier ou un dramaturge de la vieille école* — écrit-il — *s'en prenait à l'amour, il ne s'attardait pas tant à distinguer : c'était tout uniment l'amour, celui du cœur et des sens, l'amour-tendresse ou l'amour-passion...,*

(1) Éd. Gallimard.

*l'amour, enfin!* » Oui, mais justement, c'est que « l'amour, enfin » ça ne signifie pas grand-chose. Et nous n'avons besoin, contrairement à ce que croit François Le Grix, ni de Freud ni de Mme de Beauvoir pour le savoir. Pour savoir que l' « amour-tendresse » et la « passion toute pure » (que confond mon confrère) sont des choses fort différentes, fort différentes entre elles, fort différentes aussi du « tout puissant désir ». Fort différentes, enfin, d'un *autre* amour, auquel pense saint Jean lorsqu'il dit : « *Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort* », et dont il est question dans quelques livres dont je voudrais parler aujourd'hui.

Non, ce n'est pas un paradoxe. Le paradoxe est plutôt, est souvent dans cette confusion qui fait appeler « amour » le margouillis sentimentalo-érotique dont on nous rebat les oreilles, l'aveugle et dérisoire passion de Tristan pour Yseut, de tous les Tristan pour toutes les Yseut de notre littérature, au point que c'est un mot que l'on hésite désormais à employer pour définir ce qui peut se passer de valable et de bonne qualité entre deux êtres humains. L'aboutissement de cet « amour »-là, c'est précisément la mort. Non point nécessairement la mort des amants, vieux thème romantique, issue *noble* du « désir sans fin », factice sublimation d'une autre mort, sans gloire celle-là — la mort de la passion arrivée à son terme et mourant de lassitude, d'inanition, d'ennui ; mourant, simplement, de se découvrir sans objet.



Mais ce n'est pas tout, de nier la passion, de la mettre en échec, comme elle le mérite. Henri Calet le fait, dans son dernier livre, *Monsieur Paul* (1). C'est peut-être l'une des raisons, d'ailleurs, pour lesquelles ce livre n'a rencontré qu'une faveur mitigée : à s'en prendre à certains mythes, on s'expose à bien des mécomptes... Je veux bien que *Monsieur Paul* ne soit pas un « grand » livre (il paraît environ un « grand » livre tous les dix ans). Je veux bien que sa composition soit un peu lâche, et que, par exemple, le récit picaresque des aventures de jeunesse de son héros apparaisse surajouté, plaqué sur le reste, inutile. Je veux bien encore qu'il y ait, parfois, quelque chose de gênant dans l'humour (noir) avec lequel le narrateur nous introduit dans l'intimité de ses deux ménages, quelque chose, de cruel, d'impitoyable, dans l'amertume avec laquelle il nous parle de ses amours et de leurs « objets ». Mais il y a aussi quelque chose de sain dans cette lucidité, dans cette cruauté, et dans cette amertume. Elles seraient saines, surtout, si Calet — ou son héros — prenait appui sur elles pour s'élever plus haut, pour atteindre une autre vérité que celle de ces fantômes dérisoires de l'amour qu'il met férocement en scène (et en échec), alors que d'autres, tant d'autres, s'emploient si volontiers à les parer du masque et des oripeaux de la tragédie, fût-ce de ces tragédies de Prisunic qui font les « faits-divers » des journaux quotidiens. Il manque, en somme, à l'univers roma-

(1) Éd. Gallimard.

nesque d'Henri Calet cette *troisième dimension* spirituelle qui fait la grandeur de l'univers d'un Graham Greene, ou, plus près de nous, d'un Jean Cayrol, d'un Georges Navel ou d'un Paul Pilotaz.

L'avouerai-je? Je n'avais pas été extrêmement conquis par les précédents ouvrages de Jean Cayrol, qu'il s'agît des deux premiers volumes de *Je vivrai l'amour des autres* (dont *Le Feu qui prend* est le troisième) ou de *La Noire.* Il y avait là je ne sais quelle obscurité, quelle soumission ou quelle complaisance au langage, à l'effusion poétique, qui, dans le roman, sont souvent aussi gênantes que l'absence de tout style (de pensée ou d'écriture). Or *Le Feu qui prend* (1) nous incite à surmonter cette impression première. Littérature « lazaréenne » : on sait que la formule est de Jean Cayrol lui-même. Lazare ressuscité ne devait pas non plus se sentir très à l'aise sur cette terre. Il devait, lui aussi, balbutier un peu, comme Armand, le héros du *Feu qui prend.* Il ne devait pas très bien s'y retrouver, parmi les vivants qui l'entouraient, ces vivants apparemment si peu différents des morts ; si différents, par contre, de l'image qu'il devait se faire d'eux, alors qu'il était mort lui-même (Armand sort d'un camp de déportés). D'où sa démarche d'aveugle, tâtonnante, son perpétuel dépaysement. Lazare — je veux dire Armand — ne *reconnaît* pas la vie. Et qui l'y aide? Rentrant chez les siens après sa longue absence, il est accueilli par sa mère, qui lui dit : « *On n'a plus rien. On me vole tout. Tu ne vas pas trop vivre avec nous maintenant? Nous sommes à l'étroit dans notre porte-monnaie...* » Et encore : « *Nous pouvons vivre ensemble; bien entendu, se taire est préférable. Tu assisteras à des repas un peu glacés. Mais il vaut mieux ainsi; le silence peut cimenter, comme l'affection, les membres d'une famille chancelante.* » Et son frère : « *Qu'est-ce qu'ils vont dire devant ton gâteau? Ils ne sont pas habitués à ce qu'on les aime. Ils vont se croire obligés de rester jusqu'au soir ensemble...* » Mots atrocement *vrais.* Et Francine, qui est la demi-sœur d'Armand : « *Je suis comme toi : j'ai la triste manie de vouloir plus que les autres, de n'être jamais satisfaite, d'aimer au-delà, tu comprends? On ne pardonne jamais à ces êtres.* »

Lazare-Armand voudrait aimer, pour ressusciter vraiment, pour ne pas « demeurer dans la mort ». C'est difficile, dans un monde désert, déserté par l'amour, dans ce monde à la Kafka, notre monde, où surgit à chaque pas, et le symbolisant, la police... C'est difficile, même s'il se trouve encore, parfois, un homme pour rappeler à Lazare, à Armand, le fin mot de l'histoire : « *Si vous avez encore un peu d'amour en vous, si vous aimez, c'est parce que Dieu n'est pas mort. Il n'y aurait même plus d'amour entre les bêtes si Dieu nous avait quittés comme vous le dites... Du moment que vous acceptez de vivre, Dieu vit aussi. Rien n'est contraire à son amour. La croix du Christ n'est pas sur un mur ou dans un tiroir; elle est en pleine terre. Votre mère est la Croix, votre amour est la Croix...* »

(1) Éd. du Seuil.

★

Dans *Parcours* (1) — qui n'a d'un « roman » que l'étiquette — Georges Navel nous raconte sa vie, sa vie d'ouvrier, de paysan, sa vie d'homme-dans-la-vie (l'auteur de *Parcours* n'est rien moins qu'un « homme de lettres »). N'en retenons pas l'anecdote. Ce qui la colore, cette vie, ce qui lui donne une chaleur particulière, une signification inattendue, c'est ce que Georges Navel appelle — oh, sans y mettre aucune complaisance « littéraire » — le *sentiment du miracle*, qu'il rencontre à chaque pas, que font naître en lui les gestes les plus simples : « *Le fond, c'est qu'être ça ou autre chose, c'est toujours du vent. Il n'y a rien de solide à quoi s'accrocher, tout coule et se défait. Mais ce coup de vertige, la douleur mate que donne tout en roulant une cigarette la perception d'être un homme, d'avoir vécu, d'avoir du temps sur les épaules et de n'être que du vent, le sentiment de la condition humaine ne s'accroît pas d'horreur dans mon cas particulier.* » C'est, en somme, le contraire de la « nausée » existentielle : « *Je buvais au commencement du monde, avant que l'homme soit devenu triste. L'eau et l'azur chantaient dans mes veines. Mon gosier était anonyme, grec ou indien, hors d'époque et d'histoire, une coulée primitive. Je ne savais plus que les usines et les armées existent, qui étaient mes parents, mon âge, mes rapports de prolétaire avec la société. Je buvais du temps pur, un bref instant d'illumination...* »

Et c'est aussi cela, l'amour qui délivre l'homme : ce « sentiment du miracle », ce « bref instant d'illumination », cette espèce de communion, oui, de réconciliation — qu'elle *relie* l'homme à la nature, aux autres hommes, à Dieu *(re-ligio)*, ou à lui-même. Nous sommes, décidément, bien loin de l'amour de Tristan...

Mais cet homme réconcilié, que cherche à être, que deviendra peut-être un jour le héros de Jean Cayrol, et dont Georges Navel, bénéficiant d'une grâce naturelle, nous propose une image à la fois émouvante et sereine, ce n'est pas toujours sans conflit intérieur qu'il atteint son accomplissement.

Robert Champion, le protagoniste du roman de Paul Pilotaz (2), est un personnage étrange, un peu sauvage, fermé à tous les échanges humains. Planteur de bananes en Guinée, ses confrères l'ont surnommé « le Cinglé », sans se préoccuper des causes et de la nature exacte de sa misanthropie. Un jour vient par le fleuve un néophyte, un jeune planteur, Pierre Maubert, qui, s'installant dans le voisinage de la plantation de Champion, lui offre son amitié. Champion la repousse brutalement, oppose une fin de non-recevoir aux tentatives parfois maladroites de Maubert pour le guérir de sa solitude. Il est un mort-vivant, ne croyant même pas à la vertu de cet orgueil sauvage qu'il subit plus qu'il ne le choisit délibérément. Un mort-vivant : « *Celui qui n'aime pas, demeure*

(1) Éd. Gallimard.
(2) *La Part de ciel*. Éd. de la Guilde du Livre, Lausanne (Prix de la Guilde 1950).

*dans la mort...* » Pour apprendre à aimer, il faudra que Champion approche de tout près la mort réelle et, littéralement ressuscité lui aussi, découvre enfin la « part de ciel » qui est la sienne, qui est en lui, qui est en chacun de nous, que l'amour seul nous révèle. Peut-être faut-il, pour reconnaître la lumière du jour, être allé d'abord jusqu'au bout de la nuit. Peut-être aussi faut-il rencontrer un jour un Pierre Maubert, qui vous prenne par la main, qui vous montre le chemin. Mais celui-là, ce guide, cet ami, ne vit-il pas déjà en nous-même? Refermé le livre de Paul Pilotaz, nous nous prenons à douter de l'existence réelle de Maubert : « *Je sais maintenant que l'homme le plus fort, le plus acharné, ne peut tout entier se détruire,* écrit Paul Pilotaz. *J'ai dû appeler, j'ai dû accepter, j'ai été contraint d'entendre la voix de Pierre. Et cette voix, une fois entendue, ne peut plus être étouffée...* » Accepter. S'accepter. Telle est, sans doute, la première étape, nécessaire, sur le chemin de la *vraie* vie, sur le chemin de l'amour. Et tel est aussi, je crois, le sens de ce que nous disent, chacun à sa manière, Jean Cayrol, Georges Navel, Paul Pilotaz, romanciers de l'espoir.

CLAUDE ELSEN.

## *L'HISTOIRE LITTÉRAIRE*

### VOLTAIRE VIVANT, *LETTRES AUX TRONCHIN*

Elle ne nous apprend rien sur Voltaire, cette correspondance nouvelle, mais reposons-nous de notre passion d'apprendre. C'est déjà assez excitant de vivre avec le grand homme, le grand écrivain, le grand bourgeois, le grand citoyen, le grand travailleur, le grand jouisseur. Ces lettres aux Tronchin nous en offrent copieusement le plaisir.

Voltaire est aux *Délices*, et les circonstances, ses goûts, ses besoins le lient à des relations suivies avec les trois frères. D'où 600 lettres à peu près (555 de lui et 63 de Mme Denis) que l'on ne connaissait que par pauvres fragments.

Quel gaillard, tout malade qu'il geignait toujours d'être! Quelle existence, quel train de vie! Cela atteindra son maximum à Ferney, sur le domaine qu'il ne va pas tarder à acquérir, parce que, dit-il, « j'aime à planter, j'aime à bâtir », parce qu'il veut n'avoir plus à acheter son bois de chauffage ni le fourrage pour ses chevaux, parce qu'avec deux terres il emploiera mieux ses domestiques, évidemment aussi pour d'autres raisons plus vitales. Mais revenons aux *Délices*, c'est déjà de belle allure. On voit le

grand seigneur, on n'entend parler que de moquette pour tapis, de riches tissus pour meubles, de fauteuils, de sangles pour s'assurer de bons lits, de nombreux grands poêles et de petits poêles roulants, de flambeaux d'argent, de vins de toutes sortes, de barriques de sucre, de tonneaux de café, de seaux argentés pour boire frais, de douzaines de bouteilles d'eau de lavande, de « bons sachets de Montpellier » pour embaumer la douillette demeure, etc., etc... Et l'on recevait beaucoup, très largement.

Il faut dire que Mme Denis veillait, mondaine, vaniteuse, exigeante. Elle approuve son oncle pour ne pas le contrarier, quand il veut de la moquette pour les sièges, mais il ne se rend pas compte, n'est-ce pas, que ça n'irait point avec un meuble de damas. Alors, en cachette, elle se procure du velours d'Utrecht assorti à du damas cramoisi : « Moyennant quoi, mon salon sera charmant... » Elle dispose pour cela du plus complaisant des correspondants, un des frères Tronchin qui se charge des achats. Aussi s'est-elle faite habile à le flatter. « Les plaisirs ne sont pas bruyants à Genève, mais il y a beaucoup d'esprit, » écrit-elle à ce Lyonnais malgré lui qui reste toujours Genevois ; et elle ajoute avec infiniment de tact : « La raison et le bon sens valent mieux à la longue qu'une fausse joie sans goût qui bientôt devient insipide aux âmes bien faites. » C'est envoyé. Elle était, Mme Denis, à bonne école, mais ne manquait pas de dons. On donnerait au diable tout un paquet d'inédits pour savoir décidément dans quelles bornes exactes le népotisme reconnaissant et la puissance avunculaire avaient fait ménage avant l'époque des *Délices* et de Ferney.

Grâce à l'oncle et à la nièce, et à l'occasion du séjour d'une autre nièce, Mme Dompierre de Fontaine, « Parisienne délicate », il y eut aux *Délices* « trois bidets bien garnis » (de seringues de différentes capacités). C'étaient les seuls de toute la Suisse. Et donc non pas le meuble national, mais au contraire celui de l'étranger, le meuble de France.

Besoins sans fin. Sans fin également les appels aux amis Tronchin. Correspondant et ami de Voltaire, voilà certes un privilège, mais point du tout une sinécure. Pauvres Tronchin harcelés ! Au point que l'oncle ne buvait pas sa honte jusqu'au bout et en versait large part au compte de la nièce. « Mme Denis est insatiable, » écrivait-il. En effet :

Elle implore encore vos bontés, monsieur. Et pourquoi? Pour une pièce de moquette verte et blanche... Plus une pièce de moquette pour tapis, et vous n'êtes pas au bout ! Elle parle d'une livre de soie mi-grenade assortie en toutes couleurs... Plus une livre de fil blanc nº 8 au petit tour... Plus une livre du dit fil nº 6, une livre nº 10. Grand Dieu, que de fil à retordre ! Et la provision de sucre ! Nous demandons toujours la becquée. Pardon ! Pardon !

Sept jours plus tard, nouvelles commandes : 8 aulnes de grand galon, 4 000 clous dorés pour fauteuils. Encore six jours, et l'on attendrait 100 bouteilles de bon vin de Bourgogne. Dans les jours suivants, un costume, et toujours des masses de purgatif, tout à

fait indispensable au maître, bien qu'il s'efforçât, dit-il magnifiquement, « de dompter l'infâme passion de la gourmandise. »

*Cultivons notre jardin*, on voit trop bien ici le sens aussi fort que simple de la formule. Des alarmes couraient alors l'Europe, les esprits étaient partout à la crainte (séisme de Lisbonne, menaces de guerre) ; mais Voltaire : « Cependant, comme il faut songer à sa pauvre vie, dans ce malheureux globe, nous attendons notre vin. Nous enverrons à la douane retirer l'eau de lavande et de fleur d'orange que vous avez eu la bonté de nous envoyer. »

Fortunée époque tout de même, où l'on pouvait souhaiter la paix parce qu'elle assurait le confort et la jouissance, malgré les vaisseaux que nous prit l'Angleterre pendant la guerre de Sept ans, et malgré les emprunts d'État nécessités par les armes. Heureux temps où la guerre apparaissait comme une folie de rois et de « grands diables de soldats », où un Voltaire espérait qu'un jour les négociants de tous les pays établiraient entre eux la neutralité comme avaient fait les villes hanséatiques.

Il fut agent diplomatique. Quelques lettres aux Tronchin le montrent qui met son amitié avec Frédéric au service d'une paix raisonnable. Vainement d'ailleurs, à son visible dépit. Mais quelle erreur de le croire Prussien de sympathie ! Rossbach ne lui plut nullement, il voulait à cette occasion prévoir un prochain retour des choses. Ni Prussien ni Anglais. En octobre 1760, il se consolait mal de la perte du Canada, et de celle de Pondichéry qu'il prévoyait toujours. Cela dans un billet au Tronchin Lyonnais qui se termine sur ces mots qu'on ne dirait pas vieux de près de deux cents ans : « Les Russes ont pris pour eux à Berlin toutes les vieilles. Soixante et dix, quatre-vingt, nonante, nul âge ne les rebutait. Tout était bon. Ils disaient qu'il fallait laisser les jeunes aux Autrichiens qui ne sont pas si robustes que les Russes. Mon Dieu, que je suis loin d'être Russe !... »

Mes citations ne donnent pas la moindre idée de la verve tantôt bondissante et tantôt sournoise du virtuose. Mais on la connaît, ce que j'ai à signaler, c'est un art inouï d'auteur comique, de metteur en scène, de comédien, et donc une série de comédies, avec même des sketches dans l'intervalle.

1° Comédie de l'installation aux *Délices*. Il fait le mourant comme un renard de La Fontaine, il lui faut tout près le grand Théodore Tronchin, fils d'Esculape. Et puis, son esprit aspire à l'esprit de Genève. Le voilà aux portes du territoire promis, il est plus Suisse que les Suisses. Que de gémissements, que de chatteries ! Chaque lettre est une scène de Regnard. Pourquoi? Parce qu'en sandwich entre Frédéric II et la cour de France, il avait besoin d'un asile.

2° Comédie de l'achat. Ce sont les Tronchin qui achètent la propriété, parce qu'un étranger n'en avait pas le droit, mais avec l'argent de Voltaire qui devient donc leur locataire. Il fallait obtenir cet arrangement, et il faut meubler, planter, agrandir. Alors vous n'imaginez pas les scènes combinées pour rappeler à ces messieurs qu'il travaille non pour lui qui va mourir (dans vingt-trois ans !) mais pour eux, pour qu'ils soient un jour bien

assis et bien couchés dans leurs *Délices*, pour qu'ils y aient le confort, pour qu'ils y mangent force pêches et pommes. (Était-ce pour eux qu'il aménageait un théâtre où l'on représenta *Zaïre, Tancrède, L'Orphelin de la Chine?*... Ah, Théodore Tronchin avait lui aussi l'amour du théâtre.)

3° Comédies encore pour échapper aux conséquences de publications aventurées : *La Pucelle*, puis l'article *Genève* dans l'*Encyclopédie* (il y avait sa part), puis les *Dialogues chrétiens*, etc. Mais de telles comédies se jouaient sur un fond de drame — drame tantôt subi, tantôt voulu. Voltaire finissait toujours par demander un châtiment. Il le demanda pour Rousseau, quand il entra dans la querelle entre Rousseau et Genève, et la page n'est pas belle. Un jour, les Suisses en eurent assez de le voir s'ingérer dans leurs affaires de politique intérieure avec un zèle déplacé. Ils le lui firent savoir fort rudement. Nous avons là quelques lettres qui serviront d'appendices aux livres de Paul Chaponnière, *Voltaire chez les calvinistes*, et de André Sayous, *Genève au temps de Rousseau et de Voltaire*.

Il y a une lettre du 15 janvier 1758, adressée au Dr Tronchin ; elle se plaint des ministres de la religion genevoise et, généralisant, charge à fond contre les religions révélées. Cette lettre fait un excellent texte voltairien, un texte d'anthologie ; elle est forte, solide, sincère : « Oui, sans doute, il en faut une, mon cher ami, et même il la faudrait meilleure que la vôtre, moins souillée d'une scolastique impertinente qui est l'arsenal des fripons, et plus ornée d'augustes cérémonies qui imposent aux sots... » Tout est de cette encre, pendant trois pages admirables de construction et de mouvement. Sincérité, disais-je. Ce n'est évidemment pas le caractère constant des 600 lettres. Voltaire et Mme Denis font fête aux Tronchin, vénèrent Théodore le médecin, flattent le conseiller François, membre influent du Conseil de Genève, chargent de gérer leur fortune et de faire tous leurs achats le banquier Jean-Robert. Au fond, ils les utilisent, ils les pressent comme des citrons, pendant tout le temps que Voltaire sent son sort suspendu à la Suisse. Puis, quand il a trouvé le joint, le joint de Ferney, pour vivre indépendant, d'abord c'est tout juste s'il ne cherche pas noise au banquier pour la valeur des *Délices* qu'il lui cède, comme il l'a fait au président de Brosses au sujet d'une vente de bois (correspondance comico-épique), et puis les rapports tiédissent, se refroidissent, jusqu'à presque cesser.

On avait fait de ces lettres, dont la chaîne va de l'hiver 1754 au printemps 1778, une publication aussi inexacte qu'incomplète il y a un siècle, en Suisse et à Paris, puis dans la *Correspondance générale* de Moland. Les archives de la famille Tronchin s'étant ouvertes en 1937 et les lettres étant devenues la propriété de la bibliothèque publique et universitaire de Genève, M. Bernard Gagnebin, qui conserve les manuscrits à cette bibliothèque a fait diligence pour mettre dans nos mains le trésor (1). Malheureusement des archives d'où elles sortent un volume entier a disparu,

(1) Éditions Droz à Genève, et Giard à Lille, trois volumes.

dont on trouve des traces dans des collections particulières et des fragments jusque dans les éditions antérieures, si tronquées qu'elles soient : il s'agit surtout de lettres au docteur, et voilà qui est diablement dommage.

Comme je corrige les épreuves de cet article m'arrive l'édition des mêmes lettres par André Delattre : *Correspondance avec les Tronchin* (1). Que ce retard est à regretter! Robert Kemp a raison, l'édition Delattre est la plus sévèrement critique des deux pour l'établissement du texte et la fixation des dates; elle l'emporte aussi par les notes historiques, très poussées, qui accompagnent le texte; elle présente en outre 40 pages de notes descriptives en fin de volume. Grâce à ses notes et par les précisions de son introduction, M. Delattre a surtout le mérite d'insérer les lettres les plus importantes dans la complexité politique et religieuse du moment. Il précise leur valeur historique en fonction des négociations secrètes entre France et Prusse, bien entendu, mais il met aussi en valeur le luxe de précautions prises par Voltaire. D'autre part, il éclaire à merveille la situation religieuse à Genève, les espoirs de Voltaire quant à un rapprochement du protestantisme genevois avec le rationalisme. « Écrasons l'infâme » restait son but essentiel, et Genève le déçut par son christianisme imperméable et par l'esprit démocratique dont ce christianisme se mettait à se surcharger. Enfin M. Delattre souligne le sérieux qu'il importe de découvrir sous les plaisanteries, le tragique qui se dissimule sous les comédies. En ces années-là, Voltaire avait à défendre la liberté de sa personne. Elle était sérieusement menacée.

HENRI CLOUARD.

## *ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE GRECQUE*
de Robert BRASILLACH.

C'est un livre considérable qui nous est offert par Robert Brasillach. Les textes choisis et traduits dans l'*Anthologie de la poésie grecque* (2) rassemblent les chants les plus exquis et les plus graves qui soient jamais sortis du cœur humain. Robert Brasillach, à travers ces pages, nous présente les images inégalables créées par un peuple pour qui la poésie affirmait le meilleur de la vie humaine, un peuple universellement et profondément poète où il n'y avait pas un moment, pas un geste qui ne portât sa charge délicate ou tragique de poésie.

« Les poètes grecs, nous dit Brasillach dans sa belle et dense introduction, ont tout accepté de la vie, leurs vers ont été le filet dont les mailles ont retenu tous ces trésors de la mer... »

D'Homère à Paul le Silentiaire, en passant par Anacréon, les

(1) Mercure de France, un fort volume.
(2) Éd. Stock.

Tragiques, Aristophane, des chansons les plus minces aux chants émouvants des jeunes captives qui vont mourir et aux invocations précieuses nées des brumes qui se lèvent le matin devant Éleusis ou Delphes, c'est la même fidélité à la vie qui s'exprime, au charme quotidien de la vie, au regret des jours fuyants, et des êtres qui nous échappent.

Le traducteur, soucieux de ne pas trahir l'infinie variété de ces textes et d'en dessiner les nuances, utilise avec un égal bonheur, le vers régulier, l'octosyllabe classique ou le verset claudélien rimé et jusqu'aux alexandrins à élisions des chansonniers montmartrois qui nous restituent l'originalité et la verdeur des mimes d'Hérodas. C'est un miracle. On retrouve les vieux textes d'Homère, d'Eschyle ou de Sophocle, traduits par des générations de scoliastes, tous éclatant de la même jeunesse, de la même fraîcheur qui rayonnent des chansons légères et rares de « l'anthologie » ou des psaumes inconnus d'Apollinaire, ancêtre de Bertaut et de Péguy :

*Lors du Commencement, Tu as fondé la Terre,*
*Les cieux, ô Bienheureux, sont l'œuvre de Ta main*
*Terre et cieux périront, Toi qui n'a pas de fin*
*Et comme vêtement tomberont en poussière.*

« Arriverons-nous, comme le souhaitait Gœthe, à la suprême traduction qui nous fait prendre une réussite non « à défaut », mais en « lieu et place » du texte primitif? » Ainsi se défend R. Brasillach de ses hardiesses de traduction qui l'apparentent à la tradition des Belleau, des Ronsard, des Chénier. Mais nous en plaindrons-nous?

Brasillach, dont la culture exceptionnelle et la prodigieuse mémoire ont retenu l'essentiel des auteurs grecs, a mis le meilleur de lui-même dans cet ouvrage et sa brillante personnalité se subordonne ses élus. Son érudition nonchalante et fleurie, son amour éperdu de la jeunesse et de la vie et le pressentiment secret de son détestable destin concourent à accroître sa réussite ; unique et inimitable avec les auteurs qui lui sont fraternels.

Jamais on ne nous avait parlé comme il le fait de *l'Odyssée* ou de Théocrite : « Voici le poète le plus frais de toute l'antiquité, écoutant chuchoter la verte jeunesse, amoureux des jeunes corps et des jeunes printemps, et chargé de toute la merveilleuse sensualité de la vie. »

Et quelle saveur demeure dans les traductions, d'Aristophane à Sapho ou Anacréon. Et dans celle-ci :

*O nuit, ô toi, Désir qui me tiens éveillé,*
*Reins émus dont l'idée brûle et me fait pleurer,*
*Dites, lui reste-t-il un peu de ma tendresse?*
*Garde-t-elle, en son cœur que la froideur oppresse,*
*De mes baisers d'antan quelque chaude mémoire?*

C'est Ronsard, Chénier, Musset ou Baudelaire. Non, c'est Méléagre : et cela ne nous surprend pas. Brasillach a pris soin de multiplier les rapprochements avec les littératures postérieures. Un titre, un membre de phrase, une cadence souvent entendue,

voilà nos mots de passe, et Racine, et Giraudoux nous introduisent devant leurs pères et leurs modèles. Ce n'est pas un des moindres mérites de cette anthologie que d'avoir évoqué et réuni dans la même lumière et la même gloire, tous les homérides.

On sait l'atroce destinée de R. Brasillach. Le tragique malentendu qui a châtié si sévèrement les meilleurs adversaires n'a fait que nous vient aujourd'hui d'outre-tombe ce livre de la vie humaine, de sa brièveté, de ses plaisirs, de ses peines, de ses espoirs, de la poursuite fiévreuse du bonheur, avec en filigrane le visage blême de la mort.

MICHEL CLARE.

## *LES LETTRES AMÉRICAINES*

### *LES FOUS DU ROI*
de Robert PENN WARREN.

Le roman de Robert Penn Warren — *Les Fous du roi*, traduction française de *All the King's Men* par Pierre Singer ; introduction de Michel Mohrt, Librairie Stock — est assurément un des plus beaux romans américains qu'il nous ait été donné de lire depuis cinq ans. Outre l'intérêt que suscite la réussite esthétique dont il témoigne, il pose toute une série de problèmes, et chacun de ses problèmes mériterait à lui seul une étude. On peut être sûr de ne pas perdre son temps en essayant de *démonter* entièrement (si faire se peut) *Les Fous du roi :* l'intérieur de la machine est d'une passionnante complexité. D'autre part la lecture même du roman — je veux dire la lecture pure, sans souci quasi professionnel d'analyse — est aussi entraînante que celle des meilleurs Balzac. On se laisse prendre dans l'engrenage, on est happé. Voilà des raisons pour lire ce *best-seller* américain — qui est bien autre chose et bien plus qu'un *best-seller*.

Mais revenons un peu sur ces raisons. L'histoire d'abord : Willie Stark, gouverneur d'un État du Sud, tente d'accomplir le bonheur du peuple par tous les moyens : les mauvais comme les bons. Après des débuts intègres, il est amené à étouffer ses scrupules parce que toute politique a ses racines dans le mal. Il sera tué par un personnage entièrement pur. C'est le secrétaire de Stark, Jack Burden, qui est le narrateur. Et l'histoire des deux hommes est mêlée, les événements de leurs vies se répondent en un contrepoint. Le détail importe peu (ou plus exactement il importe peu que nous tentions d'analyser chaque chapitre en détail) : ce qui compte, c'est la richesse des thèmes que les détails sont chargés d'exposer.

De grands thèmes simples : les plus difficiles à exposer et à douer d'une vie nouvelle. Tout simplement ceci : la découverte progressive de la fatalité — ou du déterminisme, par Willie Stark et par Jack Burden (*Le but de l'homme, c'est la connaissance; mais il est une chose qu'il ne peut savoir : si la connaissance le tuera ou le sauvera,* dit Burden) ; la découverte de la singularité radicale et de l'opacité définitive de la vérité d'un être *(Rien n'est explicable. Tout ce qu'on peut faire, c'est mettre en évidence la nature des choses);* la découverte de la culpabilité de chaque homme ; la découverte de la rédemption enfin.

Dans son introduction, Michel Mohrt remarque fort justement, me semble-t-il, que : « Le problème essentiel que met en scène l'œuvre romanesque de R. P. Warren est le problème du salut. » Ce salut, qui, quel que soit l'échec final, remettra l'homme dans l'ordre, le fera coïncider avec sa vérité, effacera ou plutôt équilibrera en l'annulant le péché — ce salut, il n'est pas une conquête extérieure, il ne se mérite pas aux yeux des autres ; il s'obtient par une évolution intérieure tellement complexe que seul un homme peut savoir en ce qui le concerne s'il est ou non sauvé. Willie Stark, idéaliste qui se résigne à la bassesse, qui entre *humblement* dans le mal *(c'est du mal que le bien doit naître parce qu'il n'y a rien d'autre dont il puisse sortir)* est un personnage dont les raisons, les motifs ne cessent d'être pris dans la vie (la sienne et celle des autres) comme des fragments d'écorce ou d'herbe dans un bloc de glace. Il est facile de l'analyser — mais certes pas de le recomposer et de le faire marcher à nouveau. Le grand art de R. P. Warren est d'avoir, de bout en bout du livre, sans cesse épaissi, alourdi la texture interne de ses héros — singulièrement de Stark et de Burden. A la fin, ils sont — boue et lumière, trahisons et fidélités, grandes espérances et petites joies — devenus *irréfutables.*

Il est nécessaire de noter que ce contenu humain, complexe et vivant, nous est imposé par les moyens mêmes qui lui conviennent, et dans une forme qui est merveilleusement adaptée au but : les moyens de la recherche historique. Burden le narrateur s'enfonce, et nous entraîne avec lui, dans le passé d'un personnage, le juge Irwin ; et d'un événement à l'autre, de découverte en découverte, nous voyons s'agrandir l'ombre nourricière, nous voyons les racines justifier l'arbre, le passé surgir, mystérieux et jeune, pour donner son sens au présent, avant que le présent à son tour ne s'enfonce, ne se transforme, par le temps, en un passé. Nous avons commencé par le juge, mais derrière lui il y a dix autres visages, des liens que Burden ignorait, des drames, des secrets, tout ce que le temps a porté et nourri pendant vingt-cinq ans... Avec un art de la construction jamais apparent, mais extraordinairement sûr et efficace, R. P. Warren met littéralement en marche l'univers de ses héros ; et peu à peu nous basculons avec eux dans la durée, nous faisons une grande plongée ; nous devenons des hommes du Sud, nous comprenons des vérités que nous ne pourrions exprimer.

Nous en avons assez dit pour qu'on ait compris la densité de

l'ouvrage, son riche contenu humain. Les problèmes de technique du roman qu'il pose découlent de cette *imitation du temps* que nous avons tenté d'expliquer : on imagine bien que la construction de l'ouvrage n'est pas celle d'un développement linéaire ; le mot de polyphonie conviendrait mieux. — Il faudrait aussi noter la valeur et le sens de la justification du Sud qu'apporte R. P. Warren (un peu comme Faulkner) ; noter également l'opposition de la forme romanesque savante des *Fous du roi* avec celle des romans « réalistes » ou « naturalistes » (car cette opposition est significative du mouvement profond qui ramène un Henry James à la surface dans la conscience littéraire américaine). Il faudrait insister sur la double valeur de l'histoire — et son moule unique — dans l'œuvre de R. P. Warren : l'histoire « objective » des hommes et la face intérieure de l'histoire qui est le temps de notre vie personnelle...

Espérons que les autres romans de R. P. Warren seront bientôt traduits. Le *retour à l'art* qu'il marque est un des sujets que, vraisemblablement, nous allons maintenant rencontrer souvent sur notre route.

GILBERT SIGAUX.

# *LE THÉATRE*

## ADAMOV OU SHAKESPEARE ?

> « Il est certes un autre théâtre : celui qui emprunte aux alcools de la foi et du verbe, son efficacité. Posons donc la question : Adamov ou Claudel?
> Je réponds : Adamov. »
>
> (Jean VILAR)

J'aurais voulu être le seul à parler du théâtre d'Adamov, seul avec un ou deux autres. J'en aurais parlé avec plus de force. Lorsque j'avais lu, il y a un an, *L'Invasion* et *La Parodie* (1), accompagné de ces témoignages que peu d'auteurs obtiennent de leur vivant, j'avais faite mienne la parole de Gide : « Le difficile est d'emporter l'adhésion du spectateur... » L'on pouvait prévoir en effet les réactions qui accueillent généralement à Paris toute création originale : l'enthousiasme d'un clan (ici, les amis d'Ada-

(1) Éd. Charlot. Précédé de témoignages de : André Gide, René Char, Jacques Prévert, Henri Thomas, Jacques Lemarchand, Jean Vilar et Roger Blin.

mov), l'indifférence des autres, soit par incompréhension, soit par souci de démontrer qu'il n'y avait là rien de nouveau, que Strindberg, Bert Brecht, le théâtre allemand des années 25, etc...

Mais je m'étais trompé. Tout le monde a marché. Ceux qui ont détesté *L'Invasion* (Studio des Champs-Élysées) ou *La petite et la grande manœuvres* (Théâtre des Noctambules), ont détesté ces pièces avec une haine suspecte qui montrait combien ils avaient été gênés dans leur confort intellectuel ou moral. Tous les critiques, même ceux dont le métier consiste à encourager les auteurs à succès dans leur médiocrité artistique et leurs spéculations financières, ont rendu compte des pièces d'Arthur Adamov comme d'un événement théâtral d'une importance considérable. Que dire alors des admirateurs, non seulement ceux que j'ai cités à propos de l'édition des œuvres d'Adamov, mais Jacques Lemarchand, Marc Beigbeder, Denis Marion, Jean Nepveu-Degas, etc...?

Ou a vu assister aux premières du *Studio* et des *Noctambules* des écrivains qui ne vont jamais au théâtre, parce que, comme le dit Prévert, « ils aiment le théâtre ». A *l'Alliance française*, six cents personnes sont venues écouter Adamov, Jean Vilar et Roger Blin parler de leurs spectacles.

Cela dit, ces deux pièces n'ont pas touché le « grand public ». L'une d'elle, *L'Invasion*, n'a put être représentée que grâce aux cotisations des membres d'un *Cercle de Théâtre*, dont le comité d'honneur réunit, encore une fois, de nouveaux noms brillants. Le public, lui, viendra dans quelques années... Claudel, Pirandello ont attendu plus longtemps qu'Adamov.

Bref, un succès. Depuis un mois (deux, quand paraîtra cet article), tout le monde a entendu parler d'Adamov. Autrefois, seuls les lecteurs de *Fontaine* connaissaient ses admirables traductions de Rilke, puis de Georg Büchner (1), quelques-uns, son livre autobiographique : *L'Aveu*.

Il faut rappeler tout cela, et aussi l'amitié d'Antonin Artaud, la connaissance précise de Kafka, la profonde recherche spirituelle (à défaut d'une autre épithète) qui ontc onduit Arthur Adamov à la rigueur d'un style dont un très petit nombre d'écrivains sont en possession aujourd'hui.

C'est cette rigueur que l'on pourrait peut-être reprocher à Adamov. Pour que le théâtre moderne trouve un sens, il veut traduire sur la scène le malaise et la confusion qui font de nos villes d'immenses cimetières noirs, ouvertement menacées de punitions exemplaires, de destructions totales. L'homme moderne, tel qu'il apparaît dans *La petite et la grande manœuvres*, et même dans *L'Invasion*, est essentiellement l'homme de ces villes menacées, perdu parmi la foule, mutilé par les délires collectifs, politiques ou policiers, ne connaissant des *autres* que leur volonté sadique ou leur lâcheté masochiste, désespérément seul, privé de communication.

Il me paraît inutile de rappeler que cet isolement a été admira-

(1) *La mort de Danton*, admirablement montée par Jean Vilar à Avignon, il y a 2 ans.

blement décrit par Rilke et Kafka, dont les deux influences se font sentir chez Adamov, sans parler de Henri Miller, de Georges Bataille ou de Maurice Blanchot.

Ces noms qu'Arthur Adamov connaît bien auraient dû l'inciter à se méfier des généralisations. Je n'ignore pas que le théâtre est obligé d'avoir un langage simple, surtout lorsque ce langage est neuf. Dans *La grande et la petite manœuvres*, Adamov a voulu porter ce langage à son maximum d'efficacité. Il a donc traduit en images violemment colorées, en symboles, la destruction à laquelle est livrée l'homme en proie à son propre destin et au destin collectif.

Il ne manque rien : ni la fausse culpabilité, ni la peur, ni les personnages dont nous pouvons craindre la méchanceté directe ou indirecte : le policier, les chefs politiques, le chef d'usine, la femme sadique, les idiots. Le personnage principal de la pièce, la victime, apparaît à chaque scène un peu plus mutilé : il perd ses mains, puis ses jambes, et il a fallu l'extraordinaire talent de Roger Blin pour que nous acceptions ce symbole qu'Adamov lui-même avoue puéril, mais nécessaire à la compréhension.

Si Adamov rate son but, c'est en voulant porter les souffrances qu'il croit nécessaire de traduire, à leur absolu. Que la tragédie soit un absolu, qu'elle soit pleinement tragédie du lever au baisser de rideau, me semble inéluctable. Mais elle doit porter sur un seul problème. Des catastrophes peuvent se multiplier, mais à partir d'une seule cause initiale. Depuis Eschyle, il me semble qu'aucun dramaturge n'a failli à cette règle. C'est la grandeur et la vérité de la tragédie que de mettre en cause, à propos du malheur individuel, la condition de l'homme et le malheur universel. Je ne cherche pas ici à opposer à Adamov une tradition, mais une définition qu'il a respectée dans son autre pièce : *L'Invasion.*

Il s'agit là aussi du problème de la non-communication et de la solitude de l'homme. Peu importe le thème central : l'héritage littéraire d'un écrivain qu'un seul homme peut comprendre. Adamov n'a pas voulu se laisser entraîner par un sujet. Il a fort bien compris que ce ne pouvait être une « anecdote » qui donne sa valeur à une pièce, mais la manière de donner à un certain nombre de personnages leur propre drame, leur propre fatalité. En ce sens, les faits sont antérieurs — et postérieurs — à l'action scénique; il n'y a pas de personnage principal; le langage est inversé, c'est-à-dire plus silence que langage; les éléments du décor participent à l'action : on va du désordre qui est vie, à l'ordre qui est la mort.

J'ai dit que tous les personnages avaient la même importance. C'est encore une fois se référer à un symbolisme qu'Arthur Adamov a su rendre plus sensible et plus direct que dans son autre pièce. A partir de simples personnalités : le fils, la mère, l'épouse, l'ami, le premier venu, il atteint l'être même de ces personnages, proches et fuyants, simples et ambigus, tout pénétrés du drame dont ils sont, à l'exception de la Mère, ignorants. Leur tension provient de cette conscience et de cette ignorance, du divorce qui oppose leur intelligence à leur sensibilité.

La tâche de Jean-Marie Serreau et de Roger Blin était plus diffi-

cile que celle de Jean Vilar, metteur en scène de *L'Invasion.* Mais il faut le dire : les deux pièces d'Arthur Adamov ont été extraordinairement servies par ces trois hommes dont il ne faut pas oublier les noms. Le mérite des deux troupes est égal. Aucune vedette parmi ces acteurs capables de jouer comme aucune vedette ne serait capable de le faire, c'est-à-dire fidèles à leur personnage et à la sobre vision d'un auteur et de metteurs en scène préoccupés de rendre le théâtre à sa vérité.

★

La publicité théâtrale est très bien organisée à Paris. Dès qu'on monte un nouveau spectacle, ce ne sont que photographies, interviews, confidences, nouveaux décorateurs — à croire que nous allons chaque fois assister au chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

Je crois que si l'on est déçu par bien des spectacles, c'est à cause de cette publicité qui n'est pas toujours le fait des directeurs de théâtre, mais des journalistes en mal d'articles.

Ainsi pour le *Conte d'Hiver* créé par la Comédie-Française, devant le président de la République et le Comte de Paris, et présenté par la presse comme le spectacle le plus somptueux que l'on ait pu jamais voir. Bien entendu, en admettant que la presse ait eu raison, cette somptuosité n'aurait rien ajouté au génie de Shakespeare. Mais il est difficile d'imaginer décors plus laids, plus pauvres, plus tristes, costumes plus conventionnels que ceux de cette création parisienne du *Conte d'Hiver.* A-t-on si facilement oublié les décors et les costumes de Lucien Coutaud pour *le Soulier de Satin,* ceux de Cassandre pour *Othello?* Quelle autorité préside à ces choix aventureux qui ont fai li gâcher la plus belle féerie de Shakespeare depuis *La Nuit des Rois?* Comment a-t-on pu accepter pour cette « tragi-comédie fantastique » dans laquelle les personnages portent des noms grecs imaginaires, qui se passe dans une Sicile et une Bohême de rêve, ces costumes Renaissance tels que Jean-Paul Laurens aurait pu les imaginer, et, pour le divertissement où l'on chante avec des voix de music-hall, des costumes slaves pour opérette viennoise?

Ces fautes de goût sont d'autant plus regrettables que la pièce est jouée très consciencieusement par Jean Davy (qui hélas ! a pris la plupart des défauts de la Comédie-Française), Annie Ducaux et surtout Lise Delamare, la plus proche des actrices anglaises. Les rôles comiques sont très bien tenus par Denis d'Inès, Jacques Charon et Daniel Lecourtois. Malgré quelques prétentions, qui passent heureusement inaperçues, la mise en scène est bonne, sinon originale.

Le seul reproche que l'on puisse faire à l'adaptation de Claude-André Puget serait d'avoir utilisé, surtout dans les répliques comiques, de mots modernes qui n'ajoutent rien à la compréhension. Qu'est-ce que : loupiod — croisière — flagrant délit — camelote, etc... ont à voir avec la langue de Shakespeare?

Mais tout cela n'est rien. Reste Shakespeare. *La Tempête* exceptée, je ne vois pas de pièce où il se soit montré plus libre,

plus généreux de son talent. Une première partie tragique, où l'on voit qu'il n'avait pas tout dit, avec *Othello*, sur la jalousie, sur la violence de l'imagination. Une seconde partie légère et féerique qui s'achève, comme dans les contes de fées, par une réconciliation générale où il n'a pas craint de faire réapparaître la victime du roi jaloux que l'on croyait morte depuis seize ans. Les mots de surprise et de joie qui accompagnent cette résurrection sont d'une telle qualité que l'on comprend comment la féerie peut être poésie — telle que nous la trouvons encore de nos jours chez Supervielle ou chez Claudel.

★

Il faut bien en venir au titre de cet article. Je ne crois pas que le théâtre contemporain puisse se passer d'inspirations semblables à celle d'Adamov. Si l'expression tragique de notre temps reste encore possible, c'est au prix de cet ascétisme et de cette nudité du langage qui nous laissent sans espoir de consolation, sinon sans esprit de révolte.

Mais si nous voulons que la tragédie éclate à nos oreilles avec la voix de la poésie la plus pure, demeure encore le langage de Shakespeare, favorable aux résurrections, encourageant aux libertés de la poésie, seule capable de mettre en échec les destructions auxquelles nous sommes promis.

GUY DUMUR.

## LE THÉATRE ÉLIZABÉTHAIN

A voir la place que tiennent les textes consacrés à la poésie dramatique et singulièrement au théâtre élizabéthain dans le choix d'essais de T. S. Eliot publié par M. Henri Fluchère, on pourrait penser que le traducteur a tout naturellement fait la part belle à ce qui lui tient le plus au cœur, si on n'était averti qu'Eliot a toujours été envoûté (intéressé serait trop faible) par un art auquel il n'est venu lui-même qu'assez tard, après avoir donné une œuvre critique et une œuvre poétique dont son introducteur nous dit qu'elles ne sont pas séparables. Tout de même, il se pourrait qu'en matière dramatique le critique expliquât, éclairât le créateur. Il se trouve d'ailleurs que c'est justement par cette œuvre dramatique tardive que le poète de *Meurtre dans la cathédrale* a conquis soudainement en France, où il était à peu près inconnu, son actuelle célébrité ; comme tant d'autres, il est né pour nous au Vieux-Colombier, et trois ans seulement avant son prix Nobel. Raison de plus pour que nous soyons curieux de sa réflexion sur un art où, s'essayant dans sa maturité, il a aussitôt excellé.

D'entrée de jeu, on goûtera, dans l'essai sur la fonction de la critique, des notations comme celle-ci : « La plupart des critiques sont attelés à une entreprise d'obscurcissement, » et son analyse

(1) *Essais choisis* (Éd. du Seuil).

peu conformiste de l'esprit classique, où il fait allusion à cet écrivain anonyme, qui n'était pas un imbécile lorsqu'il prétendait que l'âge classique en France était celui « qui avait produit Jeanne d'Arc et les cathédrales ». A coup sûr, le siècle classique *français*, ce n'est pas le XVII[e], c'est le XIII[e]. C'est même vrai du drame : classicisme défait avant que d'être formé, classicisme tout de même.

Quant au *Dialogue sur la poésie dramatique*, il enchante par on ne sait quelle légèreté affectée, quelle souveraine nonchalance. Ce n'est point ici un homme qui tranche de tout et vous assomme de ses certitudes. Que de pudeur dans la ferveur ! Enfin, ce critique est un poète. Aussi son affirmation majeure, la seule sans doute pour quoi il prendrait feu, c'est que « Shakespeare est un plus grand dramaturge qu'Ibsen, non parce qu'il est un plus grand dramaturge, mais parce qu'il est un plus grand poète ». On pourrait objecter qu'on ne mesure que le commensurable ; mais ce rapprochement ou cette opposition, Shaw les a pris à son compte, pour mettre Ibsen bien au-dessus de Shakespeare. Et si âprement qu'on y pouvait sentir une justification, une revendication personnelles, en même temps que le sentiment secret d'un manque douloureux. Où il n'y a pas poésie, il ne saurait y avoir drame valable. Et c'est pourquoi, dans le théâtre de Shaw, il n'y a sans doute dramatiquement rien.

Une des théories mi-plaisantes, mi-sérieuses d'Eliot, c'est que pour détruire une erreur il faut, non pas une vérité — n'ayons pas de ces ambitions outrecuidantes — mais une autre erreur. Le goût et le don qu'il a de remonter les courants s'accordent avec sa générosité qui le porte à plaider les causes entendues. Ainsi ne craint-il pas de réhabiliter Sénèque dramaturge (le drame sénéquéen, fait non pour être représenté, mais récité devant un auditoire *qui ne voit rien*, apparaît à Eliot comme le modèle du drame radiophonique). Au reste s'il s'intéresse tant à Sénèque, c'est dans la mesure où celui-ci a influencé les élizabéthains, directement ou indirectement ; à ce propos, il serait intéressant d'approfondir l'influence de Garnier sur les dramaturges anglais. Ce plaidoyer, d'ailleurs, lui est une occasion, qu'il ne manque jamais, de reprendre par quelque biais son réquisitoire courtois et redoutable contre les critiques traditionnels et leurs catégories. Pour le critique, Sénèque est classé comme non-dramatique. Mais combien de critiques sont « capables de penser à plus d'une forme (dramatique) ou deux... quand ils énoncent le jugement *dramatique* ou *non-dramatique* » ? Ses vues sur le théâtre élizabéthain, les malentendus et les équivoques qu'il dénonce, il les poursuit et les éclaire à travers Marlowe, Ben Jonson, Tourneur, Ford et quelques autres. Mais nulle part sa critique du pédantisme despotique des critiques n'est plus allègre, pleine d'humour et de verve, que dans l'essai sur Shakespeare et Sénèque, où on le voit jouer avec des idées auxquelles il affecte de ne pas tenir : « Je propose un Shakespeare sous l'influence de Sénèque. Mais je ne crois pas que Shakespeare fût sous l'influence de Sénèque. » Hors même cet essai et un autre sur *Hamlet* (où il voit « un échec du point de vue de

l'art »), il va sans dire que Shakespeare est toujours présent dans ces études et ces évocations élizabéthaines. Eliot s'y réfère généralement comme à la suprême mesure ; il aime à montrer comment la « rhétorique » ou la préciosité, par exemple, métaux grossiers ou clinquants, le plus souvent, chez ses rivaux, se transmuent chez lui en poésie. Ce qui est vrai absolument de Shakespeare et d'Ibsen, l'est encore, relativement, de Shakespeare et de ses confrères. S'il est le plus grand, ce n'est point qu'il soit toujours le meilleur dramaturge — Kyd, Jonson ou tel autre pourraient lui être supérieurs — c'est qu'il est le plus grand poète. Eliot remarque encore quelque part que l'éloquence dramatique est d'une autre essence que l'éloquence, en ceci qu'elle doit avoir effet, non sur l'auditoire supposé des personnages à qui elle s'adresse, mais sur le spectateur. Ce qui est vrai, à condition d'être précisé. Car l'éloquence qui, par-dessus la tête des acteurs, vise le spectateur, est par définition celle des pièces à thèse, c'est-à-dire non-dramatique par excellence. L'éloquence dramatique doit bien frapper le spectateur, mais par ricochet, après avoir atteint les personnages et retenti sur le drame. Ainsi, dans *Catilina*, Jonson reconstitue une séance du Sénat avec beaucoup de force, et une portée dramatique nulle. « C'est, dit Eliot, comme si nous avions été forcés d'assister à la séance elle-même. » Or, nous ne sommes pas là pour ça : nous sommes là pour participer à un drame. Au contraire, le discours d'Antoine dans *Jules César* est d'une totale efficacité dramatique, parce que ce n'est pas le discours en soi qui importe, mais son effet sur la populace, son action sur l'action. C'est-à-dire, par contre-coup, sur le spectateur. Vérité qu'on a pu vérifier en éprouvant le pouvoir presque incantatoire de ce discours sur le public, et la tension dramatique qu'il provoquait, aux représentations de l'admirable *Jules César* d'Hermantier à Nîmes.

Sur ce Shakespeare élizabéthain, considéré non comme une montagne isolée mais comme le sommet d'une chaîne, on ne peut que renvoyer au livre remarquable de l'introducteur d'Eliot en France, M. Fluchère, ouvrage de philosophie dramatique plus que de critique littéraire (1) ; et sur le théâtre élizabéthain en général, au gros recueil collectif qui réunit naguère une quarantaine de contributions, parmi lesquelles celles de Baty, Jouvet, Lenormand, Salacrou, et M. Fluchère et Eliot eux-mêmes (2).

Mais le plus sûr moyen de connaître le théâtre élizabéthain, c'est encore d'y aller voir. A vrai dire, nous avons de lui une idée depuis que ce théâtre est si fort à la mode ; mais enfin, ce n'est qu'une idée incomplète et souvent déformée. Que sont les cinq ou six pièces qu'on a représentées, et dont la plus célèbre est *Volpone*, au regard de l'immense répertoire élizabéthain? Et surtout, il s'agit d'adaptations dont le mérite n'est pas en cause mais qui sont parfois assez loin de l'original. Eliot lui-même souligne les difficultés presque insolubles qu'on rencontre pour ressusciter sur une scène moderne ce théâtre qui, à son estime, est aussi loin de

(1) *Présentation de Shakespeare, dramaturge élizabéthain.* (Cahiers du Sud).
(2) *Le Théâtre élizabéthain. (Ibid.).*

nous que les Grecs. Quant aux Anglais, ils ignorèrent ou dédaignèrent longtemps élizabéthains et jacobéens, et il fallut pour les leur révéler dans l'enthousiasme la publication, en 1808, des *Specimens* de Lamb.

C'est un service tout pareil que nous rend aujourd'hui M. Pierre Messiaen en nous donnant, dans un seul volume aussi dense que maniable, l'essentiel du théâtre anglais, non seulement de la Renaissance mais du Moyen Age (1). Car le drame élizabéthain a ses racines dans un théâtre liturgique déjà pathétique et cruel (lisez la scène du calvaire dans *Le Miracle de la Crucifixion*) qu'on représentait dans des roulottes à deux étages, les *pageants*. De cette masse qui comporte plus de cent cinquante pièces réparties en plusieurs cycles, M. Messiaen a détaché de grands et beaux fragments. Pour le théâtre de la grande période, après une brève introduction d'ensemble, il adopte le meilleur parti : de chaque auteur, appelé dans l'ordre chronologique, il donne le texte intégral d'une ou plusieurs œuvres majeures, et souvent en outre, de larges extraits d'œuvres caractéristiques ou singulières. C'est beaucoup moins une anthologie qu'une petite somme : onze dramaturges, vingt pièces, parmi lesquelles le *Faust* de Marlowe, l'anonyme *Arden de Feversham* (au contraire de M. Messiaen, Eliot penche pour l'attribution à Kyd), *Une Femme tuée par la bonté*, de Heywood, *Volpone*, de Jonson, *La Tragédie de la fiancée*, de Beaumont et Fletcher, *Le Cœur brisé*, de Ford... Une brève notice situe le poète et chaque pièce ; quant à la traduction, elle est fidèle sans quitter la vie, rejette l'archaïsme et ne craint pas d'user de l'argot moderne ; mais le traducteur de Shakespeare s'efforce d'être tour à tour Kyd ou Jonson, jamais Messiaen. Si l'on veut saisir la différence entre le traducteur qui s'efface et l'écrivain qui vient nécessairement sur le devant de la scène (je n'ai garde de le lui reprocher ; la question n'est pas là) on comparera la présente traduction d'*Arden de Feversham* avec celle que Gide donnait, du premier acte, dans le recueil que j'ai cité.

Enfin, grâce à M. Pierre Messiaen, nous avons désormais à portée de la main ce monde dramatique, touffu, confus, brutal et intensément riche et poétique où Eliot nous invite et nous excite à plonger.

YVES FLORENNE.

## PORTRAIT DE JEAN LEUVRAIS

Jean Leuvrais n'interprète pas le rôle de Maurice dans *Le Feu sur la terre*. Il est Maurice de la Sesque. Il est entré de plain-pied dans la pièce de François Mauriac, tellement naturel que certains critiques s'y sont trompés. Ils ont pris pour de la gaucherie, pour de la raideur, la raideur, la gaucherie de Maurice de la Sesque

(1) *Théâtre anglais, Moyen Age et XVI^e siècle.* (Éd. Desclée de Brouwer).

qui est un garçon mal dépêtré de son enfance, où Laure le retient et l'enlise, cherchant dans la possession des corps à oublier son impuissance d'artiste incapable de posséder, de recréer le monde. M. Robert Kemp trouve que Jean Leuvrais manque de poésie. Il manque de la fausse poésie surajoutée, de ce que trop souvent on appelle poésie à la Comédie-Française.

Pour moi, Jean Leuvrais est poétique, dans la mesure où la poésie du théâtre comme celle du roman fait corps avec le réel, — le réel le plus quotidien. Il n'a pas besoin d'être habillé comme Oreste ou comme Hamlet pour être poétique. Il est tout baigné du tragique propre à la jeunesse de 1951. Le mal de la jeunesse est de tous les temps, mais Jean Leuvrais l'incarne en 1951. Il lui donne son visage de 1951.

Son visage... Je trouve très injuste le jugement de notre chroniqueur dramatique : « Son physique, écrit-il de Leuvrais, son allure ne justifient pas la passion qu'en quatre actes, trois femmes éprouvent pour lui... » Une dame de mes amies qui admire beaucoup Jean Leuvrais et qui connaît le critique dramatique de *La Table Ronde*, s'est montrée fort irritée de ce jugement : « Leuvrais a de la gueule », me disait-elle. Bien sûr ! C'est le contraire de ce qu'on appelle « un joli garçon ». Mais quel admirable regard tourné vers le dedans ! Quel noble visage tourmenté ! Et comme on l'imagine dans la pièce que Montherlant voulait écrire sur Port-Royal, reflétant l'angoisse pascalienne ! »

Je ne dis pas que Jean Leuvrais soit sans défaut, sans « tics », ni qu'il ne lui reste beaucoup à apprendre (sa démarche, ses gestes, une certaine pesanteur monotone...), mais tout cela me plaît en lui. C'est que dans la pièce de Mauriac, ces défauts même le servent. Qu'il ne s'inquiète pas de l'opposition qu'il trouve chez certains critiques. Ce n'est pas ce qu'il a en moins, c'est ce qu'il a en trop qui les heurte : sa personnalité, déjà accusée. Leuvrais ne ressemble à aucun de ses aînés. Cet excès de personnalité peut devenir un obstacle, le rendre impropre à interpréter certains rôles. Il est trop riche : élève de Marguerite Long, il avait l'étoffe d'un grand virtuose du piano. La peinture l'attire plus que le théâtre. Maîtrisera-t-il ces exigences multiples? Coupera-t-il toutes les tiges adventices pour fleurir et donner la rose unique et irremplaçable? Il est trop jeune encore pour que nous ayons une certitude à ce sujet. Il faudra le voir incarner d'autres personnages... Mais si les écrivains, si les romanciers continuent à écrire pour le théâtre, ils trouveront dans Jean Leuvrais l'interprète de la jeunesse d'aujourd'hui. Sa voix est celle même de notre angoisse. Il a le visage de notre tourment.

JACQUES CHAZOT.

# *LE CINÉMA*

## LA FIERTÉ RENDUE AU CINÉMA

Les producteurs ont la tête ainsi faite que si vous leur donniez à choisir entre *Dieu a besoin des hommes* et *Ma Pomme*, ils choisiraient *Ma Pomme*. Mais le public dément ce choix. On applaudit Maurice Chevalier, seul, pendant deux heures, sur une scène de théâtre, et, malgré Sophie Desmarets, on sort furieux d'un film où Maurice Chevalier paraît sot et prétentieux, c'est-à-dire le contraire exactement de ce qu'il est. Les propriétaires de salles commencent à être plus avisés — ou plus inquiets — que les producteurs. On ne se bat pas aux guichets de *Méfiez-vous des blondes* mais on retourne voir *L'Assassin habite au* 21 ; *Ballerina* est un mauvais film, mais on affiche de nouveau *La Symphonie pastorale*. Mme Junie Astorg se mord les doigts de ne pas avoir songé la première à reprendre *Les Lumières de la ville*. Bref, l'argent se fait plus rare, les statistiques enregistrent une baisse fort sensible de la fréquentation des cinémas, mais ce sera peut-être la seule médiocrité qui souffrira de cette crise.

★

*L'Intrus* de Clarence Brown et William Faulkner donne au spectateur un sentiment qu'il est bien rare d'éprouver sur un trottoir des Champs-Élysées : la fierté. Je connais des Américains qui ne connaissaient pas le nom de Faulkner jusqu'à l'attribution qui lui fut faite du Prix Nobel. Ils auront connu ce nom un jour. Ce n'est pas très grave. Il suffit que Faulkner existe. Il suffit qu'il rende l'honneur à la littérature et au cinéma. Quand je dis au cinéma, je ne songe pas seulement à *L'Intrus*, et même j'y songe bien moins qu'à tous les romans de Faulkner qui n'ont pas été et ne seront sans doute jamais adaptés pour l'écran et où s'exprime pourtant un style de cinéma d'une fermeté et d'une plénitude jamais encore atteint par une œuvre cinématographique. C'est *L'Invaincu*, qui nous dit ce que le cinéma pourrait être, ce n'est pas le film qu'on a tiré d'*Autant en emporte le vent*, malgré quelques beaux fragments épiques. Et je ne vois pas de personnage doué d'une existence cinématographique aussi évidente et mystérieuse que Bayard Sartoris dont la poésie défie la camera, sans qu'on puisse, néanmoins, renoncer à imaginer son fier visage sur un écran. Mais ce ne sont pas les personnages de Faulkner qui sont cinématographiques (comme on pourrait dire qu'ils sont « photogéniques ». Ils ne sont ni l'un ni l'autre), c'est son style, qui lève un monde d'images, de paroles, de sons, aussi ample

qu'une forêt. Vous vous rappelez la forêt en marche du *Macbeth* d'Orson Welles. L'intention était assez belle, l'effet (surtout après un recul de six mois) assez pitoyable. Qui une fois a lu Faulkner n'a rien à craindre de la critique et des dévastations du temps : l'effet, dans la mémoire, reste aussi fort, parfois aussi intolérable, ses répercussions ne cessent pas.

Il faudrait ne pas tarder à traduire le roman où Clarence Brown a trouvé l'argument et le climat de son film. Mis en présence l'un de l'autre, le film céderait une fois encore le pas au roman, comme un film qui s'appellerait *Sartoris* risquerait fort de rester au-dessous du roman du même nom. Cette faiblesse n'est pas fatale au cinéma. Il pourrait la conjurer. Mais il a peur de sa force possible et de ce qu'il serait, s'il l'osait. On devine que Clarence Brown s'est ingénié à retenir son film, comme on retient un cheval nerveux, au lieu de lui lâcher la bride, à assagir la tragédie au lieu de la porter, comme il en avait les moyens, à son paroxysme.

L'emploi d'un patois dans un roman français est presque inimaginable. C'est pourquoi notre roman se méfie des paysans. Mais l'usage fréquent que fait Faulkner du langage petit-nègre n'a pas pour effets de localiser son œuvre et de restreindre sa portée. De même le problème noir tel qu'il se pose à l'Amérique ne concerne que très indirectement l'Europe, qui a ses problèmes à elle et ses injustices. Mais ce problème peut à peine être considéré comme la cause de la tragédie faulknerienne, et plus précisément du fait-divers criminel qui est le sujet de *L'Intrus*. Si le problème noir ne se posait pas à l'Amérique, on ne doute pas que Faulkner trouverait à la haine, qui en résulte, un autre support et qu'il saurait jeter un autre bois dans le feu qu'il entretient et auprès duquel il chante. C'est la seule haine, jamais assouvie, qui est au cœur de *L'Intrus*, et c'est l'homme, et non l'homme noir ou l'homme américain, dont le visage s'éclaire ou s'assombrit selon le jeu des flammes de ce feu.

MICHEL BRASPART.

## *LA MUSIQUE*

### REPRÉSENTATIONS WAGNÉRIENNES A L'OPÉRA

En reprenant *Siegfried* qu'on n'avait pas joué à Paris depuis treize ans, l'Opéra a franchi une nouvelle étape dans la remise en scène de la Tétralogie, qui n'a pas été donnée chez nous, en quatre soirées consécutives comme Wagner l'a voulu, depuis la guerre de 1914.

Si l'on consulte les archives de l'Opéra, on est frappé de la différence entre le nombre de représentations de *la Walkyrie* (484)

et celui des trois autres drames du *Ring : Or du Rhin* (77), *Siegfried* (91), *Crépuscule des dieux* (69). On trouverait certainement dans tous les théâtres d'Allemagne un nombre plus élevé d'exécutions de *la Walkyrie* que du prologue et des deux autres journées, mais la disproportion serait bien moindre. (J'ai vu, pour ma part, 60 fois *la Walkyrie* et *l'Or du Rhin* une trentaine de fois, cette proportion doit à peu près correspondre à la moyenne des représentations.)

Souhaitons que M. Hirsch puisse réaliser rapidement la remise à la scène de *l'Or du Rhin* et qu'on entende deux ou trois fois dans cette saison l'immense épopée des Nibelungen, dans les conditions voulues par Wagner, comme une énorme symphonie dont les quatre parties durent environ quinze heures. Si certains musiciens, qui traitent Wagner de haut, se dérangent, ils sauront enfin de quoi ils parlent.

Certes nous comprenons parfaitement que l'on préfère, dans l'œuvre de Wagner, *Tristan* ou les *Maîtres* à la Tétralogie. En raison même des dimensions surhumaines de *l'Anneau des Nibelungen*, il y a des moments où l'intérêt de l'action languit, ce qui, chez un dramaturge né comme Wagner, s'accompagne naturellement d'un refroidissement dans la musique. Personne ne jugera que l'acte II de *la Walkyrie* vaille les adieux de Wotan, ni que la scène de Brunnhilde avec Siegfried masqué, à l'acte I du *Crépuscule*, puisse être comparée à la mort du héros. Mais ces scènes elles-mêmes deviennent plus vivantes lorsqu'on les entend à leur place dans l'ensemble, lorsque leur architecture thématique prend appui sur le souvenir d'une audition toute fraîche des scènes qui les précèdent.

En attendant que la troupe de l'Opéra nous donne la Tétralogie complète, une troupe allemande, de premier ordre, vient d'en chanter, en novembre, les trois journées en laissant de côté, provisoirement, le prologue, cet *Or du Rhin* qui exigerait trop de monde : trois ténors au lieu d'un dans *la Walkyrie*, cinq basses au lieu de deux.

Disons tout de suite que ces représentations ont été fort belles et que dans ce qui reste aujourd'hui de l'Europe on en trouverait difficilement l'équivalent.

Trois artistes ont dominé ces soirées : M. Max Lorentz, qui avait la saison dernière été inégal dans *Tristan*, a recouvré la plénitude de ses moyens vocaux. Quant à son style il reste incomparable et, s'il n'a pas la puissance que l'on a admirée pendant de trop courtes années, chez Melchior, il possède, au plus haut degré, l'art de composer un récit et de conduire une scène. Dans le rôle du nain forgeron, M. Erich Zimmermann s'est affirmé le meilleur Mime actuel, et probablement même le meilleur qui ait existé. Un jeu de scène qui ne laisse jamais faiblir l'attention, une diction incisive où chaque syllabe porte, un grotesque sans vulgarité, tout cela, joint à un grimage prodigieux, compose une créature rampante et hideuse, un gnome de cauchemar. Je n'avais jamais entendu M. Ferdinand Frantz, qui, m'a-t-on dit, a surtout chanté en Suisse ; c'est un Wotan, plus baryton que basse,

comme, avant la guerre, Bockelmann ; dans *Siegfried*, il a magnifiquement chanté la première scène du Voyageur, où, sur les longues notes tenues de la voix humaine, se font et se défont de mystérieuses harmonies chromatiques. Il n'a pas été moins émouvant dans les adieux de Wotan.

Dans le rôle de Brunnhilde, Mme Braun a fait valoir un beau tempérament dramatique, sa voix n'a certes pas l'admirable homogénéité de celle de Mme Flagstadt, mais deux chanteuses du rang de Kirsten Flagstadt ne se voient guère dans une même génération.

Citons, enfin, M. Ludwig Weber, excellent comme à son ordinaire, dans Hunding, Fafner et Hagen. Pour la mort du dragon on a expérimenté, pour la première fois, croyons-nous, l'emploi d'un haut-parleur électrique à la place des deux porte-voix (un gros et un moyen) prévus par Wagner avec son souci habituel de la précision. Progrès indiscutable.

Deux artistes français ont figuré, tout à leur honneur, dans ce bel ensemble. Mme Germaine Hoerner a été aussi bonne dans Sieglinde que dans Gutrune ; quant à M. Charles-Paul, s'il chantait demain à Munich ou à Bayreuth, le rôle d'Alberich comme il l'a chanté ici, il serait justement acclamé.

L'orchestre de l'Opéra a enfin trouvé avec M. Sébastian, un chef qui, le dirigeant régulièrement, obtient de lui, d'une manière durable ce que les chefs de passage, Furtwaengler ou Blech, n'ont obtenu que pour un soir. Ainsi conduit, l'orchestre de l'Opéra s'avère égal aux meilleurs ensembles d'avant 1939 : Vienne, Dresde ou Berlin.

Quelqu'un, près de moi, disait l'autre soir : « C'est aussi bien qu'à Bayreuth ! » N'exagérons rien. Il y avait à Bayreuth 120 exécutants, et on faisait au moins dix répétitions d'ensemble pour chaque opéra — nous n'en sommes point là. Enfin, la disposition de l'orchestre en profondeur est d'un effet acoustique très supérieur à l'étalement en surface de la fosse de l'Opéra. Mais ce qui est vrai, c'est que Georges Sébastian est l'égal des plus grands chefs d'Allemagne. J'avouerai même que, personnellement, je préfère ses mouvements à ceux que l'on conserve dans le minutage solennel de la tradition bayreuthienne.

M. Sébastian conduit plus vite et gagne, en dehors des coupures naturellement, quatre à cinq bonnes minutes sur un acte. Il a raison, croyons-nous, et la façon, par exemple, dont il a dirigé le sauvage prélude du troisième acte de *Siegfried*, était admirable de fougue et d'élan.

La place nous manque pour parler de la mise en scène. Réglée par M. Teitgen, jadis intendant des théâtres de Berlin, elle s'inspire de ce qu'on voyait à Bayreuth dans les derniers festivals d'avant la guerre où M. Teitgen avait précisément donné ses soins à la Tétralogie. Cette mise en scène, discrètement modernisée par la suppression des béliers de Fricka ou du cheval de Brunnhilde et, m'a-t-il semblé, par la disparition de quelques arbres et de quelques accessoires dans le décor, demeure assez traditionnelle.

A cet égard on a fait beaucoup mieux depuis dix ans et les pré-

sentations que réalise, à Wiesbaden, M. Kœhler-Helfferich, avec des moyens plus limités que ceux de l'Opéra, sont infiniment plus intéressantes. Son *Parsifal*, son *Tannhäuser*, sont, sur le double plan du style et de l'expression, d'admirables réussites. Nous croyons savoir que M. Hirsch songe à confier à ce grand metteur en scène le soin de remonter, au printemps, un nouveau spectacle wagnérien. On ne saurait trop le féliciter de cette initiative.

Enfin, qu'on nous permette une suggestion. Les difficultés qu'éprouve la famille Wagner pour renouer la chaîne des festivals paraissent, si nos informations sont exactes, telles qu'il y a de grandes chances pour que les *Festspiele* ne recommencent pas cet été. A l'heure où nos pouvoirs publics paraissent découvrir enfin l'intérêt du tourisme, ne croit-on pas qu'une grande saison wagnérienne, en juin, à l'Opéra de Paris, vaudrait mieux que les réjouissances de fête foraine auxquelles nos visiteurs étrangers ont été conviés la saison passée par des comités scandaleusement incapables de faire mettre en place un plateau ou un projecteur?

JEAN MISTLER.

## LE MOIS MUSICAL

Semaines fertiles en événements dont chacun nécessiterait à lui seul une chronique. Mais, hélas ! le dernier en date peut aussi tenir, lui, en quatre mots : Dinu Lipatti est mort. Bien sûr c'est sans surprise — mais avec quel sentiment d'intolérable fatalité et d'insupportable résignation — que l'on a appris la nouvelle dans la journée du 3 décembre. Il avait trente-trois ans.

De la France qu'il aimait et dont il possédait la culture, il avait fait sa seconde patrie. C'est à Paris qu'il était venu parfaire sa formation sous la direction de maîtres tels que Nadia Boulanger et Alfred Cortot. Depuis des années déjà il savait quel terrible mal devrait l'emporter. Cependant il ne cessa jamais de regarder l'avenir avec confiance et espoir : la confiance que lui donnait sa foi artistique, l'espoir dans le miracle de la science qui le sauva chaque jour, mais sans le guérir, et qui aurait peut-être pu le sauver demain.

C'est en France aussi que cet admirable pianiste donna son dernier récital lorsqu'en septembre il rassembla ses forces pour cet ultime concert au festival de Besançon où il fut grand comme aux plus grands jours.

A tous ceux qui n'ont pu l'entendre au cours de sa brève carrière, il faut rappeler que quelques disques conserveront cet impérissable souvenir : une sonate de Chopin, les concertos de Schumann et de Grieg, et surtout des chorals de Bach dont il a su comme personne traduire le lyrisme bouleversant de poésie sereine.

★

Grâce à la radio, la France a pu avoir enfin la première audition d'un des chefs-d'œuvre de l'époque contemporaine, chef-d'œuvre

vieux déjà de vingt-cinq ans, joué sur toutes les scènes d'Europe, mais que nos deux théâtres lyriques se sont offert le luxe de dédaigner : *Wozzeck*, opéra en trois actes d'Alban Berg sur le poème dramatique de Georges Büchner. C'est l'histoire d'un terrifiant et prosaïque fait divers : un pauvre soldat bafoué par ses supérieurs, trahi par sa femme, victime d'un ordre social injuste est ainsi conduit au crime ; il tue sa femme et se noie ensuite. L'ouvrage est d'une violence dramatique inouïe et d'une force poétique irrésistible.

L'expérience est faite : nombreux sont ceux qui, venus assez sceptiques — voire même avec des arrière-pensées de chahut... — sont sortis du théâtre des Champs-Élysées vaincus par cette partition qui peut paraître étrange, certes, au premier abord (langage atonal, emploi d'instruments tels qu'accordéons, pianos désaccordés, utilisation de tous les styles de chant du *bel canto* au *sprechgesang* etc...) mais dont le mouvement, l'expression, l'ambiance, et la logique sont vraiment extraordinaires.

M. Jascha Horenstein avait parfaitement mis l'œuvre au point avec l'Orchestre National, et M. Lucien Lovano dans le rôle de Wozzeck.

★

M. Francis Poulenc avait donné cet été au festival d'Aix-en-Provence la première audition européenne de son nouveau concerto pour piano et orchestre. Cette œuvre avait été alors fort sévèrement jugée au nom de critères d'ailleurs discutables : on lui reprochait, en gros, de n'être pas *sérieuse (?)*. Au cours d'une récente interview précédant la première exécution donnée de ce concerto à Paris (novembre, Société des Concerts), M. Poulenc a déclaré en substance qu'il n'avait nullement prétendu écrire le concerto de l'*Empereur* ou celui du *Couronnement*, mais une œuvre où s'exprimât un des aspects de son personnage qui est celui d'un faubourien en casquette, désinvolte, sensuel et tendre. C'était son droit. Son devoir était de réussir un divertissement d'une pareille impertinence : il n'y a pas manqué. Si vous n'aimez pas cela... Quant à moi, je ne vois rien à redire à une telle conception. Et n'est-il pas assez sympathique d'ailleurs de voir le compositeur des *Motets pour un temps de pénitence* et le mélodiste d'Apollinaire se souvenir qu'il est aussi l'auteur de *Bal masqué* et des *Mamelles de Tirésias*, faire des pieds de nez, danser le tango ou la maxixe, et affirmer de cette façon qu'il entend rester également ce personnage-là?

★

Nos contemporains n'ont pas souvent la tête épique, dit-on. M. Jacque-Dupont vient de nous montrer qu'il faut se méfier des slogans : sur un poème dramatique de M. Randal Escalada, il a illustré musicalement les aventures du libérateur de l'Argentine dans une partition qui tient à la fois de l'opéra, de l'oratorio et de la musique de scène, *San-Martin, l'homme à l'épée de lumière*. Il y a là beaucoup de force, de grandeur, de couleur, de mouvement

dramatique, bref tout ce qui indique un beau tempérament de musicien. Et c'est ce qui fait d'autant plus regretter qu'un texte, par ailleurs très habilement rédigé, mais un peu envahissant, n'ait pas laissé au compositeur toute la place qu'aurait demandé son évocation musicale.

★

C'est une œuvre nouvelle de M. Henry Sauguet qui a servi à baptiser l'ensemble qui vient de naître : le Quatuor Champeil. On sait que ce dernier est issu de l'ex-Quatuor Calvet. Dès ses débuts il témoigne de jolies qualités dans le domaine du goût, de l'intelligence et de la sonorité. Il est normal d'autre part que tout cela demande à mûrir quelque peu : une équipe de ce genre ne s'improvise pas en quelques mois, surtout lorsque trois des protagonistes ont subi pendant des années l'empreinte d'une personnalité musicale telle que celle de l'incomparable artiste qu'est Joseph Calvet. Mais ce qui réussissait à celui-ci ne doit pas forcément réussir à d'autres lorsqu'il n'est plus là. Et je crois qu'il faut conseiller au Quatuor Champeil d'oublier un peu ce qu'il fit jadis et notamment cette appréhension des œuvres qui fut si particulière à M. Calvet : cela leur évitera d'amenuiser certains ouvrages par de trop subtiles recherches sonores. Cela dit, c'est un ensemble dont les promesses sont splendides.

Le quatuor à cordes de M. Henry Sauguet, dont c'était la première audition à Paris, est une œuvre qui touche essentiellement par sa sincérité. Je ne crois pas me tromper en disant qu'elle a été composée à la mémoire de la mère du musicien. Elle est en effet pleine d'une inspiration joliment poétique et d'une réelle émotion : on oublie ainsi de remarquer ce que les développements du premier et du quatrième mouvements auraient gagné à être soutenus d'une architecture possédant plus de carrure.

CLAUDE ROSTAND.

## *LES BEAUX-ARTS*

### ANDRÉ MARCHAND

Parmi les peintres qui aujourd'hui arrivent à la maturité de la quarantaine, André Marchand qui expose présentement une douzaine de toiles à la petite galerie Carmine occupe, me semble-t-il, une place assez particulière : place qu'il doit, si je ne me trompe, à la précocité de l'affirmation de son talent et aux conséquences qui en résultèrent.

Parvenu, en effet, à une pleine possession de ses moyens pic-

turaux avant les peintres de sa génération, il a dû à cette croissance hâtive de porter ses premiers fruits dans le climat de l'avant-guerre, alors que les « peintres de la réalité » de notre XVII^e siècle, découverts à l'exposition de 1934, étendaient leur ombre précise sur le mouvement « Forces Nouvelles » et que le Surréalisme déjà frappé à mort faisait, pour ainsi dire, entendre ses derniers râles dans l'art tourmenté d'un Gruber. Poésie lourde d'angoisse et métier assez traditionnel, qu'elle vivifiait et modernisait, c'est avec ces deux caractères que se présentait l'art d'André Marchand de 1935 à 1940. Dans un espace profond, fréquemment occupé par de vastes déserts, moins vides que les ciels gris qui pèsent sur eux de tout le poids de leur lumière décolorée, décolorante, des formes lourdes se dressent, magiques, peintes dans des tons neutres — terres, verts olive, bleus surtout, bleus lavande assombris — sévèrement dessinées, modelées comme des statues, comme des statues immobiles, impassibles, les yeux vagues, hiératiques, comme pétrifiées, prisonnières, semble-t-il, d'une angoisse insoutenable qui enferme chaque figure en elle-même, lui interdit de communiquer avec le personnage voisin, avec le cadre, avec cet espace même, cet espace vide qui l'emprisonne dans son cachot cristallin. Voisin de Jannot, de Rohner et d'Humblot par ce graphisme précis, ce chromatisme pâle et triste, ce modelé plastique, cette définition implacable des choses et de l'espace, mais héritier, plus qu'eux, du pathétique des surréalistes et de leur sentiment du mystère et de la mort, Marchand atteignait là, dans les œuvres de cette manière, à une grandeur formelle et poétique qui lui permit de conquérir d'emblée une place de premier rang parmi les jeunes peintres les plus doués de l'avant-guerre.

Puis, durant l'occupation, une évolution se dessina dans sa peinture, dont témoigne la *Crucifixion* exposée ces jours-ci à l'actuelle manifestation d'Art sacré du Musée National d'Art moderne. Forme moins une, plus déchiquetée, trait, non plus rond, mais épineux, cassé qui, au lieu de filer se brise en segments durs, mal raccordés entre eux ; palette plus haute où les bleus se font électriques, les verts acides, où le rouge apparaît ; statisme moins rigoureux ; émotion moins contenue ; je ne sais quel expressionnisme pathétique et qui veut l'être : André Marchand se trouve alors — en 1944 — à un tournant, à égale distance de ce qu'il quittait et de ce qu'il allait trouver l'année suivante.

C'est vers ce temps, en effet, qu'il découvre, simultanément, la couleur éclatante et la forme aplastique, si j'ose risquer ce néologisme. Le caractère — dirai-je gothique et gothique flamboyant? — de son dessin s'exaspère, dont les lignes semblent burinées par une main nerveuse qui fouille comme pour arracher son secret au contour ; les tons les plus hurlants déferlent sur la toile comme un raz de marée ; leurs violences opposées s'affrontent ainsi que des courants contraires, assurant de la sorte l'équilibre de l'œuvre — celle d'un navire que pressent des lames et que celle-ci empêche de s'abîmer sous les coups de celle-là. Le vert et le rouge, en particulier, luttent entre eux et contre le noir — seul souvenir du chromatisme de naguère : et encore ce noir est-il

désormais singulièrement plus intense, plus brutal, assez chaud, assez écrasant pour pouvoir convenir à la traduction du disque solaire. Couleurs arbitraires? Non, couleurs affranchies, mais dont l'emploi répond toujours à des nécessités spirituelles ou plastiques, et qui, toujours, sont lourdes de signification : ainsi ces visages verts d'Arlésiennes que brûle le rouge glacial d'un ciel incandescent. Non plus moyen de figuration, de traduction figurative, le ton devient signe désormais chez Marchand — dans le même temps que l'espace s'évanouit et que le tableau accuse comme cette surface plane à deux dimensions dont l'affirmation est une condition de l'effet monumental. Murs noirs et ciels blancs, dans le même plan qu'eux — et sur ce fond tendu comme un rideau très proche des figures plates découpent leur grandiose silhouette...

Et voici qu'après ce passage dans le paroxysme du ton flambant, Marchand a, depuis quelque temps, un ou deux ans, glissé insensiblement vers un nouveau système chromatique, plus subtil et plus complet. La couleur s'atténue — qui demeure cependant toujours indépendante de l'imitation, et qu'il ne cesse d'employer pour sa vertu plastique ou expressive propre : les mauves, les violets, occupent maintenant dans les œuvres de Marchand une place nouvelle et significative *(Paysage des Saintes-Maries-de-la-Mer, le soir; La Major à Arles)*. Emploie-t-il encore les tons purs? ainsi que dans son *Plat de Pêches*. L'accord n'en est pas violent. car les noirs interviennent non pour exaspérer laques, verts, jaunes de chrome, mais pour les harmoniser. Le dessin, tout de même, s'est fait moins âpre, moins fouillé. Toujours incisif, mais mieux filé, ce n'est plus le graphisme des Allemands du XV^e^ siècle qu'il évoque, mais celui des céramistes grecs : c'est la même élégance précise et un peu maigre, nerveuse, longanime, suffisante pour tout exprimer de la forme qu'elle suscite plutôt qu'elle ne l'enclôt *(le Taureau en Camargue, l'Arène)*. Celle-ci tend désormais à la troisième dimension, soit que Marchand établisse la rotondité juteuse de ses fruits sur le plan d'une table que ne fait cependant pas fuir la perspective, soit qu'il utilise les architectures provençales si simples, si évidentes, pour obtenir, à l'instar de Cézanne, une construction rigoureuse et pourtant délicate *(les Saintes-Maries-de-la-Mer)*. Le problème se pose à lui de faire plastique tout en tenant compte des exigences d'un support à deux dimensions. De sorte qu'à cet égard, ainsi qu'à plusieurs autres, les dernières œuvres de l'artiste — qui ne font que tirer, mais avec un bonheur aisé, les conséquences de certaines de celles qu'il avait exposées naguère à la galerie Beaux-Arts — apparaissent comme une sorte de synthèse entre ces deux principales manières antérieures.

Mais les définir de la sorte ce serait en laisser échapper le principal, ce qu'elles apportent de neuf et peut-être de plus précieux. Négligeant la tentative de Marchand d'exprimer pour la première fois le mouvement, et le mouvement le plus rapide, le moins saisissable, celui des oiseaux en plein vol *(les Flamants en Camargue)*, traits de lumière dans le ciel lumineux ; remarquant seulement

au passage cette détente, cette affection soudaine pour l'éphémère et le changeant ; je voudrais plutôt souligner la même conversion au rapide, à l'aisé, au vif dans la facture. Aussi éloignée de l'exécution lente et serrée de l'avant-guerre, de ses matières précises, que du faire tempétueux, torrentiel de l'après-guerre et de ses coups de brosse pathétiques, la facture s'est faite légère et la pâte transparente. Des glacis. Une façon de travailler dans l'huile ainsi que dans l'eau. Un pinceau qui frotte, caresse, s'envole, ne pèse pas. Du soin, mais comme aérien. Marchand ne nous avait pas encore habitués à cette exécution — pas même lorsque son penchant à la coquetterie, à la virtuosité, au précieux lui avait, à plusieurs reprises et dans des époques fort différentes, soufflé de rechercher je ne sais quel luxe élégant dans la pâte et dans le faire, et de donner à ses tableaux l'aspect de laques extrême-orientales, somptueuses, mais un peu bouchées. Ici la discrétion, la prestesse, la justesse égalent le bon goût, et l'autorité la virtuosité ( à laquelle il n'a guère succombé que dans son *Bouquet de glaïeuls*, le moins bien venu, à mon gré, des quinze tableaux exposés).

Impalpable et diaphane, la matière de Marchand s'accorde non seulement avec cette forme transparente, bien que présente, cette ligne qui s'élance, cette couleur aérienne, mais aussi avec l'émotion qui gonfle l'artiste et qu'il laisse jaillir, plus simplement peut-être et plus spontanément qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Tout se passe comme si ce tourmenté avait trouvé dans la solitude de la Camargue, dans ses déserts peuplés d'oiseaux, l'apaisement vainement cherché — ou refusé — dans les falaises déchiquetées des Baux ou les plaines torrides de la Crau. Ce provençal qui n'avait jusqu'alors dit que la tristesse du midi écrasé par le soleil, semble se montrer désormais plus sensible à sa douceur — celle, fraîche et reposante, de ses crépuscules fluides, et celle, somptueuse, de ses fruits, de ses fleurs, de ses animaux.

Apaisement de son art — sans que celui-ci en tombe dans cette joliesse un peu coquette dans laquelle il a, de temps en temps, donné. Un fait l'en empêche, cette fois : le progrès qu'il accomplit vers la simplicité. Le dépouillement de Marchand n'est plus, comme dans ses débuts, le moyen le plus efficace pour obtenir l'effet. Il est aujourd'hui la conséquence de ce calme qui s'empare doucement de cet inquiet, et un des agents de ce silence dont le peintre veut charger ses toiles : et son silence désormais me semble plein de murmures, rendu plus perceptible et plus diaphane par l'égouttement, là-bas, des fontaines, dans la nuit qui vient, les appels espacés des oiseaux qui s'endorment sur l'eau dont le clapotis s'étouffe à son tour ; c'est un silence vivant, non de mort mais de vie, et c'est le silence d'un homme qui accepte la vie et se prend, qui sait? peut-être à l'aimer, à l'aimer simplement, avec ferveur, avec tendresse.

BERNARD DORIVAL.

## LÉONOR FINI

L'enchanteresse est assise dans sa grotte tendue de velours cramoisi. Autour d'elle, les chats mènent leur vie incommunicable à tous, sauf à elle. Des chimères aussi sont là, qui tendent l'énigme de leurs seins de marbre. Qui se chargerait de recenser les écureuils naturalisés, les papillons cloués, sûrement sans douleur, les monstres de toute nature, c'est-à-dire de toute la nature, assemblés dans cette tanière hors du temps?

Ici le surréalisme recoupe les plus anciennes pistes magiciennes. L'air est épais de symboles. De toutes parts des yeux peints vous regardent. Vos yeux à vous sont déjà peints sur l'âme aiguë de l'enchanteresse, Léonor Fini.

Léonor Fini. Un nom qui mérite encore mieux que la popularité dont l'entoure le haut Paris. Une œuvre peinte considérable, que nous n'hésiterons pas à classer parmi les plus audacieuses et réfractaires.

Fille italienne de sang slave, belle face animale aux yeux très écartés, Léonor Fini est venue, voici dix-sept ans, planter en plein Marais cette statue de la Justice qui ferme les yeux sur les nuits félines mais préside, vigilante, au travail exact. Ellè peint, avec une calme arrogance, à rebrousse-poil. Elle peint, croirait-on, sans pinceaux ni palette. Les couleurs qu'elle emploie ne sortent point des tubes du marchand, mais de cette provision inépuisable de pittoresque mystique que recèlent les vieux arrondissements savoureux.

Peindre à rebrousse-poil? Eh oui! Peindre, en quelque sorte, contre la peinture, contre la peinture prise en tant que telle, celle de Van Gogh et des impressionnistes, celle de bien des maîtres actuels, c'est-à-dire la pâte picturale étalée telle quelle dans une intention décorative et philosophale. Fini, elle, consacre la discrétion de la touche à la force de l'ensemble. Elle n'hésite pas à raconter avec minutie une reine jeune et dépenaillée assise entre des léopards sous le ciel de l'antiquité. Elle se refuse, sachant conduire sa main, à toute collision de tons. Chacun de ses cadres concentre une volonté d'achèvement. Miniatures monumentales. Infini du fini. Coups de dents du léché.

Mais il ne s'agit pas d'une démonstration scolaire, d'une propagande technique. Ses portraits de jeunes filles furieuses ou d'adolescents envahis de feuilles s'accomplissent avec une si minérale perfection dans la ressemblance que voici concurrencées les trajectoires « instinctives » de la peinture somnambulique, cosmique, biomécanique. A tel ou tel peintre casseur d'assiettes éructant, dans le délire créatif de la onzième heure, des œuvres censément jaillies du ventre profond des choses, Léonor Fini, en dehors, d'ailleurs, de tout esprit de rivalité, oppose ses toiles émergeant avec lenteur d'un immense passé de peinture composée

et méditée où brillent entrelacés les noms de Grünewald et de Raphaël Sanzio.

La culture, la tradition, la science, la plénitude de l'orgueil quand il se consent modestie, je les admire chez Léonor, puisées peut-être au baquet de Mesmer dans une aura de sadisme et de tarots. Ingres dessus. Cagliostro dessous. Masqué.

Les effigies, dans la grotte, commencent à vous traquer, trop polies pour être honnêtes. Que veut dire ce loup noir, non loup, pour une fois, de carnaval vénitien, mais loup, pour de bon, loup, empaillé, on l'espère, mais savoir ! Ce loup tout à coup surgit derrière le portrait de Magnani. Est-ce la chevelure de l'actrice en crinière perforant la toile? Est-ce notre âme extraite de nos tripes par la magie et qui erre à travers la grotte en attendant d'être mangée?

On a compris qu'il ne faut pas se fier à cette peinture « sage ». Toute l'histoire naturelle, que nos camarades moisissants de l'art avancé s'efforcent d'illustrer, non pas à titre d'illustrateurs, mais en qualité de mollusques déposant au fil des expositions la trace de leurs sécrétions, Léonor, elle aussi, la connaît dans les coins. Broussaille de ses héroïnes, lourdes paupières en coquillage raffiné, non visibles toiles d'araignée que tisse le regard couleuvre ou corbeau des portraits faussement immobiles, Sforza, Genet, Mandiargues, plus vivants, petit à petit, que les modèles, par la vertu d'une fascination condensée, millimétrique, très généreuse en perfides rayonnements.

Adhérente du monde animal, mais héritière de la tradition humaine, royale et adriatique, Léonor Fini ne voit aucun inconvénient à participer à titre humain au sabbat de l'art, où se prolonge à perpétuité la genèse consciente de l'univers. Elle ne veut pas qu'on la prenne pour un crabe artiste. Mais des crabes, et des rochers, des anges et des grands thèmes elle demeure le frère d'armes. Parfois, même, elle vend la mèche.

De ses pinceaux précis, qui peignent comme avec un peigne la face humaine, elle fignole un crâne de poisson ouvert. Elle se laisse prendre en pleine école buissonnière d'arbres morts, photographiant d'une griffe exercée l'instant où l'homme et l'algue se désempêtrent l'un de l'autre, et celui que choisit la dryade pour faire craquer l'écorce... Mieux encore, rare coquetterie, concession mal retenue, il lui advient (mais à l'aquarelle seulement) de s'adonner à une *comedia dell' arte* de la ligne et de la tache, par où elle s'apparenterait, enfin, à ses confrères de l'inspiration improvisée.

Mais c'est dans les décors de théâtre ou de palais que Léonor Fini rompt les vœux de la perspective. C'est le jardin d'Armide. Les frocs pendent aux branches des orties démesurées. Les géants velus ensevelissent sous une montagne de poils une petite fille chauve. Les chattes, Mélusine en tête, persécutent quelqu'un. Les matous, habillés en canaris, font une farandole féroce. Les rideaux rouges de la grotte s'écartent, découvrant les labyrinthes où le repos de Léonor se recharge de sortilèges.

AUDIBERTI.

## *LA VIE COMME ELLE VIENT*

### L'HOMME A LA CERVELLE D'OR

Je parlerai de Balzac parce que « cela fait du bien ». Parce que, de même que le tumulte des eaux déchaînées ordonne de regarder vers les phares, l'ébranlement actuel de l'univers et le mouvement du sable sous nos pieds, ordonnent de regarder vers cette stable et haute gloire, vers ce génie martyrisé qui ne se connut que dans sa fin ; vers tout ce qui doit rester comme modèle, et comme vérité, et comme justification de l'être humain au moment où l'on dénie à l'être humain son indépendance et son individualité.

Regarder vers Balzac, ce n'est pas regarder vers ce qui est facile, mais vers ce qui est fort ; vers le courage prométhéen ; vers la volonté d'édifier le monde de l'esprit sur les constantes ruines du monde des réalités. Regarder Balzac, c'est reprendre conscience de nous-mêmes, de notre fierté, de notre raison d'être. C'est retrouver une patrie perdue.

On le sent bien, en visitant l'Exposition consacrée à Balzac par la Bibliothèque Nationale, pour commémorer le Centenaire de sa mort. Car voilà cent ans que cette tête surhumaine a trouvé son repos ; que le visionnaire a rejoint sa vision, nous laissant en testament un univers dans lequel nous n'avons cessé depuis, de puiser des leçons et des enchantements.

Cet univers, l'Exposition lui donne une forme concrète, une progression, des cadres. On s'aperçoit, de vitrine en vitrine, de tableau en tableau, de gravure en gravure, de manuscrit en manuscrit, de livre en livre, que non seulement la vie de Balzac représente trente années de pouvoir créateur, mais cinquante années de vie nationale, d'études de mœurs, de systèmes philosophiques, de régimes, de lois ; cinquante années de salons, d'art, de science, de médecine, de traits et d'usages provinciaux et parisiens, allant du sordide au sublime, embrassant les institutions d'État, la Banque, la Justice, les administrations publiques et privées, les journaux et la police ; pénétrant dans les domaines religieux et politiques tout autant que dans la vie intime ; franchissant toutes les portes ; allant de l'étude du notaire à l'arrière-boutique du commerçant, courant du bal de Sceaux au bal de l'Opéra ; superposant au plan de Paris, le plan balzacien de Paris, c'est-à-dire donnant un sens, une âme, une couleur, une force, à ce qui, sans Balzac ne serait que maisons anonymes et rues sans destin.

Deux mille personnages là dedans, aussi vrais que la vie,

chacun avec son style particulier, sa physionomie propre, son ascendance, sa descendance et ses collatéraux ; chacun avec ses amitiés, son mobilier ou son grabat, ses lambris ou son ruisseau, chacun avec son adresse exacte, son équipage et ses gens, avec ses diamants et ses marabouts, son châle et ses brodequins, son luxe ou son abaissement, le tout Paris de Balzac en un mot.

Le tout Paris avec Tortoni et la petite Pologne, la chaussée d'Antin et les boulevards, le Palais-Royal et le Louvre, les rues des étudiants et le noble faubourg, le Marais, le Sentier, les Halles, l'Hôtel de Ville ; la palpitation sanguine de Paris à travers la ruelle, l'impasse, le terrain vague ; le courant de la vie secrète fluant de la mansarde au tripot, tourbillonnant comme une eau nocturne autour des Ferragus et des Vautrin ; pénétrant dans les « pensions » minables, les galetas des ambitieux et des lorettes, le taudis des entremetteuses et le boudoir des courtisanes, refluant du Cabinet des ministres aux restaurants à la mode ; embourbant la pègre, éclaboussant les bas blancs et les bottes vernies, mouchetant les roues des tilburys et les culottes des « tigres ».

Énorme et vivifiante circulation artérielle, flot puissant du génie s'insinuant volatilement dans la moindre fissure de l'édifice social. De même que le feu blanc de l'éclair arrache à une façade l'aveu de sa grandeur et de ses lézardes, Balzac voit tout, Balzac est en tout, Balzac est partout. Montant un escalier pourri et descendant un escalier ducal, passant de Gobseck aux Grandlieu, vérifiant les comptes de César Birotteau, comptant les rouleaux d'or du Père Grandet, essuyant les larmes sur la face morte de Goriot, le sang sur la poitrine trouée de Paquita Valdès composant fleur par fleur les aveux de Félix de Vandenesse et les parures de Mme Marneffe, écoutant au fond d'une loge aux Italiens, battre des éventails, des aveux et des cœurs, courant les antiquaires pour Pons, tournant des colonnes avec M. de Watteville, et puis, mêlant à la fiction et si étroitement, sa propre vie que l'on se demande soudain si Mme de Berny, si Mme Hanska ne sont pas nées de son imagination et si les vraies vivantes ne sont pas Mme de Mortsauf, la cousine Bette ou la duchesse de Langeais. Que l'on se demande si le pavillon de la rue Fortunée avec son architecture démente, ses coupoles, son ameublement princier mais contestable, n'est pas une invention au même titre que le boudoir de la Fille aux yeux d'or, à ceci près qu'un goût presque sans défaut préside à l'installation des chambres imaginaires, alors que cette maison de la rue Fortunée au nom tragique, accumule jusqu'au délire tous les maléfices des meubles soi-disant historiques et des faux tableaux.

★

Tout cela cependant c'est la chose visible. Ces lithos, ces caricatures, ces plans, ces gravures, ces livres nous les consultons, nous les contemplons, nous pourrions les toucher. Mais dans cette longue et claire galerie équilibrée par ses grisailles, il y a aussi le Balzac des utopies et des songes, dont l'indice nous est donné par

Lavater, Gall et Swendenborg ; le Balzac de Louis Lambert et de Séraphita ; le Balzac qui s'évadant de la tyrannie des amours absolues et du délire piranésien des chiffres (si bien compris et exprimé par André Billy) recréait le monde des esprits purs et des angéliques effusions des âmes.

Pour le suivre le long de cette voie lactée, il faut nous appuyer sur ce que nous savons de ses préférences terrestres, de son goût (lui, si lourd de l'obésité des reclus, et si sombre de chevelure et de regards) pour le suave, le gracieux, le frêle — les Madones italiennes, la Didon de Guérin, l'Endymion de Girodet — et de sa constante passion pour le blanc. Robes blanches de moine, tentures et rideaux blancs, et toujours ce leit-motiv dans ses propres demeures, du divan ou du somno recouverts de cachemire blanc.

Oui, il y a là encore un point de départ vers une autre sphère balzacienne, et rien n'obsède comme les effigies blanches de cet homme brun, basané, brûlé de café, taché d'encre, de cet homme d'imprimerie et d'écriture, pour qui le blanc est repos, antidote, évasion, bénédiction ; rien n'obsède comme cet acheminement, de blancheur en blancheur vers le buste culminant de David d'Angers, vers cette tête puissante faite pour les hauts gouvernements de l'esprit..

★

Beaucoup de visages de femme font cortège à Balzac. Celles qui furent bonnes, comme l'adorable Laure de Berny ; celles qui furent à leur manière, coquettes comme Mme de Castries, cruelle par fidélité, et Mme Guidoboni-Visconti, mère de ce bel adolescent au triple prénom romanesque dont le visage sérieux s'éclaire du regard paternel et qui à la fois dément et confirme son lignage en méritant une récompense scolaire... en mathématiques. Et Hélène de Valette, et l'Étrangère, enfin, dont le nom hélas n'est que trop bien choisi.

Il y eut aussi autour de Balzac, des amies. Zulma Carraud qui lèguera son beau visage et son vaste regard sombre à son descendant Philippe Hériat, et Laure Surville, cette sœur qui ne fut point comme tant d'autres sœurs célèbres, abusive et tyrannique. Il y eut aussi — singulièrement absente de cette Exposition si riche en documents — George Sand dont Balzac fit dans Béatrix, sous le nom de Félicité des Touches, un si remarquable portrait.



Cinquante années de vie française sous toutes ses formes, voilà ce que le cerveau d'un homme a pu observer et fondre au creuset douloureux du génie. Voilà *La Comédie humaine* et ses personnages souvent plus vrais que bien des personnages rencontrés chaque jour, avec ses créatures imaginaires, mais si bien empruntées au réel avec leurs passions, leurs vices, leur grandeur ou leur petitesse, qu'il nous semble les connaître. Dans cette Exposition, tout vit, tout parle, l'objet familier, le bronze d'une main, le feuillet couvert de ratures, les corrections d'imprimerie, un gilet, un frag-

ment de vêtement, un encrier, et les fameuses cannes dont seul, Barbey d'Aurevilly, cet autre génie, surpassera le faste. Cannes riches de ces hommes pauvres, sceptres qu'ils se donnaient se sachant souverains, ce n'est ni le jonc, ni la ciselure, ni l'or, ni les turquoises que l'on regarde aujourd'hui, mais l'invisible main qui les choisit et les toucha, et dont tout ce qui est terrestre est tombé.

En voyant ces hochets, je pense que malgré le travail forcé, les dettes, les créanciers, les amours impossibles — car celui qui reçoit du ciel le don de créer n'en doit espérer aucune autre faveur — Balzac n'a pas été tout à fait malheureux. Il a joué comme un enfant. Joué avec les additions, les chiffres, l'absolu, et les antiquaires. Avec ses buffets Renaissance, ses coffres, ses nécessaires, ses Christs, ses Madones, ses appliques, il s'est composé un théâtre de magicien. Et puis il a été heureux parce qu'il a cru. Le prestige de sa survie est dans cette foi qu'il a mise en toute chose, en tout sentiment, et qui est assez ardente pour que cent ans après, elle nous chauffe encore le cœur.

GERMAINE BEAUMONT.

# PROMENADES

## VOLEUR DE BICYCLETTE

Le Palais de Justice de V** est fait, comme tous les bâtiments publics français, de pierre grise, de vitres sales, de bancs durs, de reps vert, de tuyaux de poêle, de portes battantes et de crachoirs. Une aigre haleine de sueur, de cheveu pauvre et de pied militaire s'y trouve, en décembre, brassée par de vastes courants d'un air saturé d'urine. L'odeur flotte à hauteur d'homme ; un enfant y suffoquerait.

Mais cela n'est rien. Il faut avoir vu les cabinets du Palais de Justice de V**. Je ne décrirai pas ce lieu d'excréments, de graffitis et de mouches ivres qu'assaisonnent la poussière ou la pluie par le carreau brisé.

L'audience s'annonce par une assourdissante sonnerie : celle qui, dans les théâtres, prévient de la fin de l'entr'acte. Et c'est juste : la parodie va commencer. Comédiens et tragédiens sortent de leurs vestiaires en achevant de boutonner leur déguisement.

« Le tribunal !... » Ils entrent tous les trois. Ils ne s'asseyent pas : ils *prennent place* dans un décor qui les met en valeur. Car le vert et le noir s'accordent ici — comme l'espérance et le deuil.

Pourtant c'est l'instant d'espoir, le douzième coup de Noël, le soleil de Pâques : les juges viennent d'entrer... — Sensation.

« Des hommes si respectés, si préservés ! Des hommes qui ont raison d'avance et qui, en trois personnes, osent se mettre à la place de Dieu ! Allons, eux vont enfin écouter et comprendre ce que les policiers ignobles *ne veulent pas savoir !*... D'ailleurs, ne siègent-ils pas quatre marches au-dessus de nous : à mi-chemin entre la Terre et le Ciel (que figure, ici, le buste de la République)? Eux comprendront, absoudront : jugeront !... Ce serait trop injuste, à la fin, que les larmes, les nuits blanches, les suicides soient toujours du même côté !... » — Voilà ce que pensent les naïfs, les imbéciles, les moi-mêmes : ceux qui espèrent qu'à chaque minute tout peut recommencer ! Qu'il suffit de vouloir, de sourire d'aimer ! *L'heure vient et elle est déjà venue...* — Malheureusement l'horloge sur le mur, à la droite des juges, est arrêtée. Le cœur de cette salle ne bat plus...

Ils entrent et nous faisons silence. Le public n'est composé que

de prévenus, de plaignants, de témoins ou d'amis. Le public est pâle. Tout est noir et blanc et muet, comme au cinéma d'autrefois.

Le procureur de la République s'assied aussi. Une vitre épaisse le sépare de nous autres : on peut donc l'observer sans danger comme, au zoo, les reptiles. Cette espèce-ci est plus venimeuse mais, du moins, elle n'hypnotise pas : on baisse ses yeux de honte devant le procureur — de honte pour lui. Car si le juge est un personnage classique de Guignol, le procureur, lui... — Forçons-nous cependant à regarder cet homme-là, cet être qui a choisi de haïr. Il est des métiers qui tuent l'âme. Pourtant il faut des procureurs, paraît-il. Aux assises, pour défendre le pauvre mort — cela oui. Mais en correctionnelle?... Bon! il faut des procureurs comme il faut des bourreaux, comme il faut des putains. Malheur à eux, seulement, s'ils ont *choisi* ce métier!

Il faut un procureur pour donner une voix aux aveux qu'extorquent les policiers, aux conclusions hâtives du juge d'instruction. Le dossier ne suffit pas : il faut quelqu'un, toujours, pour plaider le pire. Mais voici le pire : ce démon noir, ce tartuffe, est *notre* avocat, celui de la société. C'est nous qui, par sa voix, feignons de nous indigner ; nous qui foudroyons le prévenu du haut du Mont-Vertu, qui rudoyons les témoins pour les déconcerter. C'est nous, ce tragédien de banlieue qui dit « marâtre » pour belle-mère, « concubin » pour ami! Ou encore : « Il paraîtrait que la prévenue serait enceinte... » Quand il *sait* qu'elle l'est de six mois — eh bien, c'est notre homme, celui-là! notre porte-parole... Chapeau bas! Ah! on comprend qu'il faille se découvrir en entrant! Sauf les gardes, bien sûr, dont la force et l'assurance résident dans le képi, comme chacun sait. Eux restent couverts au tribunal ; les croque-morts aussi, à l'église.

Justement, sur un signe du président qui consulte déjà sa montre, les croque-morts viennent d'entrer portant un corps — je veux dire : les gardes entourant l'inculpé. Ils sont trois pour lui seul : rougeauds, la chair à fleur de peau — lui, maigre et gris. Trois contre un! Allons, cela se situe donc en ignominie entre la course de taureaux et la chasse à courre. Le gibier, ici, a une pauvre gueule. Mais les gardes, vêtus du même costume fripé, sans képi, sans cravate (craint-on qu'il se pende à l'audience?) — gris de honte et de solitude et le ventre poinct par l'angoisse, les gardes auraient une sale gueule!

Un garde bâille. Le procureur rédige ses cartes de nouvel an, visiblement ; il sourit tout seul — « le pauvre homme »! Le président compulse d'une main déjà lasse ce mince dossier rose qu'il devrait avoir étudié et qui contient l'honneur et la liberté d'un homme.

Moi je prie pour l'homme depuis qu'il est entré. Ainsi, son seul allié dans cette salle est impuissant ; et son seul allié au dehors, le Christ, se tait. Silence. Un garde rote.

— Vous vous appelez...? Vous êtes né...? Le 30 novembre, rue Desnoyer, vous avez volé...?

Le président Vertu interroge cet être humain sans le regarder. C'est un « inculpé » : entre eux deux il y a *la faute* — pouah!

— Vous reconnaissez les faits?

— Oui, répond l'homme dans un souffle et il baisse la tête.

Les faits, son avocate les expose en bredouillant. Elle a mauvaise vue, elle n'a pas de talent, et le président est si pressé... Et puis elle n'est pas payée pour ça! La preuve, c'est qu'elle dit « mon client » : si son client l'avait payée, elle dirait « nous ».

— Mon client a volé une bicyclette, c'est vrai. Mais le tribunal tiendra compte des circonstances! Mon client sortait de l'hôpital. Il se trouvait, vous le savez, dans des conditions familiales douloureuses... Chômeur... Il a volé cette bicyclette afin de trouver plus facilement du travail... C'est la première fois...

— Quatre mois!

Le juge a échangé un coup d'œil avec le procureur, un froncement de sourcil avec ses assesseurs et d'une voix sans passion, sans animosité, d'une voix parfaitement terne, indifférente, sûre d'elle :

— Quatre mois!

Est-ce qu'il compte en fin de journée les années de prison qu'il a distribuées, comme une bigote ses années d'indulgence en sortant de l'église? — Quatre mois! Heureusement, il n'y a plus de crucifix sur ce mur! Il se détacherait, il se briserait au sol! (Marianne, imperturbable, regarde toujours aussi loin...) — Quatre mois! Le vélo valait 8 000 francs. Ça met la liberté à moins de 3 francs l'heure. Elle a bien baissé, ces temps-ci!

— Quatre mois!

Déjà le greffier appelle impatiemment une autre affaire; l'avocate plie bagage, fait un geste d'impuissance à l'adresse de « mon client » et court vers une autre audience.

Lui, le voleur de bicyclette, reste interdit, plus gris, plus creux que tout à l'heure et la bouche ouverte, comme les morts.

Le garde qui bâillait, le garde qui rotait l'entraînent vers les coulisses. Mais ils sont bons princes : ils vont lui permettre, sur un regard suppliant, d'aller vomir de désespoir, de solitude, de dégoût, vomir, vomir, vomir dans les ignobles cabinets du Palais de Justice de V** !

GILBERT CESBRON.

## VERTIGE

Toto bâille, au soleil, les mains dans les poches, ses longues jambes de paysan écartées. Il guigne la Breton qui va passer, la salue d'un mouvement de tête, les yeux attachés à la croupe en marche. En face est sa boutique, sa pacotille, le sombre établi, le tabouret, les montres. Il est né là, au-dessus, il y a cinquante ans. Il s'appelle Victor, mais tout le monde l'appelle Toto, sa mère, sa femme, tous, sauf sa tante, la veuve Couvé, une sourde qui gîte un peu plus bas, dans le Pigeonnier. Sa femme est Mme Toto et sa mère, Mme Adolphe, les gens ne s'y trompent pas. James Adolphe, le fondateur du commerce est mort, il y a trente ans,

d'apoplexie, après dîner. Il avait le sang lourd, dit sa veuve. Toto lui a succédé.

Toto vend peu, mais répare beaucoup. Toutes les montres du canton, depuis l'ouverture du fonds, ont passé sur l'établi, par roulement, dix fois et plus, et elles continuent. Toto connaît leurs faiblesses, leurs besoins, voire leurs caprices, et il les traite selon : bain d'essence, purge pour les unes, ablation et greffes, huilage de pivots, serrage de vis pour d'autres, rien même pour certaines qu'un souffle bienfaisant, régénérateur, mais tout se paie, et c'est encore selon. Car Toto connaît son monde.

Un jour, le chaland entre, toujours de passage, jamais exprès, et réclame son bien ; il écoute, soupèse, empoche l'objet guéri.

— On n'en fait plus de pareilles !

Toto n'entend pas.

— Alors, combien c'est-y?

Pour quelques-uns, c'est cher, pour d'autres, non ; pour d'aucuns, c'est, le moment venu, payant d'un coup les services de douze mois, un quartaut de vin, rouge ou blanc, un demi-jambon, une jarre d'huile, au choix, et, pour les derniers enfin...

La Manchon débouche du chemin de l'Aye ; elle est rose, forte, souriante et blonde sous son grand chapeau. Toto serre les poings dans ses poches, abaisse son lourd menton et le remonte comme s'il voulait s'avaler la tête, lunettes et béret compris ; un ardent frisson le parcourt, se localise... Il se décide.

Une heure plus tard, dans la ferme, la Robin se penche, recoiffée, chaude encore, et pieds nus.

— Tu prendras ben quelque chose : une grillade, deux œufs?

Écarlate, assis à un pas de la table, les mains sur ses genoux qui tremblent, arc-bouté, Toto acquiesce. Il suce ses chicots, un peu hagard.

— Ah, mon drôle !

Elle glousse, moqueuse, puissante, sa grosse main sur le cou de l'homme vanné.

— Un peu plus et t'étais mort ! Tiens, bois un coup...

Il est encore là quand le patron rentre, avec ses bœufs. La bicyclette, à la porte, a dénoncé le visiteur. Le paysan cherche dans l'ombre, allume.

— Ah ! Toto... C'est ben rare. Quoiqu'i t'amène?

Toto tire la montre dans son papier.

— C'est pour ça ! Fallait pas te déranger. Combien qu'on te doit?

— Je passais, dit Toto.

— I' t'attendait, dit la femme.

— Ouais... Donne-z-y à boire, dit l'homme, pensif, tripotant l'oignon. Où qu' t'étais?

— Avec le cochon. Dis, Juste, si des fois, i' voulait regarder à l'horloge, pendant qu'il est là... On lui donnerait un panier de poires. On pourrait peut-être aussi lui donner le réveil... Buvez un coup, Toto ; i' vous fera pas de mal ; l'est de l'an-née... Hein, Juste, qu'en penses-tu? Y a ben encore la montre du commis... Ah, malheur, le monde i' marche à regret ! Et comment qu'elle

va, vot' femme, Toto? Depuis des temps que je sors plus, je sais mie rien! V'là la nuit. Juste, as-tu donné le foin aux bêtes?... Quand tu la regarderas pendant des heures, c'te montre!

Toto roule dans l'obscurité, charriant ses fruits et ses mécaniques à retaper : le réveil, la montre du commis. La fraîcheur le ranime; il se laisse aller, dans la pente.

Il y a ceux qui paient cher, d'autres non, ceux qui donnent du vin, du lard, de l'huile, et enfin les derniers, ceux qui ne donnent rien, ou quasiment.

Toto, dans sa boutique, dispute des sports. Il a été, dans sa jeunesse, moniteur d'une « Vigilante » dont les membres, vêtus de blanc et ceinturés de rouge, précédés d'une clique tonitruante, défilaient en casquette aux grands jours du village. C'étaient des gymnastes, de ceux qui se dressent la tête en bas, pieds joints et mollets tendus, au-dessus de barres parallèles, tournent, comme aube de moulin, autour d'une barre fixe, lancent bras et jambes, ensemble, à droite, à gauche, devant, derrière, écartant d'invisibles adversaires, se font photographier les bras croisés sur des poitrines emplies à éclater d'un air superflu, enfin montent de majestueuses pyramides, au sommet desquelles le dernier né de l'équipe brandit en tremblant un drapeau tricolore. Toto, dans cette cohorte, connut, jadis, la gloire.

Il a été à Tunis, il y a trente ans, avec sa « Vigilante »; il en a rapporté un souvenir si vague qu'il ne peut rien dire de ce qu'il a vu : il a pris le bateau à Marseille, a dormi sur le pont jusqu'à la Goulette; c'est tout. Ce fut son seul voyage.

Parfois, il veut démontrer qu'il est encore capable d'un exploit, d'un tour de force; alors, il se penche sur l'angle de son établi, les mains agrippées à l'épaisse tablette, tout comme s'il voulait baiser le bois sali ou avaler une montre, et, les tempes et le cou soudain rouges, gonflés de sang, les mâchoires contractées, il s'élève, lentement, un coude creusant et étayant la hanche, jambes raidies, jusqu'à l'horizontale, puis il se laisse retomber, reprend terre, et sa couleur parcheminée de claustré. Ensuite, triomphant, il cligne de l'œil; un demi-sourire découvre ses dents brunes.

— Pour ça, tous vos sauteurs, vos sportifs!... ils peuvent s'aligner!

Et il se rassied, à cheval sur son tabouret, plongé à nouveau dans sa minutieuse chirurgie. Toto n'est pas modeste.

Il a voulu, un soir, donner une leçon à un acrobate. Le cirque avait monté sa tente sur la place, et tout le village s'était assemblé, aux lumières, pour assister en musique au spectacle. Toto y était venu, avec sa femme et sa fille Didi. Les farces des clowns, les prouesses de l'écuyère l'avaient laissé froid, il attendait mieux : les barres, les anneaux, les agrès du gymnaste. Ils vinrent. Alors, après un exercice qui lui avait fait hocher la tête, Toto était entré dans l'arène. Le village le vit enlever ses lunettes, retirer sa veste, retrousser ses manches, cracher dans ses mains, monter à la corde, s'asseoir sur le trapèze, s'élancer, se renverser et tomber; il le vit encore se relever, ramasser son bien, regagner sa place, gifler

Didi qui riait trop fort, et sortir. Ce fut la fin de son prestige.

La guerre l'enrichissant, Toto a payé ses dettes et est devenu propriétaire : un domaine de deux hectares, moitié sable, moitié bois coupé, et une masure d'une pièce, quasi ruinée, flanquée d'un toit à porc neuf. Il chercha un métayer qui voulût exploiter le fonds. Il n'en trouva point. De temps à autre, il ouvrait son coffre-fort, mais le soir, à boutique close, et comptait son argent ; il n'en avait jamais tant eu, et il était propriétaire ! Sa femme, de l'étage, l'entendait parler, rire, et même se taper sur les cuisses ; elle l'appelait.

— Toto !

La voix venait le surprendre, subitement, à travers les murs. Un grand frisson le parcourait ; il tendait le cou, inquiet, ramassait ses papiers, les fourrait dans le coffre, éteignait, puis sur la pointe des pieds, gagnait sa chambre. Il ne dormait plus, se levait, et, en chemise, descendait à la boutique. Il en remontait, gelé, butant contre des meubles, jurant. Il sifflotait sur l'oreiller.

Un jour, il descendit à la rivière. L'Amiral, qui le guettait, le vit gagner la plage, près du pont, et entrer dans l'eau. En avançant, Toto semait des montres que le courant engloutissait ; il les tirait de ses poches et comme eût fait un enfant de chœur à la Fête-Dieu, il les jetait, pétales d'argent et d'or, à droite, à gauche, en chantant. Le maire, prévenu, l'aborda prudemment, de l'eau jusqu'aux genoux. Toto lui demanda l'heure, la vérifia sur son dernier oignon qu'il envoya rejoindre les autres, puis retourna ses poches et tapa sur le ventre de son voisin.

— Comment t'appelles-tu?

Ils remontèrent la berge ensemble, bras dessus, bras dessous, après que Toto, d'un index noble, eut indiqué au maire les bornes de son duché, de la ferme du Mont-Ravier à la cabane du père Bartin, en allant par Fronsac et Libourne, cent lieues carrées de vignes et de bois, avec trois châteaux et deux rivières. Il l'invita à déjeuner.

La population regarda passer le couple qui laissait des traces humides sur son chemin. Des enfants fouillèrent le sable des fonds, sous la première arche, tant qu'il fit jour.

Le lendemain, deux hommes, musclés et polis, prièrent Toto de les accompagner jusqu'à Bordeaux où l'on avait des renseignements à lui demander au sujet d'un héritage. Toto s'empressa ; il offrit même aux bons messagers, avant de monter en voiture, un verre de pineau. Le matin, un casse-tête plombé à la main, il avait réclamé quarante cinq millions à Me Tattereau, le greffier, qui avait aussitôt téléphoné à son banquier, disait-il ; et c'étaient justement deux commis du banquier, qui étaient venus prendre Toto à domicile.

On ne revit Toto que deux mois plus tard, quand sa femme et sa mère eurent constaté que la pension de leur mari et fils leur coûterait, non seulement les yeux de la tête, selon le dire de Mme Adolphe, mais encore et plus sûrement le fonds d'horlogerie, les deux hectares de chiendent et de souches, la casette et le toit

à porc, une poussière ! et peut-être la maison de feu James Adolphe le papa.

Toto revint donc au village, et c'est là, dans la maison de feu James Adolphe, son père, qu'on l'installa, plus précisément dans la chambre d'un petit appartement où étaient morts récemment de faim, l'un après l'autre, deux vieilles gens ruinés par le coût de la viande, le coût du bois, l'avidité locale, et, en général, l'égoïsme universel. Ils étaient morts dignement, sans bruit, sans laisser un sou ni une dette. Me Cornu, le notaire, avait fouillé les tiroirs, sondé les murs ; en vain : il en avait été pour sa peine. Mme Adolphe avait acheté le mobilier, à l'amiable, après entente avec l'héritier, pour deux cents francs. Toto s'en servit. Mme Adolphe ajouta seulement un lit-cage pour l'infirmière. Et Toto vécut de beaux jours !

Exactement quatre vingt dix. L'infirmière, l'ayant à demi assommé au terme de ce trimestre, partait le jour même. Un roman d'amour suivi d'un assaut qui avait été un échec. Mme Adolphe déclara que Toto était guéri et le renvoya à sa boutique.

Depuis... Eh bien, il n'y a rien eu depuis, ou presque. Toto a élu son député deux fois, ses conseillers municipaux deux fois. Il lit le journal, comme tout citoyen conscient, donne son avis, souvent sensé, sur les événements, à Crépin Baron le coiffeur d'en face, à Tambour le mareyeur, à Lallemand le couvreur, au maire qui l'appelle M. le duc, à tous, à tous ceux enfin qui ont du temps à perdre et qui le perdent dans la politique. Car Toto, lui aussi maintenant, a du temps à perdre. Il ne répare plus de montres. Un ouvrier les répare pour lui, à sa place, là où il effectuait naguère d'orgueilleux rétablissements, le corps en équilibre et le visage cramoisi. Il compte toujours son argent, mais sans inquiétude ; il sait qu'il a des terres, et des millions. Il va s'entretenir de ses millions avec Me Cornu. Depuis son rapide voyage avec les deux envoyés du banquier bordelais, Toto se méfie de Me Tattereau ; il l'évite même. Me Tattereau aussi, d'ailleurs, l'évite ; ils ne se voient, pour autant dire, l'un et l'autre, quasiment plus. Me Cornu est aimable, il fait asseoir Toto, l'écoute patiemment, et lui parle de Dieu pour finir, de Dieu qui refera le monde un jour, en mieux, car assurément, Me Cornu et Toto en s'en allant n'en doutent plus, il l'a raté.

MAX GUIHENEUF.

## *ACTUALITÉS*

# CETTE LETTRE N'A PAS ÉTÉ ÉCRITE PAR PICASSO

Camarades, membres du Comité Central du Parti Communiste Français,
Camarades du Parti,

Les méthodes de l'autocritique communiste, telles que nous les voyons appliquées dans notre U. R. S. S. bien-aimée et dans toutes les nations progressistes, sont particulièrement salutaires pour l'artiste, plus exposé que tout autre travailleur par la nature même de son travail, et d'une façon plus insidieuse et plus dangereuse, à voir s'affaiblir en lui le sens des responsabilités particulières qui lui incombent dans la lutte mondiale des peuples pour la paix et la liberté. Nous avons, tous tant que nous sommes, peintres, musiciens, écrivains, à inventer, à créer à chaque instant des formes nouvelles, alors que de nombreux travailleurs, peuvent et doivent se borner à exécuter avec discipline, fidélité et décision des tâches fixées à l'avance par une autorité supérieure. L'initiative qui nous est laissée dans notre travail multiplie pour nous les possibilités d'erreur et de déviation, principalement dans les pays capitalistes, où nous avons affaire à une clientèle hétérogène, individualiste, bourgeoise, dénuée de véritable formation politique et déterminée dans son jugement esthétique par son appartenance à la classe privilégiée. L'autocritique doit donc être, en ce qui nous concerne, tout particulièrement vigilante. Elle doit s'exercer à chaque instant. Elle doit passer au crible chaque phrase écrite, chaque note, chaque touche de pinceau, car il y a dans chaque phrase écrite, chaque note, chaque touche de pinceau, une possibilité de déviation à l'égard des objectifs et des méthodes de la lutte progressiste mondiale, conduite selon les principes fixés par la pensée marxiste-léniniste et par son génial créateur, notre chef bien-aimé Staline.

Je viens, en ce qui me concerne, affirmer solennellement devant vous que je n'ai pas pratiqué l'autocritique permanente, indispensable à l'artiste progressiste, avec toute la vigilance nécessaire. Je m'accuse de déviations gravement préjudiciables à la cause progressiste dans son ensemble et à l'art progressiste en particulier. Je m'accuse de ne m'en être pas accusé plus tôt.

Je m'accuse aussi de ce que la décision, que j'ai prise si tard de m'accuser, ne m'est à aucun degré imputable. Je n'en saurais

revendiquer l'honneur ni le mérite. C'est le peuple qui me l'a dictée, le peuple progressiste avec lequel l'artiste ne saurait, sous peine d'erreurs bientôt criminelles, garder un contact trop étroit. L'avertissement que vient de me donner le peuple de Paris m'a soudain éclairé sur la fausse route que je suis depuis si longtemps dans ma carrière d'artiste progressiste, et c'est à la suite de cet avertissement que je vous écris aujourd'hui.

Au moment même où s'ouvrait, dans une importante galerie des quartiers bourgeois, une exposition de mes œuvres, je suis passé, par suite de circonstances fortuites, dans une de nos grandes avenues populaires, l'avenue qui porte le nom d'un des plus nobles martyrs de la cause de la paix et de la liberté des peuples, l'avenue Jean Jaurès : et dans la devanture d'une pâtisserie, j'ai aperçu un de ces modestes gâteaux qui aident parfois le dimanche, au prix d'un lourd sacrifice prélevé sur des salaires de famine, les familles de travailleurs à supporter le poids du tribut imposé à la France, pour la préparation guerrière, par le gouvernement des valets de l'impérialisme américain ; et ce gâteau portait une reproduction, en sucre — exécutée avec quelle conscience, avec quel amour — de la colombe que j'ai dessinée pour les affiches des Partisans de la Paix, de la « Colombe de Picasso ».

Est-il besoin de vous dire que j'ai éprouvé, à cette vue, comme un vertige où la gratitude se mêlait au remords? A l'instant même où, devant un choix de mes tableaux, cotés à des prix qui font que la moindre de mes toiles vaut trois ou quatre fois le total annuel du budget d'un foyer de travailleurs, se réunissait la foule du Tout-Paris des exploiteurs, membres de la vieille aristocratie gavée de richesses, industriels enrichis par des profits de presse monstrueux, marchands de tableaux fournisseurs de Gœring, milliardaires d'outre-Atlantique, critiques à la solde d'une guerre de corruption et prostituées de haut luxe, l'humble main d'un pâtissier, enfant du peuple, comme Jacques Duclos, me montrait dans un contraste accusateur, ce que doit être la véritable vocation de l'artiste progressiste, la véritable fonction de l'art progressiste. C'est au peuple, et au peuple seul, que je dois m'adresser ; la véritable place de mon œuvre n'est pas aux cimaises des galeries pour multimillionnaires, mais dans les vitrines des boutiques des quartiers populaires. Ce n'est pas seulement par des paroles et par des professions de foi que je dois travailler à la victoire des forces de paix et de progrès, c'est par mon œuvre tout entière. Quelle qu'ait été la pureté de mes opinions, j'ai trop longtemps accepté le compromis, le double jeu qui fait de moi, en même temps qu'un artiste subjectivement révolutionnaire, un artiste objectivement réactionnaire, tributaire et parasite de la société bourgeoise, nourri par la pourriture dorée de la spéculation bourgeoise et du luxe bourgeois.

J'ai pensé d'abord à mettre à la disposition du Parti le droit de reproduction de toutes mes œuvres passées, pour la plus grande diffusion populaire possible, sous la forme d'illustrations pour affiches, pour tracts et pour brochures de propagande, sous la forme d'éditions photographiques en noir et en couleurs pour la

décoration des murs de logements ouvriers, et, éventuellement, sous forme de pâtisserie pour les bourses modestes. Mais ce serait là, encore, jouer les deux tableaux, puisque les originaux de mes œuvres continueraient, dans ce cas, à aller vers les collections de la classe des exploiteurs. Le peuple ne peut être nourri avec les restes de la bourgeoisie.

Il est d'autre part évident que, sous l'influence des désirs d'une clientèle elle-même décadente et corrompue, j'ai donné jusqu'à présent à l'ensemble de mon œuvre ( la « Colombe » mise à part) une forme trop hermétique et trop abstraite pour que cette œuvre puisse satisfaire, telle quelle, les besoins populaires.

Je vous fais donc part des deux décisions que je viens de prendre, et qui me semblent les plus propres à réparer le tort que j'ai fait, jusqu'ici à la cause de la paix et du progrès dans le monde par ma collusion d'artiste avec les forces de l'exploitation et de l'impérialisme mondial.

En premier lieu, je me rallie sans réserve aux directives formulées par notre Parti à l'égard des artistes et je m'engage à observer fidèlement, avec une vigilance et une autocritique de tous les instants, les règles du réalisme socialiste. J'ai choisi de traiter, dans mes prochaines toiles, les sujets suivants :

*Mac-Arthur ricanant devant des cadavres nord-coréens.*

*Le généralissime Staline barrant la route à l'impérialisme.*

*Les Partisans de la Paix quittant Sheffield pour Varsovie, guidés par la « Colombe ».*

*Maurice Thorez emporté vers l'U. R. S. S. par la Colombe de la Paix.*

Je soumets le choix de ces sujets à l'approbation du Comité Central.

En second lieu, je m'engage à cesser toutes relations avec les marchands de tableaux bourgeois et les collectionneurs bourgeois, réactionnaires ou apolitiques. Je réserve au Parti l'exclusivité de mon œuvre. Les originaux de mes tableaux et dessins seront désormais vendus directement au peuple dans les permanences du Parti. Le prix de ces tableaux et dessins ne pourra en aucun cas excéder la somme qu'il est raisonnable, pour un travailleur en proie à l'exploitation capitaliste et accablé par les charges de la préparation à la guerre impérialiste contre l'U. R. S. S., de consacrer à l'ornementation de son humble foyer. Aucune de mes œuvres originales ne pourra donc être vendue à un prix dépassant celui des reproductions les plus modestes des œuvres d'art célèbres. Je m'engage, pour ma part, à ne réclamer d'aucune de ces œuvres un prix supérieur à 500 francs.

Mes poteries, dites de Vallauris, seront également mises à la disposition du peuple, au prix de la céramique utilitaire pour les besoins de la cuisine.

Je m'engage enfin à tenir compte de toutes les observations qui pourraient m'être faites par les organisations responsables du Parti, concernant le contenu idéologique de mes œuvres et l'expression donnée à ce contenu.

J'ai fait trop longtemps, par souci du confort matériel et par légèreté, le jeu des ennemis du peuple.

C'est pour la grande cause du peuple progressiste que doit travailler tout artiste digne du nom d'artiste, et c'est à cette grande cause que j'entends me vouer, désormais, exclusivement.

Pour Pablo Picasso
(qui, tous renseignements pris,
n'a pas écrit cette lettre)
PAUL DUCOIN.

## LA CHUTE DES PRIX

Personne ne songe à contester l'utilité des prix littéraires. Matériellement, ils viennent à point aux écrivains, leur rapportent quelque argent, dont ils n'ont que trop souvent l'occasion d'être démunis, et parfois quelque gloire, qui est un excellent stimulant. Ils aident aussi à vivre les éditeurs et les libraires. Moralement, ils suscitent un certain mouvement d'intérêt autour de la « chose littéraire », ce qui nous change un peu, et nous repose des vains débats de la politique. Bon.

Cela dit, il faut convenir qu'un peu plus de sérieux dans la distribution desdits prix ne messiérait point. La chose prend, chaque année davantage, tournure de loterie, de souipstèque, sinon de foire. Et l'on finit par se demander ce qui peut bien déterminer le choix des jurys. Il semble rarement que ce soit la valeur des ouvrages qui leur sont soumis.

Il le semble cette année moins encore que les autres, à en juger par les réactions de la critique. Celle-ci, qu'elle se soit exercée au jeu des pronostics ou qu'elle ait, après coup, commenté le résultat des diverses compétitions, a manifesté, c'est le moins qu'on puisse dire, des opinions dans leur ensemble peu conciliables avec celles des distributeurs de lauriers. Je sais bien que la critique n'est pas infaillible, et parfois partiale. Tout de même, il serait surprenant que ses meilleurs spécialistes se trompassent avec autant d'aveuglement, ou fissent montre, avec un parti pris aussi bien « synchronisé », d'une si unanime mauvaise foi.

★

Prenons l'exemple le plus frappant : celui du « Goncourt ». Il a, comme chacun sait, été attribué à M. Paul Colin, pour son livre *Jeux sauvages*. Que pense, de cet ouvrage, la critique? Dans *L'Aurore*, M. Pierre Lœwel est on ne peut plus net :

« Je croyais avoir lu à peu près tous les livres sur lesquels le choix des Goncourt pouvait se poser et j'en avais lu beaucoup qui étaient médiocres ou indifférents parce qu'il est toujours sage de prévoir le pire, mais j'avoue qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit que des écrivains de goût et de sens rassis pussent pousser

la plaisanterie ou l'aberration jusqu'à déterrer, parmi les mauvais romans, le plus exécrable de tous pour le couronner. Il y a là un phénomène que je ne me charge pas d'expliquer parce qu'il est, à mes yeux, inexplicable, encore que les prix littéraires aient des raisons que la raison ne connaît pas. Mais quand on m'aura dit ce qu'à part l'entortillement, l'amphigouri, l'abracadabrant et l'ennui on peut trouver dans *Les jeux sauvages*, de M. Paul Colin, j'en serai fort aise. J'ai rarement lu, pour ma part, quelque chose de plus hétéroclite, de plus confus et, au total, de plus ennuyeux que ce roman impossible où tout est faux, des sentiments au style. »

Mme Jane Albert-Hesse, dans *Franc-Tireur*, ne l'est pas moins :

« Disons-le tout net : ce n'est pas cette année que les prix littéraires auront acquis un lustre nouveau. La hardiesse ni la perspicacité n'ont distingué le choix des jurys. Paul Colin et ses *Jeux sauvages* s'ajouteront donc à la liste déjà longue que dès le lendemain ensevelit l'oubli. Cette histoire d'enfants, puis d'adolescents, qui s'adonnent à la violence dans la campagne solognote s'étire sur plus de trois cents pages sans jamais parvenir à forcer l'attention. Tout ici n'est qu'artifices, et le verbiage dont use l'auteur en guise de style n'en fait pas sonner moins creux ses intentions poétiques ou romanesques. »

Ni M. Henri Petit, dans *Le Parisien libéré :*

« Ce n'est pas la première fois que l'académie Goncourt fait preuve de cette audace, qui flatte une certaine mode. C'est son conformisme à elle, sa manière de rallier le public. Son choix ne saurait être désapprouvé par ceux qui aiment les sensations fortes : on mord, on fouette, on viole, on arrache des cheveux, on fend des lèvres dans les « Jeux sauvages ». Avouons-le, il arrive même que ces bruits de cravache soient un peu lassants. Que voulez-vous faire, à la fin, des cadavres de bêtes martyrisées ou même des tignasses arrachées? »

Oyez encore M. Armand Hoog, dans *Carrefour :*

« M. Paul Colin l'auteur des *Jeux Sauvages*, a donc reçu le prix Goncourt. Il parait que son éditeur s'est montré fort surpris. Les plus surpris seront sans doute les lecteurs... La mièvrerie la plus insoutenable, d'une irréalité constante, le truquage passé à l'état nature. Les femmes et les filles sortent toutes de la vitrine du coiffeur... etc. »

Plus nuancé, le jugement de M. Émile Henriot, dans *Le Monde*, n'est pas moins sévère :

« Comment l'homme qui a écrit les trente premières pages de ce livre, après cet exquis début si poétiquement évocateur de la nature bien sentie, a-t-il pu se laisser détourner ainsi de lui-même par l'absurde histoire de ces énergumènes de treize ans? Rien n'est croyable de leurs aventures et de leurs ignobles passions. »

Ni moins catégorique celui de M. Maurice Nadeau dans *Combat :*

« On condamne Henry Miller et on recommande à l'employée des postes de Romorantin de lire M. Paul Colin sans voir que, des deux, M. Paul Colin est l'auteur obscène. Obscène parce que dans les deux tiers de son récit il est faux, vulgaire, outré, parce qu'il

joue avec le sexe et les perversions comme un collégien, sans autre nécessité que celle de paraître « à la page ». Les partisans de la saine littérature mêlent déjà son nom à celui de Sade, et ce sont des auteurs comme lui qui donnent aux censeurs de bonnes raisons de nous condamner à la littérature pieuse. »

Ni moins précis celui de M. André Rousseaux dans *Le Figaro littéraire :*

« Le mot de la fin revient à tante Anna qui, au retour des deux cavaliers, dit à la servante : « — Vous préparerez deux bains, Marthe. » C'est la conclusion du bon sens. »

C'est aussi, semble-t-il, celle, en gros, des juges de M. Paul Colin, prix Goncourt 1950.

★

On pourrait se livrer sans trop de peine à un référendum du même genre en ce qui concerne les autres prix « importants » de ce mois de décembre. (Nous disons « importants », car, assez paradoxalement, il semble que les prix « secondaires » — comme, par exemple, l' « Interallié » ou le « Sainte-Beuve » — soient décernés avec plus de discernement, comme si la valeur des ouvrages couronnés était inversement proportionnelle à la popularité du prix qui leur échoit. Ce n'est pas cette année seulement que la chose est manifeste.) En ce qui concerne, par exemple, le « Femina », bornons-nous à renvoyer le lecteur à ce qu'écrivait ici-même, le mois dernier, Jean-Yves Chevallier, de *la Femme sans passé* de M. Serge Groussard (le mois dernier, c'est-à dire *avant* que le jury du « Femina » ait fixé son choix : cela pour exclure l'hypothèse d'un parti pris quelconque). C'est curieux — soit dit en passant — deux au moins des juges de *la Femme sans passé* exprimèrent sur ce livre la même opinion annexe : « Fortes chances d'adaptation cinématographique (disait J.-Y. Chevallier), un scénario pouvant être tiré de là sans grandes difficultés ni risques ». Et M. André Rousseaux : « Une réplique m'a paru significative : « Ça se passe toujours comme ça au cinéma... » Oui. Et les perspectives ouvertes aux romanciers du côté de l'écran se combinent peut-être à l'attraction des prix pour décider de certaines orientations littéraires. » Les jurys littéraires seraient-ils intoxiqués par le septième art (1)? Ils le semblent, en tout cas, beaucoup moins par la littérature. On peut le regretter.

MICHEL DANCRET.

(1) On annonce, effectivement, qu'un film sera « tiré » du livre de M. Groussard. Par contre on se demande comment celui de M. Paul Colin pourrait s'y prêter, les cinémas « spéciaux » ayant, au moins théoriquement, fermé leurs portes.

*L'Administrateur* : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 62255.

# BULLETIN D'ABONNEMENT

*à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON*

**8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VI<sup></sup>**

*Je soussigné (nom et prénom)* ____________________

*adresse :* ____________________

*déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an* (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

*N° de* ____________________

*Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris* 4379 (1).

*A* __________, *le* __________

SIGNATURE

TARIF DES ABONNEMENTS

| | SIX MOIS | UN AN |
|---|---|---|
| | — | — |
| — France et Union Française .......... | 780 fr. | 1500 fr. |
| — Étranger.......................... | 900 fr. | 1 750 fr. |

1) Rayer les mentions inutilisées.

# LA TABLE RONDE

*REVUE MENSUELLE*



*Rédaction et Administration :*
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50



★

Prix de vente au numéro pour la France : 140 fr.

★

TARIF DES ABONNEMENTS

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| *France et Union française* | Six mois. | 780 fr. | *Étranger. Union postale* | Six mois. | 900 fr. |
| | Un an . . | 1 500 fr. | | Un an . . | 1 750 fr. |

★

**A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue " LA TABLE RONDE " dans la monnaie du pays.**

**BELGIQUE : Coopérative du Livre : 44, rue du Marais à BRUXELLES.**
**Abonnement de six mois, francs belges : 162; un an, francs belges : 315**

**BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.**
**Abonnement de six mois, cruzeiros : 100; un an, cruzeiros : 180.**

**CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.**
**Abonnement de six mois, dollars canadiens : 4,50; un an, dollars canadiens : 8,50**

**ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.**
**Abonnement de six mois, piastres : 90; un an, piastres : 175.**

**FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakaupa à HELSINKI.**
**Abonnement de six mois, marks finlandais : 775; un an, marks finlandais : 1 410.**

**GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street, LONDON W. I.**
**Abonnement de six mois, shillings : 20; un an, shillings : 39.**

**LIBAN : Librairie Antoine Naufal, B. P. 656, BEYROUTH.**
**Abonnement de six mois, livres libanaises : 10; un an, livres libanaises : 19.**

**SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.**
**Abonnement de six mois, francs suisses : 13,15; un an, francs suisses : 24,80.**

**TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istikial Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.**
**Abonnement de six mois, livres turques : 9; un an, livres turques : 17,50.**

★


LTR

*MÉMOIRES*
*SUR LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE*
*DE*

# WINSTON S. CHURCHILL

Tome IV

# LE TOURNANT DU DESTIN

Au début de l'année 1942, les troupes anglo-américaines en Extrême-Orient sont submergées par la *ruée japonaise,* reculent en Malaisie, perdent Singapour, évacuent non sans de durs combats les Indes Néerlandaises. La Birmanie est envahie. L'Australie, la Nouvelle Zélande, Ceylan, l'Inde même sont menacées.

Pendant ce temps, en Cyrénaïque, Rommel reprend l'offensive et après une étonnante campagne atteint et franchit la frontière d'Egypte. Il ne s'arrêtera qu'aux portes d'Alexandrie. L'activité des sous-marins allemands arrive à son maximum. Dans l'Atlantique, ils opèrent devant la côte américaine. Les convois destinés à ravitailler l'U. R. S. S. par la route de l'Arctique ne parviennent à destination qu'après des pertes cruelles. Staline et Molotov réclament un second front en France pour 1942. Sébastopol tombe ; la route est ouverte aux armées allemandes vers le Caucase et vers Stalingrad.

Il est bouleversant de constater que cette accumulation de désastres ne diminua en rien chez le premier ministre britannique sa certitude de la victoire finale.

La fin de l'année 1942, le début de 1943, devaient être moins noirs. Après la réorganisation du commandement en Egypte et l'étonnante victoire d'El Alamein, le débarquement américain en Afrique du Nord, le désastre allemand à Stalingrad, montraient vraiment qu'enfin la marée ennemie descendait. Ces chapitres consacrés à l'Afrique du Nord sont d'un *intérêt tout particulier pour les lecteurs français,* puisqu'ils y trouveront tous les dessous de l'aventure africaine. Ils sauront pourquoi le général de Gaulle a été tenu jusqu'au dernier moment à l'écart de l'expédition, pourquoi alors que les Américains voulaient utiliser le général Giraud, ils furent contraints d'accepter les services de l'amiral Darlan, comment le général de Gaulle finit par accepter de rejoindre à Casablanca le président Roosevelt et M. Winston Churchill et comment il se réconcilia avec le général Giraud. Après la jonction de la VIII^e Armée de Montgomery venant d'El Alamein et des troupes débarquées en Afrique du Nord, la résistance allemande devait s'effondrer et aboutir à la magnifique victoire de Tunisie qui laissa entre les mains des alliés 250 000 prisonniers.

Les yeux se tournaient vers la Sicile et l'Italie.